
LORRAINE
EDWARD
WALTER
πάντα ῥεῖ







BOCCACE

ÉTUDES ITALIENNES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1889.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8

HENRY COCHIN

BOCCACE

ÉTUDES ITALIENNES



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1890

AVANT-PROPOS

Si le plaisir que le public prend à lire un livre était en raison directe du plaisir que l'auteur a pris à l'écrire, le succès du présent volume ne serait pas douteux. Il représente à mon esprit quelques heures exquises de ma vie, toutes fleuries par l'amour des arts, de l'histoire, de la nature.

Poursuivant depuis de longues années le dessein de connaître l'Italie du moyen âge et son histoire littéraire, bien éloigné encore du terme trop lointain que je me suis proposé, je me plais à m'arrêter un moment. Je marque une étape et je regarde le chemin

parcouru. J'ai l'espoir de tracer quelque jour un tableau de la vie littéraire au quatorzième siècle en Italie, qui aura du moins ce mérite, à défaut d'autre, d'avoir été composé avec patience et conscience. Sans attendre jusque-là, je ne puis résister au désir de réunir quelques études qui me paraissent présenter des images assez complètes.

La première de ces images est celle de Boccace. J'ai été amené à Boccace par Pétrarque. C'est une heureuse introduction auprès de ce grand homme. On rencontre un érudit, un poète, et un assez digne citoyen, là où le gros du public ne cherche et ne trouve qu'un auteur trop libre. Le Boccace que je représente n'est pas nouveau pour les savants; il l'est assurément pour la masse des lecteurs, en France du moins. On publie encore, en France, des éditions du *Décaméron,* sous la forme la plus populaire, par livraisons, et avec l'assaisonnement de gravures grivoises. Tandis même que j'écrivais mon étude sur Boccace, on

annonçait une nouvelle édition de ce genre; et c'était sur tous les murs un vêtement de ces affiches au goût du jour, coloriées, allé-chantes et libertines, qui donnent par moments aux rues de Paris un aspect équivoque. Il n'est pas une bibliothèque à deux ou à quatre sous qui ne contienne son *Décaméron*. Et ces éditions à l'usage du peuple sont, le plus souvent, expurgées à rebours. On en retranche tout ce qui fait le charme, la poésie et l'immortelle beauté du *Décaméron*, et notamment les exquis intermèdes des *Journées;* — on y choisit et l'on y groupe avec soin les grossièretés.

Il arrive ainsi qu'en France, à l'heure qu'il est, Boccace est vraiment diffamé. Il est de ceux qu'on lit en cachette. Je n'engagerai pas les gens qui le lisent ainsi à lire ses *in-folio* latins : ils ne le feraient pas. Mais je les engage peut-être à parcourir le présent livre. Ils s'inclineront alors sans doute devant une mémoire qui a ses grandeurs, et le spectacle d'une vie agitée de

passions, mais nourrie de travail et éclairée de sincérité. Je n'ai pas la prétention de réhabiliter Boccace. Cette façon d'écrire l'histoire est fâcheuse. L'histoire doit s'appliquer seulement à connaître la vérité, sans ignorer l'opinion vulgaire, mais sans trop s'en préoccuper.

Et puis, Boccace n'a pas besoin d'être réhabilité. Tous ceux qui ont pris la peine d'étudier tant soit peu l'histoire de la Renaissance italienne savent, du moins en gros, ce qu'il faut penser de Boccace. Mais pour entrer dans le détail, ils peuvent éprouver quelque difficulté. En effet, ce qui concerne Boccace se trouve épars dans des livres de science difficilement accessibles au public. Il m'a paru utile de résumer et de coordonner ces divers renseignements.

Le plus grand pas vers la connaissance des origines littéraires de la Renaissance a certainement été fait en ce siècle par M. Fracassetti, lorsqu'il a publié l'*Épistolaire* de Pétrarque. Le travail de Fracassetti, auquel

il est un peu de mode aujourd'hui de trouver des erreurs, et qui a assurément ses défauts, demeure cependant unique et d'un prix inestimable. Il a rendu possibles et a provoqué les nombreuses recherches qui ont été entreprises depuis dix ans en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne.

De ces recherches sort à peu près tout ce que nous savons de personnel sur Boccace. Nous sommes renseignés sur l'histoire intellectuelle de son siècle par des livres généraux sur les origines de la Renaissance; les ouvrages de ce genre sont nombreux, et il serait fort long d'en donner la bibliographie, même en se limitant aux dernières années [1]. Mais il faut faire une place à part aux travaux des érudits français de notre génération : ceux, par exemple, de M. Müntz pour l'histoire de l'art, et, pour

[1] On peut cependant citer en France quelques-uns des travaux de M. Gebhart, la remarquable étude sur Pétrarque que M. Mézières tira de l'*Epistolaire,* au lendemain même de la publication de Fracassetti, la belle préface de M. Popelin à l'*Hypnérotomachie* de Colonna, — et tant d'autres.

ce qui regarde particulièrement Pétrarque et Boccace, les recherches si singulièrement heureuses de M. P. de Nolhac.

En Allemagne, on consultera notamment les travaux de Koerting et de Landau. En Italie, ce sera le très ingénieux et précis M. Attilio Hortis, — digne successeur des célèbres pétrarquisants de Trieste, — M. Corazzini, l'éditeur des *Lettres de Pétrarque,* M. Bartoli, enfin M. Crescini, interprète très hardi et très lumineux des poèmes italiens de Boccace.

Je n'ai pas la pensée de faire une énumération même incomplète des savants modernes qui se sont occupés utilement des origines de la Renaissance littéraire en Italie. Je désigne seulement ceux d'entre eux dont les écrits m'ont le plus servi. J'ai contrôlé leurs enseignements par une lecture fort attentive des œuvres italiennes et latines de Boccace. J'y ai ajouté encore parfois quelques-uns des résultats de ma longue familiarité avec Pétrarque.

En somme, je me suis posé cette question : Quelle image générale peut-on se faire de la vie de Boccace dans l'état actuel de la critique ? Et je me suis efforcé d'y répondre. Voilà ce que j'ai voulu faire, et pas davantage.

Il en résulte que mes jugements pourront être réformés sur plus d'un point. Je le sens, et je le sais. J'ai la conviction, — et les grands érudits mes maîtres le comprennent mieux que moi, — que nous commençons à peine à connaître le quatorzième siècle italien. Combien de textes encore inédits ! Et parmi ceux qui sont publiés, combien ont besoin d'une édition critique et correcte ! Il est incroyable de penser que nous ne pouvons lire la plupart des œuvres de Pétrarque et de Boccace que dans des éditions du quinzième et du seizième siècle, hérissées de fautes, de non-sens et d'abréviations.

L'oubli où sont tombées ces œuvres jadis si fameuses est un des faits les plus étranges

de l'histoire littéraire. On sait la grande erreur des hommes de la première Renaissance. En écrivant leurs livres en latin, ils pensèrent très naturellement leur assurer l'universalité et l'immortalité. Et il est arrivé que ceux de leurs écrits qui leur ont survécu sont ceux précisément dont ils attendaient le moins de gloire.

Mais la science moderne ne saurait négliger les œuvres latines. Nous ne pouvons que rarement y prendre de plaisir littéraire. Mais c'est là une source de documents aussi importants pour l'histoire de l'esprit humain qu'aucune autre qui soit au monde. Il faut bien considérer, en effet, que ces livres ont été comme le canal entre l'esprit antique et l'esprit moderne, et l'on peut dire, en somme, que l'esprit moderne en est sorti.

Mais il y a autre chose. Les plus arides de ces livres, ceux qui paraissent le plus réduits à l'information sèche et à la confuse érudition médiévale sont de l'intérêt le

plus palpitant pour l'historien. En effet, les grands hommes du quatorzième siècle n'ont pas idée de ce que nous appelons la littérature impersonnelle. Leurs livres sont pleins d'eux-mêmes et de ce que j'appellerai une autobiographie inconsciente. Boccace et Pétrarque ont mis quelque chose d'eux-mêmes, de leurs passions et de leur vie, jusque dans une *Généalogie des dieux*, jusque dans un *De viris illustribus*. Bien plus, ils étaient capables d'en mettre jusque dans leurs notes marginales sur les manuscrits des auteurs dont ils faisaient leur constante compagnie. Il y a quelques jours seulement, M. de Nolhac me faisait voir quelques-uns de ces manuscrits, que sa sagacité lui a fait découvrir et où la main de Pétrarque se reconnaît dans des signes et des notes continuelles. Et dans ces quelques mots jetés au hasard de la lecture nous retrouvions le caractère, les opinions, les habitudes de Pétrarque, et les faits même de sa vie. Nous sentions, après cinq

siècles, présent auprès de nous le lecteur vivant de ces pages mortes.

Je ne pense pas qu'un seul moment de l'histoire puisse procurer plus de joies à un vrai cœur d'historien que le quatorzième siècle italien. Nulle part, en effet, on ne sent la vie plus frémissante sous la main. Nulle part les hommes n'ont laissé de traces plus vivantes d'eux-mêmes, de leurs pensées, de leurs actions, — de tout leur être. Mais ces traces sont si nombreuses, que c'est le labeur de bien des vies de les reconnaître, de les classer et de les interpréter. Prendre ma part de ce labeur est mon ambition, je l'ai dit. Pour le moment, il me suffira d'avoir fait connaître quelques-uns des résultats acquis, d'avoir résumé les travaux de mes maîtres et d'en avoir tiré les conclusions.

J'ai ajouté d'autres épisodes de ma vie italienne.

Mon auditoire intelligent de Bruxelles m'a-t-il trompé par excessive bienveillance, ou ai-je fait passer en lui quelque chose du frisson d'idéal qui m'a saisi jadis moi-même en lisant le *Cortegiano* de Castiglione à Urbino, auprès du palais enchanté? Je n'en décide pas. Prendra-t-on plaisir à relire des paroles qu'on a semblé prendre plaisir à entendre? En parcourant ma Conférence sur le *Cortegiano*, j'y trouve l'allure négligée du langage parlé. Mais je penserais, en corrigeant, enlever quelque chose de l'émotion qui est peut-être le seul mérite de cette excursion d'une heure dans un monde merveilleux.

Castiglione et le *Cortegiano* mériteraient une étude plus complète : j'en ai conscience. Je caresserais le dessein de la faire, si la vie était plus longue et le temps illimité. Castiglione et son livre ont été une passion, et je dirais presque une dévotion de ma jeunesse. J'ai suivi, partout où je l'ai pu, la trace de ce suave penseur. J'ai médité sur

son tombeau, dans la petite église perdue dans la campagne de Mantoue. Je l'ai eu pour compagnon et pour guide dans les salles désertes du palais d'Urbino. Il m'a donc été doux de communiquer quelque chose de cet ancien enthousiasme à mes auditeurs. Je ne sais si mes lecteurs le retrouveront. Je leur aurai du moins fait lire quelques pages du *Cortegiano*.

Enfin, j'ai donné comme fond de tableau à ces ébauches quelques paysages toscans. J'ai peut-être plus de confiance dans ces pages que dans aucune autre que j'aie écrite. Ce furent des impressions si profondes et je les ai notées si précisément au moment et sur le lieu même !

On ne me reprochera pas d'y avoir ajouté cette feuille volante sur les improvisateurs. J'y vois encore une observation de mœurs toscanes prise sur le vif. Et quand on aime l'Italie d'autrefois, comment ne pas

prendre plaisir à la voir se survivre encore par endroits dans les usages et les traditions du peuple italien ?

A l'âge où l'intelligent hasard des circonstances, plus qu'une volonté réfléchie, fixe, pour la vie, la direction littéraire de notre pensée et de nos travaux, il y a quinze ans environ, j'ai vu pour la première fois l'Italie. L'ivresse de ce premier regard m'est toujours restée. J'ai dû certes corriger en bien des points cette première impression. Je n'avais vu tout d'abord de l'Italie que les arts, ou, pour mieux dire, que les arts du quinzième siècle. Je me rappelle des voyages, des pèlerinages limités à la recherche exclusive de cet âge incomparable, poursuivis avec une déraisonnable et délicieuse partialité. A tort ou à raison, je pensais alors m'être fait un œil pour le quinzième siècle, qui le distinguait toujours et à première vue de tout autre.

Dans cet état d'esprit, qui a été connu peut-être par d'autres que par moi, l'Italie m'apparaissait comme un Paradis terrestre, hanté par Masaccio, Donatello, Piero della Francesca, Benedetto da Maiano, Gozzoli, Botticelli, Carpaccio, Mantegna, et limité par leurs œuvres. L'antiquité, si je m'en rends bien compte, ne m'intéressait que comme l'initiatrice de mon siècle aimé, le treizième et le quatorzième siècle que comme ses préparateurs. Les siècles barbares, je voulais les ignorer autant que le voulut Pétrarque. Et tout ce qui dépassait la seconde manière de Raphaël, — sauf Michel-Ange toutefois, pour qui je me faisais violence, — ne me représentait qu'une irrémédiable et monstrueuse décadence.

Je ne voyais que des formes exquises et je ne concevais que des âmes exquises.

Quand je poussai plus loin ma recherche, quand je m'aperçus que pour la beauté esthétique la beauté morale ne devait pas être négligée, quand sous mon monde

d'anges il me fallut placer des hommes, avec les passions, les violences, les bassesses, le mélange, en un mot, du bien et du mal, mon embarras fut extrême. Cet embarras n'a pas cessé. Il fallut donner une chronologie à mon rêve et concilier la vision la plus sereine et la plus pure de l'humanité transfigurée avec un siècle violent, criminel parfois entre tous : cela me sembla valoir réflexion. Cette réflexion m'a conduit à l'étude des sources et des origines. Elle m'a pris déjà des années. Elle pourra m'en prendre beaucoup encore, sans que je pense avoir perdu le temps de mon occupation intellectuelle.

Cannes, janvier 1890.

PREMIÈRE PARTIE

BOCCACE

I

Tout porte à croire que Boccace est né à Paris. Cela blesse le patriotisme de quelques Italiens, mais cela ne flatte pas le mien. Je ne suis pas touché outre mesure d'apprendre que le premier air qu'il respira fut celui des bords de la Seine. Boccace est bien Italien par le génie, et sa gloire est incontestablement florentine ; mais il est né à Paris.

Il nous apprend lui-même que son père était à Paris en 1310, qu'il y exerçait le commerce et qu'il s'y trouvait encore le 11 mars

1313. Il était naturel que le fils n'oubliât pas cette date. Le vieux Boccace assistait à l'exécution de Jacques de Molay, grand maître des Templiers[1]. Ce souvenir fixe l'époque de son séjour à Paris. Si le père était à Paris en 1313, si le fils, comme Pétrarque nous l'apprend[2], est né cette même année, ces faits viennent à l'appui d'une assez ancienne tradition. Une autre la confirme encore : bien des années après, Boccace, au bas d'une lettre facétieuse, signait ainsi plaisamment son nom : *Jannetto di Parisse,* c'est-à-dire : *Jannot de Paris.*

Pour ces raisons et d'autres encore, il faut admettre le récit d'ailleurs bien vraisemblable d'une ancienne chronique[3] :

[1] « Ut aiebat Boccacius, genitor meus, qui... se his testabatur interfuisse rebus. » (*De casibus illustrium virorum,* lib. IX.)

[2] *Ep. Sen.*, VIII, 1 (20 juillet 1366).

[3] Je veux parler de l'ancienne traduction italienne de la chronique latine de Filippo Villani. M. Crescini ne la trouve point tout à fait explicite.

D'ailleurs, après une très lumineuse discussion, l'éminent critique arrive aux mêmes conclusions que moi au sujet de

Boccace le père, étant à Paris pour ses affaires, s'éprit d'une jeune fille « de condition moyenne, entre noble et bourgeoise ». Il ne la trouva point sévère et en eut un fils.

On aimera peut-être à se rappeler, en lisant le *Décaméron,* que Boccace avait pour mère une pauvre fille, légère et folle, de notre vieux Paris écolier et joyeux. On pensera qu'il avait reçu d'elle, avec le sang, sa complexion joviale et, en même temps, cette inquiète disposition à se plaindre qui fit toujours alterner ses accès de tristesse avec ses plus folles boutades de gaieté. D'elle lui venait peut-être le contraste même de ce caractère inconstant, susceptible, agité, déraisonnable, mais bon au fond, tendre et passionné. J'aime à le croire, et on peut bien le supposer. Mais s'il eut quelque touche, comme il est certain, de l'esprit français du moyen âge, plein de bonne humeur robuste et de polissonnerie bour-

la naissance de Boccace. (*Contributo agli studj sul Boccaccio.* Torino. Lœscher, 1887.)

geoise, il la reçut à la cour des Anjou de Naples, entre ses vingt et ses trente ans, non à Paris, avec le lait de sa nourrice. C'est à peine s'il passa à Paris les premiers mois de sa vie. Un document nous fait croire que le père revint à Florence en 1314[1]. L'enfant avait un an tout au plus, et la mère, comme des passages connus de l'*Ameto* tendent à le faire croire, était sans doute abandonnée.

Cette douteuse naissance, en voyage, à l'étranger, donne à Boccace, plus qu'à tout autre, ce caractère de littérateur errant qui sera celui des humanistes de la Renaissance.

Tout ceci n'est que vraisemblable hypothèse. Mais, jusqu'à nouvel ordre, les plus

[1] Manni, *Storia del Decamerone*. Document d'après lequel Boccaccio et Vanni di Chellino, son frère, habitaient depuis quatre ans, en 1318, à Florence dans le « populo di San Pier Maggiore ». Il est possible, et M. Crescini l'admet, que Boccaccio n'eût pas dès 1314 ramené son enfant à Florence, et l'eût fait seulement revenir plus tard de Paris. Mais cette supposition est inutile, et elle donnerait de la force à un des arguments que mettent en avant les adversaires de la naissance parisienne.

scrupuleux critiques l'ont admis comme prouvé, et on peut les suivre.

Le doute, d'ailleurs, ne peut porter que sur la naissance parisienne de Boccace ; sa bâtardise, au contraire, paraît avérée. Suarez, qui écrivait, au dix-septième siècle, l'histoire d'Avignon, affirme très positivement avoir vu, dans les archives avignonnaises, une dispense papale par laquelle Boccace était autorisé, quoique bâtard, à recevoir un bénéfice ecclésiastique. Des critiques, possédés de ce préjugé que Herbert Spencer nomme antithéologique, ont contesté cette affirmation. Ils élèvent contre Suarez un argument bien inattendu : Suarez était Jésuite. Cela ne suffit pas. Le docte évêque de Vaison, qui fut préfet de la bibliothèque vaticane, passe pour une autorité très considérable, et il n'y a pas de raison pour lui attribuer un mensonge énorme et gratuit. Je le crois donc sur parole, et je tiens pour prouvé que Boccace était bâtard, pour vraisemblable qu'il était né à Paris.

La certitude est plus grande pour ce qui touche la condition et le caractère du père de Boccace. *Erat vir industrius,* dit Filippo Villani; ce que je traduirai en langage moderne : « Il était dans les affaires. » Il était attaché à la maison des Bardi, une des banques florentines les plus puissantes. Dans toutes les villes commerçantes de l'Europe s'ouvraient, dans un quartier spécial, les comptoirs des Lombards; on appelait ainsi génériquement tous les Italiens. Les comptoirs des Florentins étaient répandus sur tout le monde connu, de l'Égypte aux Flandres. Comme l'Angleterre moderne, Florence était trop petite pour nourrir et occuper tous ses enfants : elle les envoyait au loin faire fortune.

Dans la liberté et les hasards de la carrière commerciale se formaient les mœurs et l'esprit des Florentins de la Renaissance. La fortune publique et privée croissait chaque jour. Des banquiers étaient en mesure d'ouvrir leur crédit à des rois. Les mœurs

y perdaient leur antique simplicité. L'amour du luxe naissait avec l'importation des modes étrangères; on voulait jouir, après les longs voyages, du bien si péniblement acquis. La vue de modes, de mœurs nouvelles, rompait peu à peu le frein serré du patriotisme municipal, qui avait fait la grandeur des villes italiennes, aux précédents siècles. Le choc des esprits et leur rencontre avec des idées, des théories, des religions inconnues, avaient fait jaillir la vive lumière d'une pensée nouvelle, avide d'apprendre et de découvrir. En même temps se répandait un souffle de scepticisme, ébranlant les idées qui semblaient les plus solides.

Boccace naissait dans cette classe marchande de Florence, pour le plaisir et l'instruction de laquelle il allait dépenser toutes les ressources de son esprit; il en est l'image. Il la détesta par moments pour ses graves défauts, pour son inconstance, ses injustices et le besoin inquiet de nouveauté, qui lui faisait dédaigner chaque lendemain ce

qu'elle avait adoré la veille; il la détesta, la maudit, l'injuria, mais ne put jamais tout à fait se passer d'elle.

Puisque Boccace est né d'un marchand florentin, il peut paraître oiseux de se demander, comme on l'a fait, s'il était noble. Son père ne sortait pourtant pas du petit peuple, car il fut investi de plusieurs fonctions publiques. Il fut, en 1345, un des officiers de la Monnaie[1]; en 1347, un des officiers chargés de l'approvisionnement de la ville[2]. Mais surtout il avait été, en 1322, un des prieurs chargés du gouvernement de la ville. Les prieurs *des arts,* c'est-à-dire des métiers, étaient des marchands, dont le pouvoir avait supplanté celui de l'ancienne noblesse féodale et impériale. Le commerce étant devenu la vie même de l'État et presque sa raison d'être, une sorte de syndicat commercial s'était transformé en pouvoir politique.

[1] « *Super monetâ cudendâ de novo.* »
[2] « *Super copiâ et abundantiâ grani habendâ.* »

De bien bonne heure les étrangers, qui vivaient sous des régimes politiques tout autres, avaient remarqué, avec surprise, que des hommes de classe assez modeste parvenaient, en Italie, aux plus hautes fonctions politiques. Au douzième siècle, l'évêque allemand Otto de Freising l'avait noté : « Les villes, dit-il, ne dédaignent pas d'investir de dignités des gens de condition inférieure, et même des ouvriers des arts manuels les plus méprisables. » Depuis cette époque, les révolutions successives n'avaient fait que rendre plus démocratique la constitution florentine. La dernière et la plus importante de ces révolutions, dans les dernières années du treizième siècle, avait achevé d'annihiler la noblesse gibeline. La bourgeoisie marchande, même la plus infime, avait reçu sa part dans le gouvernement de la ville. La ville était aux mains du parti populaire, c'est-à-dire des marchands.

Les plus puissants, il est vrai, de ces mar-

chands, ces *popolani grassi*, dont il est tant question dans l'histoire florentine, ceux qui, comme le père de Boccace, appartenaient aux douze *arts majeurs*, ne tardèrent pas à élever des prétentions aristocratiques. Ces prétentions, assez maladroitement fondées parfois sur des origines fabuleuses, romaines et même troyennes, n'avaient pas encore eu le temps de bien s'asseoir. Boccace fut des premiers à les railler. Rien ne fait supposer que son père les eût affichées.

La famille de Boccace n'était pas anciennement florentine. Elle tirait son origine de Certaldo, un gros bourg coquettement étagé, comme tant d'autres bourgs toscans, au penchant d'une colline. Le lieu est charmant, la nature gracieuse et riche. La rivière Elsa, qui baigne le pied de la colline, donne la fraîcheur à une fertile et riante contrée. C'est une de ces vallées heureuses des affluents de l'Arno, aux paysages avenants et modérés, où, dans une vie tradi-

tionnellement simple et rustique, se sont formés tant de grands esprits. C'est un horizon de vignes, de moissons et d'arbres, un paisible recoin du monde où l'on vit aujourd'hui des produits de la terre, dans une insouciance douce, tout comme on devait y vivre au temps de Boccace. Certaldo fut toujours pour lui un refuge de paix, après les fatigues des voyages, les agitations inquiètes de la vie florentine et la liberté fastueuse de la cour de Naples. Il préféra toujours ce lieu à tout autre, et, aimant à afficher l'indépendance assez hautaine qu'il y goûtait, il ajouta sans cesse à son nom le nom de son village et signa : Jean de Certaldo[1].

Le vieux Boccace avait établi son domicile à Florence, peu de temps après la naissance de son fils. Par un acte que j'ai cité[2], il demande, pour lui et son frère, la

[1] En plusieurs endroits de ses œuvres, Boccace nomme Certaldo sa *patrie*. On en a conclu qu'il y était né. Mais il donne ailleurs le même titre à Florence, ce qui montre qu'il n'attachait pas au mot *patrie* un sens bien étroit.

[2] Voyez page 4.

remise des taxes communales à Certaldo, leur domicile légal étant à Florence.

Mais il est bien probable que ce n'était pas là son premier établissement à Florence. La tradition veut qu'il y ait possédé une maison plus anciennement. Son frère y était propriétaire dès 1297. Il était naturel qu'il s'établît dans la paroisse Santa Felicità. Comme le faisaient les gens de la campagne, comme les Machiavelli, ses compatriotes de Certaldo, il se fixait près de la porte de la ville qui menait à son village. Tout près de là habitaient ses patrons, les Bardi.

II

Le vieux Boccace n'était pas marié, sans doute, lorsqu'il ramena de France son petit

enfant parisien[1]. Son mariage avec Margherita di Gian Donato de Martulis fit à l'enfant une situation pénible. Les bâtardises étaient aisément tolérées par les mœurs du moyen âge, bien plus relâchées, en ce point, que les nôtres. Les plus honnêtes gens élevèrent leurs enfants naturels sur un pied d'égalité parfaite avec les légitimes, et maintinrent cette égalité jusque dans leurs testaments. Mais il n'est pas à croire que toutes les Italiennes aient eu l'âme aussi grande que Valentine de Milan, et aient pu aimer sans arrière-pensée l'enfant qui leur avait été « dérobé ».

La maison paternelle fut sombre pour celui qu'on n'y avait point désiré. Il n'y connut ni sourire, ni tendresse, et son enfance malheureuse se passa dans le silence et la crainte. On ne saurait se tromper, en effet, sur les allusions très claires qui sont à la fin de l'*Ameto,* et nul n'a douté que

[1] D'après la dispense citée par Suarez, l'enfant était illégitime, mais non adultérin.

Boccace n'ait voulu désigner son père et la maison paternelle dans les vers si tristes que je vais traduire : « Là on ne rit jamais, ou bien rarement. La maison est obscure, et muette, et très triste... La vue affreuse et cruelle d'un vieillard glacé, rude et avare, m'angoisse à toute heure et m'afflige. »

L'histoire de son enfance et de sa jeunesse est celle d'une vocation contrariée, ainsi qu'il arrive pour bien des artistes et des poètes. Il était naturel que le père destinât son fils à la carrière lucrative qu'il parcourait lui-même. Il était naturel aussi que Boccace se plaignît du temps qu'on lui avait fait perdre. Il avait passé d'abord quelques années à l'école d'un maître de grammaire, Giovanni Mazzuoli, dit Giovanni di Strada, du lieu de sa naissance[1]. En même temps, « comme il était d'usage pour les jeunes

[1] Il est le père du poète Zanobi di Strada, ami de Boccace et de Pétrarque. Il en sera question plus loin. — Filippo Villani affirme que Boccace fréquenta l'école de Giovanni di Strada. M. Crescini est le seul critique qui révoque ce fait en doute.

Florentins », on lui avait enseigné très complètement l'arithmétique, c'est-à-dire, sans doute, la comptabilité commerciale et la tenue des livres.

Au sortir de l'école, son père lui fit passer six ans chez un commerçant, pour faire son apprentissage. Il n'avait guère plus de dix ans quand ses études furent ainsi interrompues. Aussi furent-elles bien insuffisantes, comme il s'en plaignait amèrement plus tard. Je me demande même s'il avait pu recevoir une notion de latin ; elle ne dut guère dépasser le latin barbare en usage parmi les notaires et les gens d'affaires. En effet, malgré le labeur de toute sa vie, il ne fut jamais qu'un latiniste assez incorrect.

Pourtant, dès les jours où il alignait péniblement des chiffres chez le marchand à qui on l'avait confié, il aimait les belles-lettres. La grande ombre de Dante avait passé sur son jeune esprit. « Il fut, disait Boccace, mon premier guide, ma première

lumière. » Quelques-uns en ont conclu, contre toute vraisemblance, que Dante put être son maître. Les paroles de Boccace ont un sens plus large. Malgré les injustices, les passions et l'exil, Dante avait rempli Florence de sa gloire. Nous savons, par Sacchetti, que les âniers et les forgerons chantaient par les rues des vers de la *Divine Comédie*, les entrecoupant des cris de leur métier. Les bouches florentines étaient pleines de cette poésie qui avait, d'un coup, fixé la langue et la pensée d'un peuple.

Il était naturel que l'âme éveillée d'un enfant précoce fût saisie d'une ardente admiration pour le poète dont les vers résonnaient à tous les carrefours. Son imagination fut prise. Une grande figure se dressait devant ses yeux, symbole de poésie, de haute culture d'esprit, de science, de mystérieuse philosophie.

L'enfant malheureux et inquiet avait neuf ans; une rumeur venait de se répandre : en exil, au loin, était mort celui dont

chacun parlait, le grand voyant, pour qui la terre, le ciel et les enfers n'avaient pas eu de secrets. Le moyen âge donnait aux poètes et aux savants, qu'il confondait souvent, une étrange auréole de pouvoir magique, de science occulte, de surnaturelle révélation. La connaissance des hommes et des choses, des mots et de leur puissance, paraissait surhumaine. On imagine sous quelle céleste et mystérieuse forme Dante devait apparaître à l'esprit d'un enfant florentin, saisi dès lors du désir passionné d'apprendre.

Les études commerciales s'en trouvaient mal, et des fantômes passaient entre les yeux de l'enfant et les chiffres bien rangés des comptes en partie double. Le père s'en aperçut après six ans passés. Puisque l'enfant voulait apprendre et devenir semblable à ceux qui savaient le latin, il résolut de le tourner au moins vers une profession où le latin était d'un bon profit, et d'en faire un homme de loi.

[illegible] de banquier, ceux de [illegible] étaient parmi les plus [illegible] formaliste et processif du [illegible] complication des lois, [illegible] les actes et les pro- [illegible] pouvaient amasser [illegible]

[illegible] des lois n'excluait pas [illegible] des belles-lettres. Au [illegible] Boccace allait [illegible] antiques, un des [illegible] Cino de Pistoja [1], [illegible] à Bologne. Ce [illegible] Pétrarque invi- [illegible] les Dames et les [illegible] que nous voyons, [illegible] à Pistoja, enseignant la [illegible] à de graves audi- teurs.

On aimerait à croire que Cino enseigna Boccace et que, sous ce maître imprudent,

[1] [illegible] à Pistoja en 1270, y mourut en 1337.

[2] [illegible] *Canzoniere*, part. I, sonn. 71.

le jeune homme apprit les lois de la poésie amoureuse mieux encore que celles du Digeste et des Codes. Rien, malheureusement, ne peut faire supposer que Boccace ait jamais vécu à Bologne, où enseignait Cino[1]. Nous avons, au contraire, toute raison de croire qu'il étudia le droit à Naples.

III

Boccace avait seize ans. Son père, toujours en voyage pour les affaires de la maison des Bardi, faisait un séjour à Naples, où il s'occupait d'acheter des grains en Pouille et de les transporter à Pescara, pour le compte du gouvernement napoli-

[1] On n'en donne pour preuve qu'une lettre de Boccace dont la date est certainement fausse et dont l'authenticité paraît bien douteuse.

tain[1]. Il avait emmené l'enfant avec lui et le laissa entre les mains de quelque maître. Il était aise peut-être d'éloigner de son foyer l'enfant de hasard, témoin d'une erreur de jeunesse. Quand, plus tard, Boccace fut rappelé à Florence, la femme de son père était morte.

A Naples, autant qu'il semble, Boccace vécut d'abord comme un pauvre enfant abandonné. Ses études juridiques, nous dit-il, s'y continuèrent tant bien que mal pendant six ans, jusqu'à ses vingt-deux ans. Son père poursuivait toujours la fortune, et elle le fuyait, si nous en jugons par le peu de biens qu'il laissera dans son hérédité. Il passait sa vie en voyages. Nous savons notamment qu'il était de nouveau à Paris en 1332.

C'était un de ces « chiens de Lom-

[1] Nous savons qu'il était à Naples avec un autre associé de la maison des Bardi en 1328. Quant à l'âge où Boccace commença l'étude du droit, il nous est donné par le fameux commentateur de Dante, Benvenuto Rambaldi, d'Imola.

bards », que nos ancêtres aimaient si peu [1].

Le fils, cependant, trouvait à Naples, dans le spectacle d'une cour française et dans les mœurs d'un pays grec, ce que la civilisation pouvait offrir alors de plus raffiné, de plus élégant et aussi de plus dissolu. Il nous apprend qu'il avait une maîtresse, et il la décorait du nom antique de *Pampinea,* « une jeune nymphe qui m'a trouvé digne de son amour, et m'y a retenu assez longtemps ». Il dit aussi qu'il commença à aimer la poésie, un jour, en face de la tombe de Virgile, au pied du mont Falerne. L'antiquité sortait des tombeaux, toute jeune et vivante, en une nouvelle incarnation.

Malgré son amour précoce des lettres, le jeune homme mena à Naples une vie de dissipation. « Je ne suis devenu, dira-t-il, ni un canoniste ni un savant. » Mêlé à la société de jeunes Florentins, fils de marchands comme lui, auxquels se joignaient

[1] « *Questi Lombardi cani.* » (*Décaméron,* giornata I, novella I.)

quelques nobles napolitains, il me
vie joyeuse et pleine d'aventures, r
la fois et corrompue, dont le *Déc*
nous a laissé tant d'images.

Il connaissait bien les quartiers d
et les lieux de plaisirs. Il vivait, Di
comme, des bien minces ressource
pouvait tenir de son père, prenant dè
l'habitude, qu'il garda toute sa vie,
besogneux et de s'en plaindre a
ment.

Aucune ville n'offrait plus que N
rassait des plaisirs faciles et la tentatio
l'oisiveté. Sous son ciel presque orien
avec son peuple à la fois remuant et pa
sant, elle s'étend au bord de la mer ble
parmi des sites voluptueux. Tout n'y é
alors que luxe et réjouissance. De rich
marchands, une noblesse élégante, une co
peuplée de poètes et de gens d'esprit, l'e
[illegible] des Grecs, la gaieté gaillarde d
[illegible] le commerce oriental, les sou
[illegible] présents de l'antiquité ro

maine, en faisaient, par le plus curieux mélange, une ville unique au monde.

L'été, la société élégante s'en allait respirer à Baia la fraîcheur de l'air marin. « Non loin, dit Boccace, du beau mont Falerne, entre l'antique Cumes et Pouzzoles, est la gracieuse Baia, sur la rive marine. Nul ciel ne couvre plus beau ni plus doux lieu. Les bains y sont très sains, le ciel très pur. Les débris antiques qu'on y voit, nouveaux pour les esprits modernes, leur sont occasion de plaisir. »

Comme au temps d'Ovide, Baia est une plage à la mode. La musique, la danse réunissent les dames et les cavaliers, et aussi la chasse, la pêche et toutes sortes de libres distractions. Chaque coin ombragé de la plage est couvert de jeunes gens et de jeunes femmes en somptueuses toilettes. Là se disent les bons mots, les propos galants, se nouent les intrigues [1], se chan-

[1] « Plus d'une y est venue Lucrèce, qui s'en retourne Cléopâtre. » (Boccace, sonn. 69.)

tent sonnets et chansons. On y essaye l'effet des toilettes nouvelles, et l'on déploie sous le soleil le chatoiement des étoffes rares.

Les fêtes sont bien variées, par le contraste des usages français, apportés par les princes d'Anjou, et des antiques coutumes romaines qui sont restées dans les mœurs du pays. Boccace nous décrit un de ces brillants tournois à la française où, sous l'œil des dames, de nobles coups de lance s'échangeaient sur les armures luisantes. Et Pétrarque, un peu plus tard, plus saisi d'horreur par la barbarie du spectacle qu'ému par le charme du souvenir antique, assistait, au milieu d'une foule cruelle et enivrée, à un combat de gladiateurs [1].

Cette société frivole s'en allait, de gaieté de cœur et en chantant, vers les sombres malheurs politiques dont Pétrarque, juge non prévenu, avait noté les symptômes certains. Mais qui les pouvait prévoir, sous

[1] *Ep. Fam.*, V, 6. — *Ep. Sen.*, XV, 4.

le paternel gouvernement du roi Robert le Sage, que chantaient les poètes et qui vivait, comme un prince de contes des fées, en pleine fantaisie littéraire et artistique? Il est le premier exemplaire des princes de la Renaissance; comme Pétrarque et Boccace ont cru continuer Virgile et Varron, Robert, de la meilleure foi du monde, a pris Auguste pour modèle. Je laisse à la sévérité des historiens politiques de relever ce qu'il pouvait y avoir d'illusoire dans ce rêve, de pédantesque dans cette illusion. Comment ne pas prendre quelque goût à voir une maison royale française se faire le centre d'un des premiers groupes de la Renaissance?

Naples est voisine des premières sources de la littérature italienne. C'est parmi un étrange mélange de peuples, sous l'influence d'un prince allemand épris de civilisation orientale, Frédéric II, dans la Sicile et l'ancienne Grande-Grèce, que les muses italiennes se sont éveillées. A la cour de

lumière. » Quelques-uns en ont conclu, contre toute vraisemblance, que Dante put être son maître. Les paroles de Boccace ont un sens plus large. Malgré les injustices, les passions et l'exil, Dante avait rempli Florence de sa gloire. Nous savons, par Sacchetti, que les âniers et les forgerons chantaient par les rues des vers de la *Divine Comédie*, les entrecoupant des cris de leur métier. Les bouches florentines étaient pleines de cette poésie qui avait, d'un coup, fixé la langue et la pensée d'un peuple.

Il était naturel que l'âme éveillée d'un enfant précoce fût saisie d'une ardente admiration pour le poète dont les vers résonnaient à tous les carrefours. Son imagination fut prise. Une grande figure se dressait devant ses yeux, symbole de poésie, de haute culture d'esprit, de science, de mystérieuse philosophie.

L'enfant malheureux et inquiet avait neuf ans; une rumeur venait de se répandre : en exil, au loin, était mort celui dont

chacun parlait, le grand voyant, pour qui la terre, le ciel et les enfers n'avaient pas eu de secrets. Le moyen âge donnait aux poètes et aux savants, qu'il confondait souvent, une étrange auréole de pouvoir magique, de science occulte, de surnaturelle révélation. La connaissance des hommes et des choses, des mots et de leur puissance, paraissait surhumaine. On imagine sous quelle céleste et mystérieuse forme Dante devait apparaître à l'esprit d'un enfant florentin, saisi dès lors du désir passionné d'apprendre.

Les études commerciales s'en trouvaient mal, et des fantômes passaient entre les yeux de l'enfant et les chiffres bien rangés des comptes en partie double. Le père s'en aperçut après six ans passés. Puisque l'enfant voulait apprendre et devenir semblable à ceux qui savaient le latin, il résolut de le tourner au moins vers une profession où le latin était d'un bon profit, et d'en faire un homme de loi.

Après le métier de banquier, ceux de notaire ou d'avocat étaient parmi les plus lucratifs. L'esprit formaliste et processif du siècle, et l'extrême complication des lois, multipliaient à l'infini les actes et les procédures. Les gens de loi pouvaient amasser des fortunes.

D'ailleurs, l'étude des lois n'excluait pas toujours l'amour des belles-lettres. Au moment même où le jeune Boccace allait commencer ses études juridiques, un des meilleurs poètes toscans, Cino de Pistoja [1], enseignait les Décrétales à Bologne. Ce Cino, sur la tombe duquel Pétrarque invitera à pleurer les Amours, les Dames et les Amants [2], est le même que nous voyons, sur un bas-relief, à Pistoja, enseignant la plus austère des sciences à de graves auditeurs.

On aimerait à croire que Cino enseigna Boccace et que, sous ce maître imprudent,

[1] Né à Pistoja en 1270, y mourut en 1337.
[2] *Canzoniere*, part. I, sonn. 71.

le jeune homme apprit les lois de la poésie amoureuse mieux encore que celles du Digeste et des Codes. Rien, malheureusement, ne peut faire supposer que Boccace ait jamais vécu à Bologne, où enseignait Cino[1]. Nous avons, au contraire, toute raison de croire qu'il étudia le droit à Naples.

III

Boccace avait seize ans. Son père, toujours en voyage pour les affaires de la maison des Bardi, faisait un séjour à Naples, où il s'occupait d'acheter des grains en Pouille et de les transporter à Pescara, pour le compte du gouvernement napoli-

[1] On n'en donne pour preuve qu'une lettre de Boccace dont la date est certainement fausse et dont l'authenticité paraît bien douteuse.

tain[1]. Il avait emmené l'enfant avec lui et le laissa entre les mains de quelque maître. Il était aise peut-être d'éloigner de son foyer l'enfant de hasard, témoin d'une erreur de jeunesse. Quand, plus tard, Boccace fut rappelé à Florence, la femme de son père était morte.

A Naples, autant qu'il semble, Boccace vécut d'abord comme un pauvre enfant abandonné. Ses études juridiques, nous dit-il, s'y continuèrent tant bien que mal pendant six ans, jusqu'à ses vingt-deux ans. Son père poursuivait toujours la fortune, et elle le fuyait, si nous en jugeons par le peu de biens qu'il laissera dans son hérédité. Il passait sa vie en voyages. Nous savons notamment qu'il était de nouveau à Paris en 1332.

C'était un de ces « chiens de Lom-

[1] Nous savons qu'il était à Naples avec un autre associé de la maison des Bardi en 1328. Quant à l'âge où Boccace commença l'étude du droit, il nous est donné par le fameux commentateur de Dante, Benvenuto Rambaldi, d'Imola.

bards », que nos ancêtres aimaient si peu [1].

Le fils, cependant, trouvait à Naples, dans le spectacle d'une cour française et dans les mœurs d'un pays grec, ce que la civilisation pouvait offrir alors de plus raffiné, de plus élégant et aussi de plus dissolu. Il nous apprend qu'il avait une maîtresse, et il la décorait du nom antique de *Pampinea,* « une jeune nymphe qui m'a trouvé digne de son amour, et m'y a retenu assez longtemps ». Il dit aussi qu'il commença à aimer la poésie, un jour, en face de la tombe de Virgile, au pied du mont Falerne. L'antiquité sortait des tombeaux, toute jeune et vivante, en une nouvelle incarnation.

Malgré son amour précoce des lettres, le jeune homme mena à Naples une vie de dissipation. « Je ne suis devenu, dira-t-il, ni un canoniste ni un savant. » Mêlé à la société de jeunes Florentins, fils de marchands comme lui, auxquels se joignaient

[1] « *Questi Lombardi cani.* » (*Décaméron,* giornata I, novella 1.)

quelques nobles napolitains, il mena cette vie joyeuse et pleine d'aventures, raffinée à la fois et corrompue, dont le *Décaméron* nous a laissé tant d'images.

Il connaissait bien les quartiers douteux et les lieux de plaisirs. Il vivait, Dieu sait comme, des bien minces ressources qu'il pouvait tenir de son père, prenant dès lors l'habitude, qu'il garda toute sa vie, d'être besogneux et de s'en plaindre amèrement.

Aucune ville n'offrait plus que Naples l'attrait des plaisirs faciles et la tentation de l'oisiveté. Sous son ciel presque oriental, avec son peuple à la fois remuant et paresseux, elle s'étend au bord de la mer bleue, parmi des sites voluptueux. Tout n'y était alors que luxe et réjouissance. De riches marchands, une noblesse élégante, une cour peuplée de poètes et de gens d'esprit, l'esprit délié des Grecs, la gaieté gaillarde des Français, le commerce oriental, les souvenirs partout présents de l'antiquité ro-

maine, en faisaient, par le plus curieux mélange, une ville unique au monde.

L'été, la société élégante s'en allait respirer à Baia la fraîcheur de l'air marin. « Non loin, dit Boccace, du beau mont Falerne, entre l'antique Cumes et Pouzzoles, est la gracieuse Baia, sur la rive marine. Nul ciel ne couvre plus beau ni plus doux lieu. Les bains y sont très sains, le ciel très pur. Les débris antiques qu'on y voit, nouveaux pour les esprits modernes, leur sont occasion de plaisir. »

Comme au temps d'Ovide, Baia est une plage à la mode. La musique, la danse réunissent les dames et les cavaliers, et aussi la chasse, la pêche et toutes sortes de libres distractions. Chaque coin ombragé de la plage est couvert de jeunes gens et de jeunes femmes en somptueuses toilettes. Là se disent les bons mots, les propos galants, se nouent les intrigues[1], se chan-

[1] « Plus d'une y est venue Lucrèce, qui s'en retourne Cléopâtre. » (Boccace, sonn. 69.)

tent sonnets et chansons. On y essaye l'effet des toilettes nouvelles, et l'on déploie sous le soleil le chatoiement des étoffes rares.

Les fêtes sont bien variées, par le contraste des usages français, apportés par les princes d'Anjou, et des antiques coutumes romaines qui sont restées dans les mœurs du pays. Boccace nous décrit un de ces brillants tournois à la française où, sous l'œil des dames, de nobles coups de lance s'échangeaient sur les armures luisantes. Et Pétrarque, un peu plus tard, plus saisi d'horreur par la barbarie du spectacle qu'ému par le charme du souvenir antique, assistait, au milieu d'une foule cruelle et enivrée, à un combat de gladiateurs [1].

Cette société frivole s'en allait, de gaieté de cœur et en chantant, vers les sombres malheurs politiques dont Pétrarque, juge non prévenu, avait noté les symptômes certains. Mais qui les pouvait prévoir, sous

[1] *Ep. Fam.*, V, 6. — *Ep. Sen.*, XV, 4.

le paternel gouvernement du roi Robert le Sage, que chantaient les poètes et qui vivait, comme un prince de contes des fées, en pleine fantaisie littéraire et artistique? Il est le premier exemplaire des princes de la Renaissance; comme Pétrarque et Boccace ont cru continuer Virgile et Varron, Robert, de la meilleure foi du monde, a pris Auguste pour modèle. Je laisse à la sévérité des historiens politiques de relever ce qu'il pouvait y avoir d'illusoire dans ce rêve, de pédantesque dans cette illusion. Comment ne pas prendre quelque goût à voir une maison royale française se faire le centre d'un des premiers groupes de la Renaissance?

Naples est voisine des premières sources de la littérature italienne. C'est parmi un étrange mélange de peuples, sous l'influence d'un prince allemand épris de civilisation orientale, Frédéric II, dans la Sicile et l'ancienne Grande-Grèce, que les muses italiennes se sont éveillées. A la cour de

Robert, la poésie sicilienne rencontrait la provençale, sa sœur aînée, comme elle attachée aux formes métriques rares et difficiles, vouée comme elle à l'expression un peu factice d'amours quintessenciées. Les Français, pour leur part, apportaient leur goût pour les longs récits et pour les romans de chevalerie. Les moines calabrais, en possession de la vraie tradition hellénique[1], répandaient le goût des études grecques et enseignaient la langue de leurs pères, oubliée dès longtemps des Latins. Tel ce singulier Barlaam que Boccace connut peut-être, qui enseigna à Pétrarque le peu qu'il sut de grec, et trouva moyen d'intéresser à ses querelles et à ses idées le monde latin comme le monde hellénique.

Des hellénistes surgissent de tous côtés, comme ce Pierre de Pérouse, bibliothécaire du roi Robert, pour qui Boccace professa sans cesse une vive admiration, et dont il

[1] Voir notamment Fr. Le Normant, *la Grande-Grèce*, tome II.

préférait les jugements à ceux même des écrivains antiques.

Une autre aurore s'est levée, et les rayons en brillent jusqu'à Naples. Le treizième siècle a vu ressusciter en Toscane les arts du dessin, et l'Italie du Sud, où ces arts ne sont jamais tout à faits morts, accueille avec joie les maîtres qui les renouvellent.

Les nobles napolitains faisaient venir de Rome des statues et des débris antiques pour en orner leurs maisons, et le Roi attirait les artistes les plus fameux. Giotto [1], laid et chétif, mais rayonnant de génie naturel, peignait au château de l'Œuf des scènes de la *Divine Comédie*. Et le Roi, plein de respect et d'admiration, passait ses journées auprès du peintre, prenant plaisir à la grâce hardie de son langage florentin, souffrant de lui les saillies les plus mordantes, le comblant d'honneurs, voulant le

[1] C'est à Naples que Boccace put connaître Giotto, qui était mort quand Boccace revint à Florence, en 1341.

Comme ce puéril arrangement de lettres était de mode provençale, de même l'amour qu'il avouait en le dissimulant. Il était de toute nécessité que les poètes s'avouassent amoureux. En effet, la poésie n'avait guère d'autre matière que l'amour, et cet amour, chanté dans de petits poèmes savants, aux formes difficiles, était peu réel, puisqu'il était d'obligation. L'amour était une des premières règles de la poésie et, plus généralement, une forme d'esprit distingué, un témoignage de l'élévation de l'âme. L'amour du poète représentait, en quelque sorte, son brevet d'homme du monde ou de gentilhomme.

Une « âme de gentilhomme », un « *cor gentile* » ne peut pas ne point être amoureux. L'amour s'y loge tout naturellement.

de *Fiammetta*. Si l'on est curieux de vérifier la chose, on trouvera que, dans le poème de l'*Amorosa Visione*, le nom de *madama Maria* se forme des *terzine* 12 à 22 (capitolo x); le mot *Fiamma*, des *terzine* 25 à 30 (cap. XIII); le nom de Boccace, des *terzine* 14 à 30 (cap. XV) et 1 à 13 (cap. XVI).

C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers de Dante :

Amor a cor gentil ratto s'apprende.

Dans un autre encore est résumée d'un trait toute la quintessence amoureuse :

Amor e cor gentil son una cosa.
« Amour et *gentil cœur* sont une même chose. »

L'amour poétique de Boccace ne pouvait se maintenir ou se ramener dans une sphère aussi éthérée que celles de Dante et de Pétrarque. L'homme était trop sensuel, trop différent, par ses vices et ses qualités, de ses deux grands rivaux. Mais son amour ne fut peut-être pas beaucoup plus effectif que le leur. Je remarque en effet qu'il est en tout conforme à la tradition des poètes.

Il n'aurait eu garde de choisir pour amante poétique une des femmes du commun qu'il aima. Il lui fallait une grande dame, pour que son amour fût une matière digne de poésie. Il tomba amoureux soudainement, et cela encore était dû aux convenances : le *coup de foudre* était le seul début que

l'on admît. Boccace le reçut le samedi saint, 27 mars 1334. Or, la semaine sainte était un temps consacré, par l'exemple de Pétrarque et de plusieurs autres, à de pareils accidents[1]. Par un raffinement assez profane, il semblait que la semaine douloureuse fût bien faite pour voir naître un sentiment qui devait être malheureux. En voilà assez pour donner des doutes sur la réalité des sentiments de Boccace. Je suis bien tenté de suivre l'avis de Brantôme, qui s'y connaissait et vivait encore au temps des poètes amoureux : « Je croy, dit-il, qu'il n'a jamais heu tant de faveurs de ceste grand'dame, comme il en a escrit, et qu'il s'est forgé en sa cervelle et fantasie ce beau subject, pour en escrire mieux[2]. »

J'ajoute que Boccace ne devait pas être

[1] Pétrarque vit Laure de Sade à la porte d'une église, le vendredi saint. Et même, il s'est trompé de date, en nous donnant ces détails, car il désigne le 6 avril 1326, et le vendredi saint tombait cette année-là le 11 avril. C'est encore le vendredi saint, deux siècles plus tard, que l'amour saisira Camoëns.

[2] *Des dames. — Vie des deux Reynes Jehanne.*

beau. « Vrayment oui! il étoit bien ung bel oyzeau! » dit encore Brantôme, qui avait vu son portrait. Boccace a laissé de lui-même un portrait peu flatteur, tracé, à vrai dire, dans une de ces heures de mauvaise humeur où il arrive à un homme de se calomnier, avec l'espoir secret de n'être point cru sur parole. Il se représente comme « laid, pauvre, querelleur, timide, bègue, louche et déjà obèse ». Enfin, prenant pour la première fois un pseudonyme qui lui sera familier, il s'intitule : *spurcissimum Dioneum*, — « le très immonde Dionée ».

Filippo Villani et d'autres, qui eurent toutes raisons d'être bien informés, ne le peignent pas sous des couleurs si vilaines. Il était grand d'abord, un peu fort dès sa jeunesse, d'aspect avenant et joyeux. La bouche était belle, les lèvres épaisses et un peu sensuelles. Il avait au menton une fossette qui se creusait lorsqu'il riait. En ajoutant ces traits à ceux du portrait précédent,

on aura, je pense, une image assez ressemblante.

Parlant de son caractère, Boccace se dit « timide et querelleur ». Il n'y a point autant de contradiction qu'on le croirait. Susceptible et ombrageux à l'excès, par un orgueil assez haut placé qui domine tout son caractère, il suppose facilement aux autres, et même à ses amis, de mauvaises intentions; alors il se monte à une indignation bouillante. Il s'emporte en invectives outrageuses et se croit l'homme le plus méconnu et le plus blessé de la terre. Mais sa colère est courte et rare. Tant que son sensible orgueil n'a pas été atteint, il est le plus pacifique des hommes. Il laisse tout passer en souriant, si bien qu'on a pu lui reprocher de l'indifférence. Acciaiuoli le nommait méchamment : « Jean des tranquillités. » (*Johannes tranquillitatum.*)

Il fut très sensible à l'épigramme, et la supporta avec tant d'impatience qu'elle devait bien avoir quelque vérité.

L'homme dont j'ai tracé, autant qu'il se peut, le portrait était-il fait pour plaire à une grande dame de la cour? Je n'en décide pas. Il faut bien dire qu'il était jeune, « ayant à peine duvet au menton ». Cela est un attrait. Il était spirituel et de la plus plaisante conversation, et cela en est un autre. Et, d'autre part, la bonne renommée des belles Napolitaines est déjà trop ébranlée par l'histoire pour qu'une aventure de plus y puisse nuire beaucoup. Aussi je ne tranche rien. On devra seulement se souvenir que, si Boccace s'attribua poétiquement des bonheurs qu'il n'eut pas, il n'aurait pas admis qu'on pût lui en faire un crime. Il a défendu les poètes et lui-même du reproche d'imposture qu'on leur adressait souvent, et a soutenu que fiction n'était pas mensonge : *Fingendo, non mentiendo.*

Quel qu'ait été l'avancement de Boccace dans les bonnes grâces de Maria d'Aquino, il n'est pas douteux, du moins, qu'il la prit pour dame poétique. Il écrivit pour elle, et

l'introduisit même discrètement comme personnage dans ses histoires romanesques. Il y figurait lui-même, et y faisait figurer les dames et les cavaliers de la petite coterie mondaine où il s'était affilié. Maria d'Aquino y porte le nom charmant de Fiammetta, qui semble la décrire tout entière dans sa grâce alerte. Si Fiammetta nous est connue, si Dionée l'est aussi, il ne s'ensuit pas que des aventures réelles nous soient contées dans les romans et les poèmes de Boccace. Bien souvent, je pense, Boccace parle par allusions et allégoriquement. Les familiers de la cour de Naples devaient l'entendre aisément. Mais pour l'entendre à notre tour, il nous faudrait une clef, et nous ne l'avons pas. Faute d'explications, que les commentateurs contemporains n'ont point données [1], il faudra se montrer prudent en général

[1] Il est bien probable, d'après une lettre de Benvenuto d'Imola, que le célèbre commentateur songeait à expliquer Boccace, comme il avait expliqué Dante et les églogues de Pétrarque. Soit que son dessein n'ait pu s'accomplir, soit que le commentaire annoncé ait été perdu, Benvenuto ne nous a rien laissé qui concerne Boccace.

dans les tentatives d'interprétation. Je reconnais cependant que quelques critiques modernes, tels que M. Hortis et M. Crescini[1], se sont avancés avec bonheur sur ce dangereux terrain.

V

Si les romans et les poèmes italiens nous fournissent peu de renseignements historiques, ils restent les monuments d'une littérature jeune et charmante. Ils ont, aux yeux de l'artiste, la valeur de telle fresque de la première Renaissance dont le sens caché n'a jamais pu être pénétré.

Les sources de l'inspiration sont si communes, aux quatorzième et quinzième siècles, entre les poètes et les peintres, qu'il est naturel de les comparer. Dante fait

[1] *Contributo agli Studj sul Boccaccio.* (Torino, Lœscher, 1887.)

songer aux vastes compositions religieuses qui s'étendent sur les murs des *Campi santi* et des églises. Mais Boccace, en avance sur son siècle, fait prévoir les exquises allégories mythologiques du quinzième siècle. En lisant l'*Ameto* ou la *Vision amoureuse*, j'ai eu devant les yeux une fresque de Gozzoli, un tableau de Mantegna. J'ai vu passer, sur un riche paysage de tapisserie fleurie, parmi des arbres sveltes et de gracieux animaux, ces figures élégantes dont le regard profond et l'inexplicable sourire plongent l'âme en un trouble délicieux.

Boccace m'a rendu par moments cette émotion unique et ineffable que je me souviens d'avoir sentie, lorsque je commençai à aimer le quinzième siècle italien.

L'art de Boccace sort d'éléments connus, d'histoires françaises et de traditions italiennes, de légendes populaires et de lectures antiques : Benoît de Sainte-More y a sa place, et Virgile, les Siciliens et les Provençaux, le dogme chrétien et les mythologies,

les poèmes de la Table ronde, les romans grecs, les historiens romains et les récits orientaux dont les croisés et les marchands avaient inondé l'Occident.

Boccace n'a rien inventé : il n'est, dans son art, ni le premier, ni le seul. On n'est jamais cela : le premier est toujours imparfait; le seul tomberait dans l'oubli. Un grand artiste résume le travail des siècles. Avant Boccace les Français avaient écrit de longs récits romanesques qui, malgré leurs beautés, n'ont pas mérité de rester les types d'une littérature, comme la *Fiammetta* et la *Vision amoureuse*.

Boccace n'a même point inventé une forme poétique nouvelle. Les Provençaux et les Français avaient épuisé tous les artifices de la métrique. On ne peut même lui attribuer l'honneur d'avoir créé le huitain épique, cette belle et sonore *ottava rima* que l'Arioste devait illustrer[1]. En reste-t-il

[1] Voir notamment ce qu'en dit le professeur Pio Rajna (*le Fonti dell'Orlando furioso.* Introduction, page 16). Le

retenir à Naples et en faire « le premier homme de son royaume[1] ».

IV

Il y a quelque trace de toutes ces influences dans les premières œuvres de Boccace. Il dut lire avec passion tous les romans et fabliaux français qui lui tombèrent entre les mains. Il fit des efforts pour s'approprier la langue latine, comme en témoignent des vers latins, assez faibles encore, qui remontent sans doute à cette époque. Il n'apprit point le grec, ou du moins n'en posséda que quelques mots, qu'on lui voit souvent employer à contresens et hors de tout propos. Mais il commença son éducation antique et fit preuve, dès ses premières œuvres,

[1] Vasari, *Vita di Giotto*.

d'une connaissance déjà grande des auteurs et de la mythologie.

Il cherchait à s'instruire de toutes les façons, entrait en relation avec des géomètres et des astronomes, comme Paolo Geometra et ce fameux Génois Andalone di Negro, dont les idées nouvelles sur la cosmographie préparaient les prochains progrès de la navigation. Il ne méprisa aucune des connaissances spéciales qu'il pouvait acquérir avec de pareils hommes. Il apprit même un peu de médecine. D'après le type que s'étaient formé les grands esprits de ce temps, le poète devait être un homme universel, et aucune connaissance humaine ne devait lui rester étrangère. Virgile représentait à leurs imaginations cet homme encyclopédique, ce sage parfait et comme divin. Aux yeux de Boccace, Virgile était philosophe, médecin, astrologue; pour un peu il eût ajouté sorcier, comme tant de gens le croyaient.

L'oubli paternel le rendant presque abso-

lument libre, Boccace se livra à la vocation de son enfance, la poésie. Tout devait l'y porter. Le sort des poètes n'avait jamais été plus doux, ni les honneurs qu'ils recevaient plus grands qu'à Naples en ce moment. La jeune gloire de Pétrarque commençait à traverser le monde, et le roi Robert, avant de l'attirer près de lui, échangeait avec l'illustre amoureux des vers et des compliments[1].

Boccace avait déjà fait des sonnets et des chansons, dans la manière des Siciliens et des Provençaux[2], quand il acquit la qualité qui lui manquait pour être vraiment poète, un amour officiel et noble. Son amour pour Maria d'Aquino, fille naturelle du roi Robert, nous est affirmé par les historiens, la tradition, et aussi par de nombreux passages des œuvres de Boccace.

Il l'a à peine caché sous des allusions très

[1] Pétrarque, *Ep. Fam.*, IV, 3.

[2] Il détruisit lui-même plus tard une grande partie de ses poèmes de jeunesse, par désespoir de pouvoir jamais égaler Pétrarque. (Pétrarque, *Ep. Sen.*, V, 2, vers 1364.)

transparentes[1], désignant même les dates et les jours, dans un amphigouri astronomique et mythologique où il est assez malaisé de se débrouiller. Il y a plus : il a caché son nom et celui de sa maîtresse dans un poème, par un de ces artifices où se sont complu les poètes de l'époque, et qu'un public prévenu devait pénétrer sans peine.

Tout le poème de la *Vision amoureuse* n'est qu'un immense acrostiche. En détachant les lettres initiales des quelques centaines de *terzine* dont le poème se compose, et en les rapprochant, on forme deux sonnets et une ballade; or, le premier des deux sonnets renferme au complet les deux noms que le poète voulait laisser deviner, c'est-à-dire :

MADAME MARIA
GIOVANNI DI BOCCACCIO DA CERTALDO[2].

[1] Il nous fait connaître notamment que sa dame était parente de saint Thomas d'Aquin, et fille d'une Française (de la famille de Sabran).

[2] Dans le même sonnet, Boccace désigne sa dame sous le nom de « *Cara fiamma* », allusion non douteuse au surnom

Comme ce puéril arrangement de lettres était de mode provençale, de même l'amour qu'il avouait en le dissimulant. Il était de toute nécessité que les poètes s'avouassent amoureux. En effet, la poésie n'avait guère d'autre matière que l'amour, et cet amour, chanté dans de petits poèmes savants, aux formes difficiles, était peu réel, puisqu'il était d'obligation. L'amour était une des premières règles de la poésie et, plus généralement, une forme d'esprit distingué, un témoignage de l'élévation de l'âme. L'amour du poète représentait, en quelque sorte, son brevet d'homme du monde ou de gentilhomme.

Une « âme de gentilhomme », un « *cor gentile* » ne peut pas ne point être amoureux. L'amour s'y loge tout naturellement.

de *Fiammetta*. Si l'on est curieux de vérifier la chose, on trouvera que, dans le poème de l'*Amorosa Visione*, le nom de *madama Maria* se forme des *terzine* 12 à 22 (capitolo x); le mot *Fiamma*, des *terzine* 25 à 30 (cap. XIII); le nom de Boccace, des *terzine* 14 à 30 (cap. xv) et 1 à 13 (cap. XVI).

C'est ainsi qu'il faut entendre ce vers de Dante :

Amor a cor gentil ratto s'apprende.

Dans un autre encore est résumée d'un trait toute la quintessence amoureuse :

Amor e cor gentil son una cosa.
« Amour et *gentil cœur* sont une même chose. »

L'amour poétique de Boccace ne pouvait se maintenir ou se ramener dans une sphère aussi éthérée que celles de Dante et de Pétrarque. L'homme était trop sensuel, trop différent, par ses vices et ses qualités, de ses deux grands rivaux. Mais son amour ne fut peut-être pas beaucoup plus effectif que le leur. Je remarque en effet qu'il est en tout conforme à la tradition des poètes.

Il n'aurait eu garde de choisir pour amante poétique une des femmes du commun qu'il aima. Il lui fallait une grande dame, pour que son amour fût une matière digne de poésie. Il tomba amoureux soudainement, et cela encore était dû aux convenances : le *coup de foudre* était le seul début que

l'on admît. Boccace le reçut le samedi saint, 27 mars 1334. Or, la semaine sainte était un temps consacré, par l'exemple de Pétrarque et de plusieurs autres, à de pareils accidents[1]. Par un raffinement assez profane, il semblait que la semaine douloureuse fût bien faite pour voir naître un sentiment qui devait être malheureux. En voilà assez pour donner des doutes sur la réalité des sentiments de Boccace. Je suis bien tenté de suivre l'avis de Brantôme, qui s'y connaissait et vivait encore au temps des poètes amoureux : « Je croy, dit-il, qu'il n'a jamais heu tant de faveurs de ceste grand'dame, comme il en a escrit, et qu'il s'est forgé en sa cervelle et fantasie ce beau subject, pour en escrire mieux[2]. »

J'ajoute que Boccace ne devait pas être

[1] Pétrarque vit Laure de Sade à la porte d'une église, le vendredi saint. Et même, il s'est trompé de date, en nous donnant ces détails, car il désigne le 6 avril 1326, et le vendredi saint tombait cette année-là le 11 avril. C'est encore le vendredi saint, deux siècles plus tard, que l'amour saisira Camoëns.

[2] *Des dames. — Vie des deux Reynes Jehanne.*

beau. « Vrayment oui! il étoit bien ung bel oyzeau! » dit encore Brantôme, qui avait vu son portrait. Boccace a laissé de lui-même un portrait peu flatteur, tracé, à vrai dire, dans une de ces heures de mauvaise humeur où il arrive à un homme de se calomnier, avec l'espoir secret de n'être point cru sur parole. Il se représente comme « laid, pauvre, querelleur, timide, bègue, louche et déjà obèse ». Enfin, prenant pour la première fois un pseudonyme qui lui sera familier, il s'intitule : *spurcissimum Dioneum,* — « le très immonde Dionée ».

Filippo Villani et d'autres, qui eurent toutes raisons d'être bien informés, ne le peignent pas sous des couleurs si vilaines. Il était grand d'abord, un peu fort dès sa jeunesse, d'aspect avenant et joyeux. La bouche était belle, les lèvres épaisses et un peu sensuelles. Il avait au menton une fossette qui se creusait lorsqu'il riait. En ajoutant ces traits à ceux du portrait précédent,

on aura, je pense, une image assez ressemblante.

Parlant de son caractère, Boccace se dit « timide et querelleur ». Il n'y a point autant de contradiction qu'on le croirait. Susceptible et ombrageux à l'excès, par un orgueil assez haut placé qui domine tout son caractère, il suppose facilement aux autres, et même à ses amis, de mauvaises intentions; alors il se monte à une indignation bouillante. Il s'emporte en invectives outrageuses et se croit l'homme le plus méconnu et le plus blessé de la terre. Mais sa colère est courte et rare. Tant que son sensible orgueil n'a pas été atteint, il est le plus pacifique des hommes. Il laisse tout passer en souriant, si bien qu'on a pu lui reprocher de l'indifférence. Acciaiuoli le nommait méchamment : « Jean des tranquillités. » (*Johannes tranquillitatum.*)

Il fut très sensible à l'épigramme, et la supporta avec tant d'impatience qu'elle devait bien avoir quelque vérité.

L'homme dont j'ai tracé, autant qu'il se peut, le portrait était-il fait pour plaire à une grande dame de la cour? Je n'en décide pas. Il faut bien dire qu'il était jeune, « ayant à peine duvet au menton ». Cela est un attrait. Il était spirituel et de la plus plaisante conversation, et cela en est un autre. Et, d'autre part, la bonne renommée des belles Napolitaines est déjà trop ébranlée par l'histoire pour qu'une aventure de plus y puisse nuire beaucoup. Aussi je ne tranche rien. On devra seulement se souvenir que, si Boccace s'attribua poétiquement des bonheurs qu'il n'eut pas, il n'aurait pas admis qu'on pût lui en faire un crime. Il a défendu les poètes et lui-même du reproche d'imposture qu'on leur adressait souvent, et a soutenu que fiction n'était pas mensonge : *Fingendo, non mentiendo.*

Quel qu'ait été l'avancement de Boccace dans les bonnes grâces de Maria d'Aquino, il n'est pas douteux, du moins, qu'il la prit pour dame poétique. Il écrivit pour elle, et

l'introduisit même discrètement comme personnage dans ses histoires romanesques. Il y figurait lui-même, et y faisait figurer les dames et les cavaliers de la petite coterie mondaine où il s'était affilié. Maria d'Aquino y porte le nom charmant de Fiammetta, qui semble la décrire tout entière dans sa grâce alerte. Si Fiammetta nous est connue, si Dionée l'est aussi, il ne s'ensuit pas que des aventures réelles nous soient contées dans les romans et les poèmes de Boccace. Bien souvent, je pense, Boccace parle par allusions et allégoriquement. Les familiers de la cour de Naples devaient l'entendre aisément. Mais pour l'entendre à notre tour, il nous faudrait une clef, et nous ne l'avons pas. Faute d'explications, que les commentateurs contemporains n'ont point données [1], il faudra se montrer prudent en général

[1] Il est bien probable, d'après une lettre de Benvenuto d'Imola, que le célèbre commentateur songeait à expliquer Boccace, comme il avait expliqué Dante et les églogues de Pétrarque. Soit que son dessein n'ait pu s'accomplir, soit que le commentaire annoncé ait été perdu, Benvenuto ne nous a rien laissé qui concerne Boccace.

dans les tentatives d'interprétation. Je reconnais cependant que quelques critiques modernes, tels que M. Hortis et M. Crescini[1], se sont avancés avec bonheur sur ce dangereux terrain.

V

Si les romans et les poèmes italiens nous fournissent peu de renseignements historiques, ils restent les monuments d'une littérature jeune et charmante. Ils ont, aux yeux de l'artiste, la valeur de telle fresque de la première Renaissance dont le sens caché n'a jamais pu être pénétré.

Les sources de l'inspiration sont si communes, aux quatorzième et quinzième siècles, entre les poètes et les peintres, qu'il est naturel de les comparer. Dante fait

[1] *Contributo agli Studj sul Boccaccio.* (Torino, Lœscher, 1887.)

songer aux vastes compositions religieuses qui s'étendent sur les murs des *Campi santi* et des églises. Mais Boccace, en avance sur son siècle, fait prévoir les exquises allégories mythologiques du quinzième siècle. En lisant l'*Ameto* ou la *Vision amoureuse,* j'ai eu devant les yeux une fresque de Gozzoli, un tableau de Mantegna. J'ai vu passer, sur un riche paysage de tapisserie fleurie, parmi des arbres sveltes et de gracieux animaux, ces figures élégantes dont le regard profond et l'inexplicable sourire plongent l'âme en un trouble délicieux.

Boccace m'a rendu par moments cette émotion unique et ineffable que je me souviens d'avoir sentie, lorsque je commençai à aimer le quinzième siècle italien.

L'art de Boccace sort d'éléments connus, d'histoires françaises et de traditions italiennes, de légendes populaires et de lectures antiques : Benoît de Sainte-More y a sa place, et Virgile, les Siciliens et les Provençaux, le dogme chrétien et les mythologies,

les poèmes de la Table ronde, les romans grecs, les historiens romains et les récits orientaux dont les croisés et les marchands avaient inondé l'Occident.

Boccace n'a rien inventé : il n'est, dans son art, ni le premier, ni le seul. On n'est jamais cela : le premier est toujours imparfait; le seul tomberait dans l'oubli. Un grand artiste résume le travail des siècles. Avant Boccace les Français avaient écrit de longs récits romanesques qui, malgré leurs beautés, n'ont pas mérité de rester les types d'une littérature, comme la *Fiammetta* et la *Vision amoureuse.*

Boccace n'a même point inventé une forme poétique nouvelle. Les Provençaux et les Français avaient épuisé tous les artifices de la métrique. On ne peut même lui attribuer l'honneur d'avoir créé le huitain épique, cette belle et sonore *ottava rima* que l'Arioste devait illustrer[1]. En reste-t-il

[1] Voir notamment ce qu'en dit le professeur Pio Rajna (*le Fonti dell'Orlando furioso.* Introduction, page 16). Le

moins le fondateur de l'épopée italienne, moitié romanesque et moitié plaisante, l'ancêtre des Pulci et des Arioste? Et parce qu'il n'est ni le premier ni le dernier à avoir raconté des histoires pour le plaisir de raconter, *ad narrandum, non ad probandum,* ne garde-t-il pas une place à part parmi ceux qui se sont livrés à ce charmant plaisir d'esprit? D'éléments disparates mal digérés par un jeune marchand florentin, il est sorti des œuvres déraisonnables à coup sûr, maladroites quelquefois, mais frappées du sceau d'un art nouveau. Nous arrivons à une de ces heures marquées pour l'esprit humain, où du long mélange des races et des pensées sort l'expression complète d'un idéal.

Boccace, plus que tout autre, a fourni la matière à ceux qui, après lui, ont voulu écrire pour toucher ou divertir, pour le rire ou les larmes. On le retrouve dans Chaucer,

célèbre professeur milanais voit dans l'*ottava rima* une très ancienne forme de strophe lyrique appliquée à la narration dès le treizième siècle.

Hans Sachs, Lope de Vega, Shakespeare, La Fontaine, Musset. Des histoires vieilles comme nos civilisations latines, ou plus vieilles, sont restées dans le monde sous la forme où le conteur toscan les a réduites, et non sous une autre. Il doit cette singulière fortune à ce sens de la vie qu'il posséda en excellence. Dans les œuvres légères de sa jeunesse, comme dans les œuvres érudites de son âge mûr, c'est toujours la vie qu'il cherche à représenter.

Comparez à ses récits frémissants d'action et de vérité les indécences assez plates de nos fabliaux français. Rapprochez encore de ses récits historiques, où il a mis sans cesse en œuvre, comme malgré lui, le drame des passions, les froides compilations du moyen âge, dont le dessein était tout semblable. Ce sera comprendre et justifier l'action qu'a exercée l'œuvre de Boccace sur toutes les littératures de l'Europe.

D'autres ont vu plus haut; aucun n'a vu si vrai. D'autres ont été guidés par une con-

science plus épurée, vers des sommets plus âpres et de plus surhumaines sources d'inspiration. Mais dès que Boccace fait entrer ses personnages en scène, on ne peut se défendre; on s'arrête, on regarde, on est pris : jeunes, vieux, touchants, ridicules, hommes, femmes, contemporains ou légendaires, tous vivent, parlent, agissent, aiment, haïssent. Nous les connaissons, nous les avons vus. C'est la vie.

Boccace n'arrive pas du premier coup à posséder cette singulière puissance. Ses premières œuvres, telles que le *Filocolo* et la *Teseide,* contiennent des longueurs peu supportables, avec la tache d'une affectation qui vient surtout des poètes provençaux. Mais dès lors, le poète se meut dans un monde qui lui appartient, factice, mais vivant, à la fois antique et médiéval, lieu moyen entre les derniers conteurs du monde romain et les nouvelliers de la Renaissance. Plus tard, l'érudition fera connaître assez l'antiquité pour qu'il ne soit plus possible

de la peindre avec cette charmante fausseté, cette naïveté si sincère. Boccace n'a peint ni des Romains ni des Grecs, mais des Napolitains du quatorzième siècle, qui peut-être n'étaient pas si différents qu'on le croirait des Romains et des Grecs. Dans ses tableaux de la nature, il y a quelque souffle de Théocrite; dans l'enchevêtrement des aventures, quelque souvenir d'Apulée.

L'inspiration de ses récits est antique, à coup sûr, bien que l'antiquité y soit travestie de la plus bizarre façon qui se puisse imaginer, et que la confusion des noms païens et des sentiments chrétiens y soit extraordinaire. Jupiter est Dieu le Père, Apollon, le Christ, Pluton, Lucifer, Junon, la Vierge Marie, Glaucus, saint Pierre. Les saintes espèces du pain et du vin sont figurées sous les noms de Cérès et de Bacchus. Il n'y a là aucune intention blasphématoire ou sceptique[1]. Pétrarque, Dante

[1] Il ne faut pas oublier que plusieurs auteurs fort orthodoxes du moyen âge ont voulu trouver dans les poètes anti-

lui-même, sont tombés dans des fautes de goût semblables. Par la confusion des images et des mots se préparait l'éclosion des arts antiques dans une société chrétienne. Le mélange de toutes les idées ne pouvait être plus complet que dans Boccace, auquel sa naissance, son éducation de hasard, la corruption des milieux où il avait vécu, n'avaient pu mettre à l'âme que bien peu de notions précises. D'ailleurs, il écrivait pour des sociétés frivoles, et surtout pour des femmes.

VI

On doit beaucoup aux femmes pour la formation de la langue italienne. C'est pour

ques, et surtout dans Virgile, des pensées chrétiennes dissimulées sous le voile de l'allégorie. Pétrarque a développé cette singulière doctrine en plusieurs passages. (Notamment *Invectivæ in medicum quemdam*, lib. III.) Voir plus loin.

elles que Pétrarque et Boccace ont écrit en italien, pour elles qu'ils ont brisé en une « phrase courte et incisive[1] » la lourde période du latin médiéval. Mais il est remarquable que les deux auteurs, tout en consacrant une si grande part de leur œuvre aux femmes, méprisaient cette part de leur œuvre et méprisaient les femmes, auxquelles ils avaient tant pris soin de plaire. Pétrarque les méprisait dans le profond de son âme altière, et Boccace croyait le devoir, comme philosophe. Il les considère comme étant « d'esprit lent », les déclare « avares, entêtées et orgueilleuses »; il les veut « soumises et obéissantes à l'homme », qui leur est en tout supérieur. Elles sont incapables de pensées sérieuses, et bonnes seulement « pour le fuseau et la quenouille ».

[1] *Décaméron*, giorn. I, nov. 18. Boccace nous apprend lui-même qu'il écrivait surtout ses nouvelles pour occuper l'oisiveté des femmes. Les hommes, dit-il, peuvent « aller se promener, voir les choses et en entendre parler, chasser, pêcher, chevaucher, jouer, faire le commerce ». Les femmes restent chez elles et ont le loisir de lire des histoires. (Introduction du *Décaméron*.)

Il les offense par des proverbes incivils, qu'il cite avec complaisance : « Mieux vaut un bon porc qu'une belle fille »; et cet autre, auquel il donne toute son approbation : « Un bon cheval et un mauvais veulent de l'éperon; une bonne femme et une mauvaise veulent du bâton. » En somme, il les regarda comme des créatures inférieures, qui ont, par conséquent, un mérite extraordinaire à bien faire, mais doivent, si elles font mal, être aisément excusées. Tel est le fond de la morale relâchée du *Décaméron*. Mais Boccace aurait dit des femmes, comme Érasme : « Un animal inepte et fou, mais au demeurant plaisant et gracieux[1]. »

C'est un trait de son talent de les avoir mieux connues et mieux décrites qu'aucun

[1] Qu'on ne pense pas que ce soit ici un paradoxe ou un jugement nouveau. Les Italiens du quinzième siècle avaient déjà de Boccace cette opinion. Dans la discussion sur le mérite des femmes, qui se trouve au livre du *Cortegiano* de Baldassar Castiglione, Boccace est cité, par excellence, comme l'ennemi du sexe féminin.

autre auteur du moyen âge. Il faut arriver au dix-huitième siècle pour trouver sinon des caractères féminins aussi ingénieusement étudiés, au moins une description aussi détaillée de la beauté et de l'ajustement des femmes. Voyez par exemple la touche minutieuse de ce portrait idéal :

La femme parfaite en beauté doit être « blonde, avec les cheveux abondants et frisés ». Son front sera « large, clair, plan et blanc ». Les cils, « très fins et plus foncés que les cheveux, ne seront pas hirsutes, mais bien disposés, non trop serrés, mais séparés par de petites places blanches, non raides, mais courbés en arc; ils formeront tous ensemble un petit cercle bien arrondi ».

Les yeux, « ni trop enfoncés, ni trop à fleur de tête, sont longs, bruns et sérieux ». Le poète aime encore « les yeux noirs, allongés, doux, pleins de rire et de bonté ».

Les joues « blanches et rondes » seront fleuries « d'un très léger duvet ». Le nez, « ni bossu, ni camard, ni court », sera

« effilé, et descendra en ligne droite, juste assez pour n'être pas aquilin ».

La bouche petite « aura un sourire naturel », et les lèvres « un peu épaisses découvriront des dents blanches et bien rangées ». Il y aura « peu de distance entre la bouche et le menton », qui doit être rond, « ne pas pointer en avant, et avoir au milieu une petite fossette ». La mâchoire sera « blanche, nette, gracieuse en ses mouvements, d'un embonpoint agréable, mais sans excès »; le cou « délicat, lisse, partout égal »; les épaules « rondes et bien appareillées »; la poitrine « très large »; les bras « élégants, mais assez dodus »; les mains « blanches et fines et les doigts très longs »; les jambes « rondes, et le pied petit, même si la femme est grande[1] ».

Ces traits forment d'ensemble un véritable type plastique, de beauté gracieuse et vivante. Mais ce type ne ressemble en rien

[1] *De mulieribus claris.*

aux figures de femmes qu'on voit dans les peintures de la même époque. Il est tout idéal. Je demande, par exemple, que l'on considère le groupe des femmes qui chantent et sonnent des instruments, dans la grande fresque *le Triomphe de la Mort*, au Campo Santo, à Pise. Le peintre anonyme de Pise[1] paraîtra plus réaliste que Boccace, car Boccace cherche surtout l'image de la beauté antique.

Les costumes qu'il décrit sont plus idéaux encore. Les ajustements du quatorzième siècle étaient étroits et compliqués. Le goût de Boccace, au contraire, est pour une sorte de libre simplicité : il aime les robes flottantes, sans manches, largement ouvertes au cou, fendues sur les côtés, et retenues seulement par quelques nœuds espacés (*affibiamenti*), les manteaux fixés sur l'épaule gauche, passant sous le bras droit et tom-

[1] On a longtemps attribué les fresques dont je parle aux frères Orcagna. Les plus récentes recherches rendent cette attribution très invraisemblable.

bant un peu plus bas que la taille. Ce sont là les vêtements d'une nymphe de Virgile, non d'une Italienne du quatorzième siècle.

Les personnages vêtus par cette mythologique fantaisie, ces fantômes gracieux d'une antiquité fictive, vivent une vie fort réelle.

La dame virgilienne que nous venons de voir devient toute naturelle, dès qu'elle est à sa toilette. Elle « se lève assez tôt, et d'abord se nettoie par divers lavages le visage, la bouche, le cou ». Elle se place ensuite « devant un grand miroir, ou plutôt deux, pour bien se voir dans tous les sens ». Elle a près d'elle, « d'un côté sa fille de chambre », et de l'autre « six à huit petites bouteilles », et des « pommades (*orichicco*) et autres bagatelles semblables ».

Après s'être fait « peigner avec soin », elle « roule ses cheveux sur sa tête », y met « je ne sais quel lien de soie qu'on appelle *trecce;* puis fixe le tout avec un petit filet de soie extrêmement ténue ».

Elle se fait donner ensuite « les fleurs et les guirlandes préparées », et pose d'abord les fleurs, « les distribuant de tous côtés, comme si elle voulait se peindre la tête, de même qu'on voit peinte d'yeux la queue d'un paon; et elle ne pose pas une fleur sans demander chaque fois conseil à son miroir[1] ».

Boccace ne se lassera pas de décrire des toilettes. S'il préfère les simples ajustements antiques que j'ai dits, il s'occupe pourtant de toutes les modes, et son esprit, curieux et toujours avide d'images sensibles, prend plaisir à toutes. Il fait mention des modes flamandes, anglaises, cypriotes, grecques, arabes. Il blâme l'indécence des robes d'Alexandrie. Il reproche aussi (et nous verrons qu'il est moraliste à ses heures) l'immodestie des costumes masculins de son temps : car l'antique robe italienne, aux plis droits, faisait alors place aux pour-

[1] *Loc. cit.*

points ajustés et aux chausses collantes à la française.

D'un autre côté, comme il voit souvent les choses sous un biais satirique, il se plaît à décrire tous les artifices de la coquetterie. Je ne pense pas que notre temps connaisse plus d'onguents et de fards pour la peau, d'essences et de teintures pour les cheveux. Ce sont des inventions de toutes sortes, des recettes mystérieuses, de petits fourneaux, de petits alambics, des brosses, des spatules, des fioles. Il faut lire, au *Corbaccio*, le récit du mari qui s'englua les lèvres pour avoir embrassé sa femme avant qu'elle fût bien séchée.

Par ces détails de vie matérielle, on aperçoit le grand raffinement de la civilisation napolitaine. C'est un monde élégant, spirituel, corrompu, gracieux, muni d'une religion superficielle et peu sérieuse. Comme dans toute société raffinée, les femmes tiennent un rang de haute autorité. Laissez mourir seulement le roi Robert, dont la

grave, douce et sereine figure couvre encore quelques années les désordres intimes du royaume. Alors domineront, sur un pays décomposé, quelques femmes, illustres à jamais par leur luxe, leurs vices, leurs remarquables talents, Jeanne, l'impératrice Catherine, et cette merveilleuse intrigante, Filippa la Catanaise.

« De nos jours, le monde est aux femmes! » dit Boccace, et il s'en indigne; car n'oubliez pas qu'il méprise les femmes, qu'il est partisan des vieux usages et de la haute autorité maritale. Il s'indigne pour le principe et se soumet fort doucement. Comme le monde où il vit, il est lui-même « tout aux femmes ».

VII

Boccace était revenu à Florence en 1341 ou 1342[1]. Son père était veuf; mais malgré

[1] La date est douteuse. Une lettre de Boccace à Niccolò

ses soixante ans et son caractère morose, il ne put longtemps supporter la solitude. Il se remaria avec Bice Bostichi, et en eut un fils, Jacopo, dont notre Boccace fut tuteur, après la mort du père, en 1350.

Boccace avait quitté Naples avec d'amères regrets. « Pensez, dit-il, si je fus dolent, et de quel cœur amer j'abandonnai ce lieu gracieux. Là tout est beauté, noblesse, mots plaisants, mérite singulier, exquise bonne grâce et amour. Là où je vais n'est que mélancolie et tristesse... Ah! combien se peut dire heureux qui se possède tout entier en liberté! Ah! vie joyeuse, et belle plus que toute autre[1] ! »

Après plus de dix ans de cette liberté,

Acciaiuoli est le seul renseignement que nous ayons. Elle est datée du 28 août 1341. Mais elle semble faire allusion à la mort du Père Denys de Borgo San Sepolcro, qui ne mourut qu'en 1342. Elle pourrait donc bien être faussement datée, à moins qu'il ne faille élever des doutes, comme l'a fait M. Crescini, sur la date de la mort du P. Denys.

[1] *Ameto.* — L'amour de Boccace pour Naples et sa répugnance pour l'agitation florentine sont encore bien marqués dans un passage de *Fiammetta* : « La ville que tu vas quitter, dit-il, est joyeuse, pacifique, abondante, et *régie par un seul roi,* toutes choses qui te sont agréables. »

Boccace revoyait le toit paternel détesté. L'indépendance de cet homme de trente ans dut-elle plier sous le poids alors encore très grave de l'autorité paternelle? On est porté à le croire. Ce ne peut être, comme on l'a dit, la pauvreté qui le ramena. Il avait vécu à Naples, parmi la plus brillante et riche société, tout auprès de la cour. On trouve parmi ses amis de cette époque son ambitieux et déjà puissant compatriote Niccolo Acciaiuoli, que sa fortune et son habileté politique allaient bientôt placer à la tête du royaume de Naples.

Dans une pareille société, et près du roi Robert, si généreux pour les artistes[1], le métier de poète pouvait aisément devenir fort lucratif[2]. La dignité de son caractère empêcha plusieurs fois Boccace d'atteindre

[1] Les relations personnelles de Boccace et du roi Robert sont affirmées par un passage du traité *De generatione deorum* (lib. XIV, cap. XXII). Je cite d'après l'édition de Denys Roce et Louis Hornken. (Paris, 1511.) On a produit un passage plus explicite encore du livre *De casibus virorum illustrium*. (Liv. X.)

[2] Les vers étaient partout bien payés. Pétrarque nous

à la fortune; il ne vendait pas sa plume pour des louanges officielles. Mais il n'y a pas lieu de croire pourtant qu'il se soit appliqué sans aucun profit à divertir tant de grands personnages.

Les archives florentines font foi que le poète n'était pas revenu de Naples sans ressources. Bien peu de temps après son retour, le 13 décembre 1342, il achetait une maison dans la paroisse Sant' Ambrogio. Il passa donc bien peu de temps sous le toit paternel. Peut-être en fut-il chassé par les nouveaux projets matrimoniaux de son père.

Il continua sa vie napolitaine, et il nous apprend, en se noircissant lui-même, comme d'habitude, qu'il jouissait d'une assez médiocre renommée.

Ses poèmes et ses romans de cette époque, les meilleurs et les derniers, l'*Ameto,*

apprend que de pauvres diables lui mendiaient quelques vers pour les vendre ensuite à bon compte à quelque riche Mécène. Et Pétrarque ne dit pas qu'il leur refusât cette charité.

la *Fiammetta*, étaient destinés surtout à son public napolitain et continuaient la série commencée à Naples. Jusqu'à la fin de ses jours il reste en relation avec ses amis napolitains. Son principal établissement est désormais en Toscane; il y garde ses livres, et les Nymphes qu'il évoque sont des « Nymphes Fiesolanes ». Mais il est bien probable que quelques courts voyages à Naples lui remirent dans l'esprit les impressions de sa jeunesse[1]. Sa veine poétique reste toute napolitaine.

La *Fiammetta*, qu'il écrivit à ce moment de sa vie, reste son chef-d'œuvre et un des plus beaux romans du monde; il en trouva justement l'inspiration dans la situation que lui faisait son soudain retour à Florence. Les amours de Pamfilo, jeune marchand florentin, et de Fiammetta, noble Napoli-

[1] Boccace alla-t-il à Paris, comme plusieurs auteurs l'ont cru, sur la foi d'une nouvelle du *Décaméron*? Aucun document ne venant à l'appui, le fait, jusqu'à nouvel ordre, reste douteux. Cependant un indice me fait supposer qu'il savait le français.

taine, le départ de Pamfilo et son ingratitude, le désespoir de Fiammetta, tels sont les éléments de ce simple drame, où la vie déborde et la passion parle toute pure. Qui restera froid aux lamentations de la femme abandonnée, consumée d'amour, de regret, de jalousie, de remords? C'est une des plus belles figures de femme désespérée que l'art ait peintes. C'est une Ariane, mais une Ariane moderne et chrétienne, et la confusion de son inutile péché est plus de la moitié de sa douleur. Je ne pense pas qu'après les vers immortels de Catulle, rien d'aussi beau, en ce genre, ait été écrit.

Est-il possible, dans une œuvre d'art aussi parfaite, d'aller chercher quelque renseignement de fait, quelque confession personnelle? Moins là qu'ailleurs encore, je ne saurais m'y décider. Je doute fort que Fiammetta soit Maria d'Aquino, et que Boccace se soit peint lui-même sous les traits de l'ingrat Pamfilo,

Irrita ventosæ jactans promissa procellæ!

Le soudain départ de Boccace pour Florence, le souvenir sans doute de quelques amours passées purent lui donner l'idée d'écrire ce roman. L'abandon d'une maîtresse devait être une aventure coutumière aux marchands florentins, galants et vagabonds. Boccace lui-même n'était-il pas né d'une semblable aventure?

On trouve en abondance dans la *Fiammetta* de précieuses informations sur les mœurs du temps, sur Boccace, son caractère et ses goûts. Il s'y peint lui même en plus d'un point. Il y donne de Naples, de Florence, des tableaux d'une touche vive et nette qui fait pressentir le *Décaméron*. Mais il me paraît bien difficile de trouver là la preuve d'aucun fait matériel. Le roman porte tout le caractère d'une œuvre d'imagination. Après avoir lu *Fiammetta*, je reste aussi indécis qu'auparavant sur la véritable nature des relations de Boccace et de Maria d'Aquino.

Le talent de Boccace est en pleine florai-

son. Il s'est défait du fatras grec et romain qui encombrait souvent ses premières œuvres : « Vous ne trouverez ici, dit-il, ni fables grecques pleines de nouveaux mensonges, ni batailles troyennes dégouttantes de beaucoup de sang. » Mais vous y trouverez cette plastique idéale et antique qui rajeunit le génie italien, et vous garderez dans les yeux des images charmantes d'un paganisme tout pittoresque, comme celle-ci, qui semble détachée d'une fresque de Botticelli : « Il me semblait être seule en un pré, que protégeaient des ardeurs du jour de beaux arbres feuillus. Et là, ayant cueilli diverses fleurs, car l'herbe en était toute diaprée, je les ramassais de mes mains blanches, en un pan de mon vêtement; puis je les choisissais une à une pour en faire une belle guirlande et m'en orner la tête. Et ainsi parée, telle que fut Proserpine quand Pluton la ravit à sa mère, je marchais, à travers le jeune printemps, en chantant. »

Cet ordre de pensées est aujourd'hui bien loin de nous. Il s'est effacé, dirai-je en empruntant à Boccace une de ses plus belles figures, « comme une pierre blanche, jetée dans une eau profonde, disparaît peu à peu aux yeux ». Cette pierre blanche a marqué un des plus beaux jours de l'humanité.

VIII

Y a-t-il dans le *Décaméron* quelque trace de cet idéal? Assurément. Je n'en veux pour preuves que ces charmants intermèdes qui séparent les journées, ces danses, ces chants, ces propos élégants, ces groupes charmants d'hommes et de femmes, parmi des paysages jeunes et virgiliens semés de belles architectures antiques. Mais comment entendrons-nous alors les grossièretés qui vont passer sur les lèvres de ces poétiques interlocuteurs? Les mêmes âmes

sont-elles capables de passer ainsi de Virgile à Pétrone, de Théocrite à Apulée? Ce contraste même nous est la preuve de la vérité du tableau qui nous est présenté.

On s'est avisé dès longtemps que le *Décaméron*, malgré son étiquette florentine, avait été composé pour la société napolitaine. Naples est la seule ville dont Boccace n'ait pas dit de mal. Il s'emporte en invectives contre Florence. Il considère les Génois comme voleurs et les accuse d'enlever des enfants sur les côtes pour en faire des esclaves. Les Vénitiens sont sans cervelle, et leur ville est la sentine de tous les vices. Les Ravennates sont avares et rapaces. Rome, misérable, déchirée de luttes intestines, ravagée de brigandages, voit des loups errants venir jusqu'à ses portes. Elle qui fut jadis « la tête du monde, elle n'en est plus que la queue ».

Naples seule trouve grâce à ses yeux. Il l'appelle « la ville la plus agréable qui soit

en Italie[1] ». Ce n'est pas qu'il n'y montre à l'occasion bien des vices, quand il entre dans le détail. Une liberté excessive y régnait. Elle était, avec ses petites rues étroites, une sentine infecte « où les latrines se déversaient dans la rue », où foisonnaient les mauvais lieux, où, parmi les filles, les aventuriers, les voleurs, les spadassins, il n'y avait plus de sécurité après le coucher du soleil[2]. Telle qu'elle est, Boccace l'a aimée et l'aimera longtemps, car il y a été jeune et y a rencontré la poésie.

Quoi qu'en dise l'auteur, tous les interlocuteurs du *Décaméron* sont Napolitains. Il reprend pour eux les pseudonymes mythologiques qui lui ont déjà servi à dissimuler ses amis de Naples. C'est Pampinea, c'est Pamfilo, c'est Fiammetta, avec ses « cheveux d'or crespelés », ses « blanches et délicates épaules », son teint frais, sa petite bouche rose et son œil « de faucon ». Enfin,

[1] *Dec.*, giorn. III, nov. 6.
[2] Pétrarque, *Ep. Fam.*, V, 6.

c'est Boccace qui, pour raconter les plus libres histoires de ce livre très libre, reprend son surnom déjà connu : « le très immonde Dionée ». Mais c'est au penchant des collines toscanes, au-dessus du Mugnone et de l'Arno, que la compagnie s'assemble pour les chants, les danses et les histoires racontées. Le décor seul est florentin.

Le prologue du *Décaméron* semble en donner la date, puisqu'il contient l'immortelle description de la peste de Florence en 1348. L'assemblage des nouvelles et leur dernière rédaction doivent donc être postérieurs à cette date. Mais ces récits, pour la plupart, sous cette forme ou une autre, par écrit ou oralement, semblent avoir été composés plus anciennement[1]. Boccace nous apprend qu'il n'en forma le recueil que « par ordre supérieur[2] ». L'or-

[1] C'est l'opinion que soutient M. Fanfani dans la préface de sa bonne édition du *Décaméron*. (Florence, Le Monnier, 1883, 6e édition.)

[2] « Majoris coactus imperio. » (Lettre à Mainardo de Cavalcanti. Corazzini, p. 298.)

dre ne pouvait guère venir que de la licencieuse Jeanne, devenue reine de Naples en 1343, par la mort de Robert, son aïeul. Boccace devait obéissance à une si haute volonté ; il est donc probable qu'il ramassa, dans sa mémoire ou ses notes, les histoires que la cour de Naples s'était plu à lui entendre raconter. L'impression récente de la peste lui donna l'envie de la décrire, et il s'en fit un cadre.

Pas plus que dans ses premières œuvres, Boccace n'a ici inventé aucune histoire. Pour le bien prouver, il cite souvent ses auteurs, et même donne différentes versions, quand il y en a. La science moderne a fort heureusement cherché les sources de ces récits, et, de proche en proche, a remonté souvent jusqu'à l'inépuisable réservoir des conteurs indous[1]. Les fabliaux, les chansons de geste, les romans grecs, les compilateurs de la décadence romaine,

[1] Voir notamment le bon livre du prof. Markus Landau (*Quellen des Dekameron*).

les traditions populaires, les superstitions locales, les légendes marines et orientales, les récits des voyageurs et des marchands, les bizarres croyances botaniques et minéralogiques du moyen âge, les recueils arabes et persans, les vies des saints, l'histoire même, tout a contribué à former cette singulière collection. Mais quelles que soient les origines dernières, il est probable que la plupart de ces histoires sont parvenues à Boccace sous une forme orale et populaire; et comme il n'avait aucune intention didactique, il a donné libre carrière à son esprit et à son imagination, accommodant le tout aux mœurs et au goût de son temps.

Aussi le *Décaméron* présente le mélange le plus confus de principes, d'idées, de personnes, de peuples et d'époques. La morale y est tour à tour pure et relâchée, l'esprit catholique et païen. Il n'y a aucune unité, et il ne peut y en avoir aucune. On y trouve le langage recherché des cours

et la libre « grossièreté des gens de commerce ».

Au fond, comme les hommes aiment toujours qu'on leur raconte ce qu'ils font et quels ils sont, Boccace a peint bien complêtement son siècle, avide de fortune et d'aventures. Il regrette souvent les mœurs des ancêtres et leur « honnête simplicité », corrompue par l'avarice des nouveaux âges. Mais cette avarice même est le principal ressort de tous ses récits. Elle jette les Italiens sur les côtes barbaresques; elle remplit Alexandrie de Génois, de Toscans et de Siciliens; elle leur ôte toute horreur pour les infidèles : Boccace n'a point d'animosité contre les Juifs; il ne parle des Sarrazins qu'avec envie et admiration, et les regarde comme de parfaits gentilshommes. Leur civilisation éblouit les yeux; leurs histoires prestigieuses enrichissent les imaginations. Leurs étoffes, leurs armes, leurs faïences, leurs ciselures arrivent dans les ports et se répandent partout : l'Italie s'emplit des

« élégances d'Égypte, — *morbidezze d'Egitto*[1] ».

D'autre part, il vient de France je ne sais quel vent de chevalerie et de haute galanterie. Les princes normands ont laissé le renom de grands et magnifiques seigneurs. Notre brillante gentilhommerie, la cour de nos rois, paraissent comme des modèles de nobles façons. Dire le « sang royal de France, — *i reali di Francia* », c'est exprimer d'un mot un type de haut lignage et de gloire militaire. La renommée européenne de nos universités attirait encore l'Italie avide d'apprendre; car, dit Boccace, « les hommes non lettrés sont pires que des morts ».

Lancé à travers le monde à la poursuite du savoir et de la fortune, l'Italien ne demande rien qu'aux ressources naturelles de son esprit délié. Dans le *Décaméron*, comme dans ses œuvres plus sérieuses, ce

[1] *Dec.*, giorn. VI, nov. 10.

que Boccace se plaît le plus à montrer, ce sont les contrastes soudains de bonne et de mauvaise fortune, les élévations imprévues, les chutes soudaines, le brusque passage de la richesse à la pauvreté, de la gloire à l'infamie, de la misère à la toute-puissance.

Dans ces dramatiques ou comiques alternances du sort, quelles sont les qualités qu'il nous fait surtout apprécier? C'est une prestesse de décision, une promptitude de jugement, qui fournissent au moment du besoin l'acte à faire, le mot à dire. Le *Décaméron* donne le beau rôle rarement au meilleur, toujours au plus fin. Plus de la moitié du livre est remplie par les bons tours et les bons mots. Savoir en toute occasion se tirer d'affaire paraît un idéal social. Les mensonges spirituels ne sont pas l'objet d'une vive réprobation. Comment faire, en effet, sans mentir, pour commercer par le monde et sortir net de toutes les aventures? « Petit, mais joli homme et plus propre qu'une mouche, le bonnet sur la tête, avec

la chevelure blonde et bien peignée », tel je vois le marchand florentin, alerte, dispos et toujours prêt à tout. Ouvrez bien l'œil, si vous avez affaire à lui :

Chi ha a far con Tosco,
Non vuole esser losco!

Il reste tout pareil dans la vie civile, actif et avisé, agissant par calcul et parlant par bons mots, agité en somme et trop spirituel pour être raisonnable.

Qu'on ne s'y trompe pas pourtant : à travers ce tableau confus et vrai d'une société riche et trop civilisée transparaît par endroits le jugement dernier de l'auteur, qui est sain et honnête. Ainsi que dans Rabelais, on aperçoit dans Boccace un philosophe et un moraliste. Le philosophe est idéaliste et chrétien. Le moraliste est, comme Pétrarque, un disciple des derniers stoïciens.

Ce qu'il enseigne, quand par hasard il enseigne à ses lecteurs, sensibles et avares, c'est le mépris de la douleur et le mépris des richesses. C'est, en somme, la force

d'âme ou la vertu, et c'est-à-dire « se vaincre soi-même ». Et comme l'esprit féodal et l'idée des inégalités sociales ne sont jamais entrés tout à fait dans sa pensée bien italienne, la vertu est à ses yeux la seule supériorité qu'un homme puisse avoir sur un autre. « Tous les hommes sont égaux, dit-il, la vertu seule les distingue. » La dixième et dernière journée du *Décaméron* est tout entière consacrée au développement de ces hauts principes.

Il y a plus. La vertu que loue Boccace est plus héroïque que celle des stoïciens. Il y veut quelque chose de surhumain. Comme tout son esprit et toute sa vie, sa morale a quelque chose d'excessif. Ce qui lui plaît, ce n'est pas la vertu modeste et ignorée, c'est une sorte de générosité chevaleresque et impossible.

Son type n'est pas le sage bien pondéré de l'antique philosophie; ce qu'il aperçoit en rêve, c'est encore ce héros idéal des peintres de la Renaissance, ce cavalier vêtu

de blanc, armé d'argent, souriant et rêveur, plus beau, plus fort, meilleur que l'humanité, mais humain pourtant et vivant !

On trouve tout dans le *Décaméron*, même le rêve le plus éthéré, même un amour immatériel et idéal. Le Sicilien Gerbino s'enamoure d'une princesse, à travers les mers, sur la renommée de ses charmes et de ses vertus. Il navigue vers des contrées inconnues, pèlerin d'amour, poussé par un inexprimable désir de la perfection. L'anneau des fiançailles mystiques a été échangé par delà l'Océan entre les deux amants spirituels. Ce récit fait songer aux poétiques inventions du moyen âge allemand, aux mythes du Graal, et l'on aime malgré tout le livre, si étrangement mêlé, où l'on en peut rencontrer de pareils.

Aux yeux du conteur de cour, gouailleur et débauché, passent des images surnaturelles. On est au lendemain des croisades et de la chevalerie, des renoncements de saint François et de ses poétiques visions. Presque à

cette heure, naît, pour l'extase perpétuelle, la vierge Catherine, forme immatérielle et presque céleste, âme prodigieusement illuminée. Quelle image se faire de ce temps si plein de contradictions? A travers l'Italie bouillonne une vie plus intense qu'elle n'en connut jamais; c'est, dans les villes et les cours, une agitation libre, un désordre des choses et des idées, une énorme licence, une universelle fermentation d'où sortira, sous la pression de tyrans lettrés, le vin pur de la Renaissance. Au-dessus planent des âmes sublimes, envolées à perte de vue dans l'idéal, humainement Pétrarque, divinement Catherine de Sienne.

Il était impossible que Boccace tînt son voluptueux auditoire dans les hauteurs et s'y tînt lui-même. On donne toujours au public ce qui lui convient, et, comme dit le proverbe italien : « A terrain mou, il faut une pelle de bois. —*A terreno dolce, vanga di legno.* » Le terrain était mou, et la morale de Boccace ne le laboura pas bien profon-

dément. La mauvaise herbe pousse en touffes très drues dans son champ trop riche, et l'on a peine parfois à y distinguer le bon grain. Les réflexions les plus graves et les plus morales se trouvent mêlées aux aventures les plus licencieuses, mais la morale même ne reste pas constamment pure. Ou plutôt il y a une morale de second ordre, à l'usage des jeunes gens audacieux et des femmes galantes. Dans ce code trop commode, la sévérité d'une femme envers un amoureux est un péché grave, puni après la mort dans un enfer spécial dont Cupidon tient la clef[1].

Mais surtout on reproche à Boccace son penchant à l'obscénité; il est de ces esprits qui cherchent leur plaisir sans choix. Il lui faut avant tout des hommes et des femmes qui sortent du commun en quelque chose, malice, fourberie, vices, ridicule, aussi bien que grâces, esprit, courage et vertu. Gri-

[1] Giorn. V, nov. 8.

selda fait bien oublier Monna Belcolore. Mais quel mélange! Et dans ce mélange, il faut bien le dire, si le bien tient la meilleure place, celle du mal est grande encore.

Il ne faut pas, peut-être, se prononcer trop absolument sur la décence des œuvres littéraires, ni se montrer très sévère pour la crudité de l'expression; car, à ce sujet, les convenances du monde varient. Il est remarquable que Boccace en observe quelques-unes : ainsi il s'excuse de nommer une « culotte » devant des dames[1]. L'instant d'après, il parle de tout et du reste. La plupart des auteurs du moyen âge paraîtraient bien crus si on les lisait. On les trouverait innocents peut-être auprès des immoralités bien voilées qui, depuis cent ans et plus, sont dans toutes les mains.

« Un historien, — écrivait naguère un ingénieux critique, — risque fort de s'abuser, lorsque dans ses jugements sur les hommes

[1] Giorn. VIII, nov. 5.

il s'écarte de l'opinion moyenne des contemporains[1]. »

Rien de plus équitable que d'appliquer ce jugement à Boccace. L'opinion moyenne des contemporains ne lui fut pas défavorable. Le gouvernement de sa patrie lui confia des missions importantes; un pape le reçut avec faveur; l'Église lui accorda un bénéfice; Pétrarque se réjouit de posséder son amitié. Il fut assurément entouré d'estime et de considération.

Les mœurs acceptaient une prodigieuse liberté de parler et d'écrire.

Cependant, s'il ne souleva pas contre lui la société tout entière, il est clair cependant qu'il choqua quelques personnes. En effet, il se défendit fort vivement dans une des préfaces du *Décaméron*. Tout d'abord, comme tant d'autres, il repousse le reproche d'immoralité, parce qu'il ne prétend rien enseigner. Il veut qu'on le lise comme

[1] Voir l'étude de M. G. Valbert (M. Cherbuliez) sur Ranke, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er août 1886.

il écrit, « largement » et sans « s'attacher étroitement à chercher les intentions de l'auteur ». Sa seule intention est d'amuser, et il écrit pour les oisifs : « Qui a autre chose à faire, fait une sottise de lire ceci. » Et voici ce qu'il déclare sans façon à ses lectrices : « Ayant à parler à des petites femmes ineptes, comme vous êtes, ce serait sottise d'aller à grand'peine chercher et découvrir des choses très exquises, ou de mettre un grand soin à parler avec mesure. »

Il nous prévient donc lui-même : quand il prétend enseigner, il est tout autre. Lisez, si vous en avez le loisir, la *Généalogie des dieux*, le *Traité des fleuves et des montagnes*, les *Femmes célèbres* et les *Malheurs des hommes illustres*. Mais le *Décaméron* ne peut rien enseigner d'immoral, puisqu'il n'enseigne rien.

Cependant est-il tout à fait moral d'écrire des histoires licencieuses pour l'ébattement des femmes légères et des hommes galants? Boccace ne le prétend pas. Il professa et il

crut toute sa vie qu'il valait bien mieux être Dante ou Pétrarque que d'être lui-même. S'il n'écrivit point pour démoraliser, en vérité son livre démoralisa. C'est le châtiment des auteurs licencieux que les licencieux surtout les lisent. Bien peu de gens, je parle au moins des Français, cherchent dans le *Décaméron* les beautés de langue et d'imagination, les inestimables enseignements qui y sont. Ainsi arrive-t-il à Rabelais, à Apulée, à d'autres encore.

Boccace, d'ailleurs, ne se fit pas grande illusion, et la vivacité même de sa défense prouve qu'il ne se sentait pas tout à fait innocent. Un peu plus tard, à tête reposée, il fut très sincère et recommanda bien à son ami Mainardo de' Cavalcanti d'interdire à sa femme la lecture du *Décaméron*. Avec la violence habituelle de son expression, il s'accable alors lui-même d'injures. Aux yeux, dit-il, de ceux qui ne savent pas dans quelles circonstances le *Décaméron* fut écrit, je dois passer pour « un immonde

entremetteur, un vieillard impudique, un narrateur d'infamies [1] ». Il y mettait quelque exagération, mais il avait raison au fond, et même pour les honnêtes femmes de notre temps, qui en ont vu bien d'autres, je ne pense pas que le *Décaméron* soit une lecture désirable.

Les livres avaient alors peu de publicité. Les copies étaient rares et chères; on se les passait de main en main. Un livre n'allait guère que droit à son adresse. Nous en avons, pour ce qui regarde le *Décaméron*, une preuve bien sensible. Pétrarque, lié avec Boccace de la plus étroite amitié, fut plus de vingt ans sans connaître le *Décaméron*.

Cela n'est point à la charge de Pétrarque, comme on l'a prétendu, et ne suffit point

[1] Il est bon de rappeler aussi que dans les plus anciens manuscrits le *Décaméron* est appelé *Principe Galeotto*. Ce surnom est significatif, car Galeotto, dans le roman de *Lancelot du Lac*, joue le rôle d'un équivoque entremetteur. Voyez l'usage que Dante fait de ce nom :

Galeotto fu il libro...

(*Inferno*, V, 137.)

pour le faire accuser d'orgueil, d'égoïsme et de mépris pour les œuvres de son ami. Il en résulte seulement que Boccace s'était gardé de faire connaître à Pétrarque le livre compromettant, et le livre était resté aux mains des gens pour qui il avait été fait. Il n'était connu sans doute qu'à Florence ou dans le pays de Naples, où Pétrarque n'alla point dans la deuxième partie de sa vie.

Enfin la partie grasse du *Décaméron* était pour faire rire, et cela lui mérite quelque indulgence. Le moyen âge fut bien plus gai qu'on ne pense. Un gros rire traverse ces siècles agités. Le rire s'attaque aux choses les plus respectables, car il naît toujours d'une inconvenance. Cependant, il est « le propre de l'homme », et de plus le propre du Français.

C'est ici une matière où nous ne devons pas nous montrer trop sévères. Le rire de Boccace sort tout droit de nos fabliaux. Le sel attique ne vous fait que sourire : le sel gaulois fait éclater. On peut ne pas

aimer la plaisanterie française, la gaudriole, pour la nommer d'un mot : elle choque, avec raison peut-être, des esprits délicats. Je ne leur donne pas tout à fait tort. Mais devant les gaudrioles du moyen âge, nous n'avons pas le droit d'être trop scandalisés. Nous découvrirons, par un sincère retour sur nous-mêmes, que notre goût n'a pas tant changé depuis les siècles. Nous aimons toujours les propos gras et les histoires polissonnes, sans penser que cela tire à conséquence. Je sais de fort honnêtes gens dont ces propos et ces histoires sont le plus grand plaisir. Et qui peut jurer qu'il n'en a jamais ri ?

Il n'y a pas de honte à avouer le plaisir que l'on a pris au *Décaméron*. De fort bons, honnêtes et religieux esprits l'ont pris avant nous et ne s'en sont pas cachés. A côté de choses qu'on ne peut qu'excuser, ce livre bizarre est plein de récits admirables et de beaux drames humains. Il est vibrant de vie et de vérité, écrit dans une

langue parfaite, classique et populaire à la fois, dont les proverbes et les locutions de terroir sont comme la sève et la moelle. En somme, en faisant toutes ces réserves, on est bien tenté de lui accorder l'indulgence que ne lui refusa pas Pétrarque, fort de vingt-cinq ans de vertu et de vie ascétique : « J'y ai pris plaisir, écrivit-il à Boccace, et si parfois tu y tombes dans une liberté un peu licencieuse, je t'en excuse par l'âge que tu avais lorsque tu l'écrivis, comme aussi par le langage populaire et le style dont tu as fait usage [1], par la frivolité des histoires et celle des lecteurs que tu te promettais. »

IX

Si Boccace n'eut pas l'intention d'être immoral, il eut encore bien moins celle d'être irréligieux. On a voulu faire de lui

[1] La langue vulgaire et la prose.

un précurseur de la Réforme et de la libre pensée. Ce sont des banalités qui traînent dans les ouvrages de seconde main. Il eut assurément quelque animosité personnelle contre les moines, et il a exposé tout au long ses griefs dans le traité de la *Généalogie des dieux*.

L'étude des auteurs païens inquiétait quelques esprits religieux, et il régnait contre les poètes surtout de ridicules préjugés populaires dont bien peu de gens étaient tout à fait exempts, et qui avaient pénétré dans certains couvents. Boccace, à plusieurs reprises, eut à se heurter contre ces préjugés. Non qu'il ait jamais eu à souffrir aucune persécution : en étudiant sa vie et celle de Pétrarque, on ne peut qu'admirer la complète liberté de parole dont ils jouirent sans cesse. Mais l'un et l'autre, esprits fort entiers et hautement susceptibles, supportaient difficilement la contradiction et la regardaient volontiers comme une trahison et un outrage.

Boccace entretint contre les moines un dessein de vengeance personnelle, et ses adversaires prêtaient parfois le flanc. C'est dans l'histoire ecclésiastique, plutôt que dans le *Décaméron*, qu'on doit chercher les preuves de la triste décadence où étaient tombés certains monastères, par l'absence prolongée du Saint-Siège et l'universelle licence. Pourtant le monachisme pur et intact, dont Pétrarque a parlé délicieusement et que Boccace a loué aussi, brillait encore dans bien des lieux.

Boccace s'attaque, dit-il, aux mauvais moines, non aux bons : le siècle était bien trop religieux encore pour qu'il pût penser nuire à la religion[1]. Il n'y a pas dans le

[1] Il n'est pas inutile de rappeler la plus explicite des professions de foi catholique de Boccace, et que l'on pourrait appeler son *Credo* : « Au sortir du sein de ma mère, j'ai été porté et lavé à la fontaine de notre régénération. Et ce qu'ont promis pour moi ceux qui m'y ont présenté comme catéchumène, je l'ai gardé *jusqu'au présent jour*, autant que le permet la fragilité humaine. J'ai *toujours* tenu pour très certain ce que l'on chante dans l'assemblée des hommes justes, assavoir : que Dieu est un en trois personnes... » Il s'ensuit une énumération de toutes les vérités de la religion

Décaméron un mot qui soit décidément contraire à la foi chrétienne. Seule, la nouvelle des *Trois Anneaux* sent bien le scepticisme. Mais ce n'est qu'un bon mot, et cela ne peut suffire pour contre-balancer les professions de foi chrétienne que l'on rencontre même dans le *Décaméron*.

Boccace, en son temps, ne passa nullement pour impie. Dans un mystère français représenté cinquante ans après sa mort, il figure parmi les témoins de la divinité de Jésus-Christ [1].

D'ailleurs, on trouve dans presque toutes ses œuvres de nombreuses preuves de sa foi chrétienne. Le poème de l'*Ameto*, en particulier, n'est qu'une grande allégorie religieuse [2].

chrétienne, qui ne saurait être ni plus complète ni plus explicite, et dans laquelle Boccace s'appuie sur les témoignages de saint Paul, saint Augustin, saint Jérôme, saint Thomas d'Aquin. (*De generatione deorum*, lib. XV, cap. IX.)

[1] *La vengeance de Nostre Seigneur Jhesu-Christ*, mystère representé à Metz en 1437. (Voir Louis Paris, *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims.*)

[2] M. Crescini l'a fort clairement démontré (*op. cit.*, p. 92 et suiv.). On remarquera d'ailleurs que dans l'épître

C'est un tour d'esprit particulier à quelques hommes de plaisanter des choses auxquelles ils croient le plus. Boccace plaisante de la religion et y croit fermement, et aussi des revenants, des songes et de la sorcellerie; cela ne veut pas dire qu'il n'y crût pas. On sait combien il s'est gaussé de la simplicité des pieux chercheurs de reliques. Et dans son testament, il est question des « reliques saintes que messer Jean Boccace, *depuis un très long temps* et avec une très grande peine, a fait venir de diverses parties du monde ». Les frivoles interlocuteurs du *Décaméron* railleront un homme « épais et sot qui dit des *Pater noster*, va au sermon, ne manque pas la messe, jeûne et ne sort pas de l'église ». Mais eux-mêmes observent l'abstinence le vendredi et le samedi[1], et vont le dimanche aux offices. Boccace ne nous donne pas le moins du

dédicatoire qui précède ce poème, Boccace le soumet d'avance au jugement de la « mère et maîtresse de tous les hommes, la très sainte Église de Rome ».

[1] *Déc.*, giorn. II, nov. 10.

monde à entendre que ce fût par hypocrisie.

Si l'on ne peut comprendre par quel arrangement de conscience des hommes païens par la pensée, licencieux par la conduite, ont pu rester, au fond du cœur, attachés fermement à la foi chrétienne, on n'entendra rien à la Renaissance italienne, et rien d'abord à Boccace.

X

C'était là un christianisme bien étouffé, sans doute, mais vivant et prêt à renaître. Boccace, dans l'état d'esprit où j'ai cherché à le montrer, était tout préparé à une grande crise morale et religieuse où l'amitié de Pétrarque va le précipiter. Une haute amitié, conçue à la façon des sages antiques, était le complément nécessaire d'une vie philosophique.

Ce que Pétrarque a dit de l'amitié est bien connu; on a moins remarqué ce qu'en a dit Boccace, car on n'a pas coutume de chercher dans ses œuvres des pensées délicates. Il en parle pourtant d'une exquise façon. « L'amitié, dit-il, est une chose fort sainte, et digne non seulement de respect singulier, mais de perpétuelles louanges. Car elle est la très prudente mère de la grandeur d'âme et de l'honnêteté, la sœur de la bonté et de la gratitude, l'ennemie de la haine et de l'avarice, toujours prête à faire en autrui, pour l'amour de la vertu, ce qu'elle voudrait qui le fût en elle-même[1]. »

Une grande âme semblait incomplète à qui l'amitié n'avait pas été donnée. L'amitié de ces grands hommes eut quelque chose de tendrement passionné. Comme les beautés de l'esprit féminin leur étaient closes, on dirait qu'ils demandaient à l'ami-

[1] *Dec.*, giorn. X, nov. 8.

tié quelques-unes des hautes jouissances morales que donne l'amour. Leur cœur, traîné parfois dans des amours assez basses, goûtait avidement ce sentiment qui leur semblait seul pur, spirituel et dégagé des sens. Ils exaltaient l'amitié bien au-dessus de l'amour, car l'amour exige toujours la présence, la vue, la possession, l'intervention de cette enveloppe terrestre et méprisable. L'amitié qui unit les âmes les unit même à distance, même à travers l'absence et la mort. Pétrarque entretint des relations d'étroite amitié avec des hommes qu'il fut vingt ans sans voir. Certes, il y a dans ces sentiments, comme dans toute la vie de ces charmants penseurs, quelque chose de factice. Mais n'est-ce pas la sincérité qui fait la force des sentiments? Dans leurs amitiés si particulières, si excessives, ils furent, comme en toutes choses, délicieusement sincères. Leur amitié fut sans cesse fondée, comme ils le voulaient, sur l'amour de la vertu, de la science,

sur le désir commun du salut de leurs âmes.

C'est un rare et merveilleux spectacle, un des plus beaux que nous puisse offrir le quatorzième siècle. Le sentiment qui lie deux hommes si différents, si absolus chacun dans leurs opinions et leurs préjugés, si passionnés, est parmi les plus nobles que conçoive l'humanité. Une franchise courageuse et même brutale, un dévouement continuel, une merveilleuse délicatesse et une touchante indulgence réciproque ont élevé Pétrarque et Boccace au-dessus de leur temps et d'eux-mêmes.

En considérant comment une pareille liaison a pu se maintenir pendant près de vingt-cinq ans, sans déchirement comme sans relâchement, on est pris d'une profonde estime pour ces hommes, dont les faiblesses n'ont jamais profondément taché l'âme, dont les affectations littéraires n'ont jamais corrompu la native simplicité. On comprend que Pétrarque ait dit : « L'amitié est

la première chose du monde après la vertu. »

Pétrarque eut de nombreux amis, je dis des amis tendres, tels que j'ai cherché à les décrire. Boccace n'en eut véritablement qu'un, et celui-là fut Pétrarque. Nous l'avons vu ombrageux, indépendant, se drapant avec orgueil dans son manteau troué de philosophe. Il se familiarisait aisément, mais ne se liait pas. Tout différent était Pétrarque, qui se professait sauvage et solitaire, mais donnait aisément son amitié, et parfois imprudemment.

Boccace avait eu d'assez étroites relations avec Zanobi di Strada, son camarade d'enfance et le fils de son maître. Zanobi, bon homme, esprit assez médiocre, réussissait fort dans les cours, où sa facilité de caractère le rendait un courtisan aimable et peu gênant. Ses succès comme poète, que la postérité n'a ratifiés à aucun degré, le faisaient partout rechercher. Les lettres que Boccace lui écrivit ne respirent qu'un dédain à peine dissimulé.

Ce dédain semble s'être changé en animosité, lorsque plus tard Zanobi reçut des mains de l'empereur Charles IV cette couronne antique, ce laurier poétique que Pétrarque avait seul, en leur siècle, été jugé digne de recevoir. Boccace détestait les empereurs allemands; il était alors l'ami de Pétrarque; il n'avait jamais aimé Zanobi, poète de cour, dont la gloire ne dura pas plus que la faveur de ses maîtres.

Le Florentin heureux et hardi qui avait associé sa fortune à celle de la maison royale de Naples et avait triomphé avec elle, Niccolò Acciaiuoli, devenu grand sénéchal du royaume, n'était pas non plus resté l'ami de Boccace. Acciaiuoli s'inquiéta, comme tous les grands de son temps, de transmettre son nom à la postérité, et, assez ignorant par lui-même, il eut une vue obscure de la grandeur des lettres, les regardant au moins comme un instrument de gloire.

Ce sentiment, heureux après tout, et qui

a tant contribué à propager la culture littéraire dans l'âme des tyrans de la Renaissance, n'était point pour plaire à Boccace. Il n'aimait pas à louer les rois ni les puissants[1], et, prenant peu de soin de sa gloire, il n'avait aucun plaisir à préparer celle des autres. Zanobi répondit aux désirs du grand sénéchal bien mieux que Boccace. Les relations des deux anciens compagnons de jeunesse se refroidirent et se tournèrent plus tard en une inimitié aiguë.

Mainardo de' Cavalcanti, Pino de' Rossi, quelques autres encore, et même Francesco Nelli, ne semblent pas avoir pris dans le cœur de Boccace la place que, du premier coup, y occupa Pétrarque. Boccace vit en lui plus qu'un ami, un maître, un guide, ce

[1] Il a loué cependant, dans le *Décaméron* (giorn. X, nov. 6), la maison d'Anjou, et spécialement Charles Ier. Ces louanges assurément n'étaient pas pour déplaire à la reine Jeanne. Boccace les a placées dans la bouche de Fiammetta, et tout le monde savait quelle princesse de sang royal angevin dissimulait ce pseudonyme. Mais les louanges de Boccace furent sincères. Il était Guelfe et personnellement très obligé à la maison d'Anjou.

que Dante avait vu dans Virgile, et plus encore[1]. Las d'une littérature qui lui semblait frivole, il voulait marcher dans la voie qu'il se figurait être celle de science et de poésie, vers un idéal d'érudition et de philosophie morale : « Jusqu'ici, — dit-il dans une églogue latine, — tu as eu pour besogne de balayer des toits à porcs, de gratter ta gale et de nourrir tes porcs des herbes que tu ramassais. » Aujourd'hui il convoite « les embrassemens de Sapho », c'est-à-dire la science antique, la poésie latine, la gloire universelle, portée aux confins du monde par l'illustre langage latin, non bornée à la petite contrée où les gens du commun parlent l'idiome vulgaire. Toutes ces grandeurs se résument pour lui en le culte de la Muse Calliope, dont le nom veut dire « Éloquence ».

L'éloquence, la poésie, la sagesse, la

[1] « Franciscum Petrarcham, venerandissimum præceptorem, patrem et dominum meum. » (*De generatione deorum*, lib. XV, cap. VI.)

langue latine, l'érudition, toutes ces choses ne sont pour lui qu'un idéal renfermé dans les œuvres des auteurs anciens, et dont le plus illustre, le seul représentant moderne, est Pétrarque.

Dès longtemps il admirait Pétrarque, et avant de le connaître il avait déjà écrit son panégyrique. Dans la poésie vulgaire, Pétrarque a brillé si fort que Dante seul l'offusque, et que Boccace, en lisant les *Sonnets* et les *Triomphes*, a brûlé une partie de ses propres poèmes. Mais bien au-dessus de Dante lui-même est monté Pétrarque, à la suite des Muses latines, et, retrouvant la veine de Virgile et d'Homère, il a, le premier depuis des siècles, fait résonner la lyre épique. Le monde entier attendait frémissant ce poème de l'*Africa* dont le nom, hélas! est à peine connu de nos jours.

XI

Pétrarque répondait encore à un autre besoin de l'âme de Boccace. En 1350, lorsque se rencontrèrent les deux grands Toscans, Pétrarque se rendait pieusement à Rome pour prendre part à la célébration du jubilé. Rappellerai-je les admirables sonnets de la seconde partie du *Canzoniere*, la peste de 1348, la mort de Laure? La douleur et la mort achevèrent une œuvre commencée dès longtemps par la méditation, les lectures pieuses, les saintes amitiés. Las d'une gloire qu'il avait désirée, et dont il fut comblé au delà de ses rêves, Pétrarque se trouva humble et sincère devant le spectacle de ses péchés, et réforma sa vie avec l'énergie passionnée qu'il apportait à toutes choses.

Alors le besoin de son cœur le ramena à Rome; il y avait passé jadis, poète triomphant, pour recevoir la couronne de laurier; il y avait cherché, avec une émotion naïve, les souvenirs des gloires antiques, et rêvé une poétique et impossible résurrection du passé. Il y revenait pèlerin repentant et nouvel Augustin.

Tel Boccace le voyait approcher, comme un messie de science, de poésie, de vertu. Pétrarque, né et nourri dans l'exil, comme tant d'hommes de ce temps, voulait, au passage, visiter Florence, sa patrie, qu'il n'avait jamais vue. De tous les lettrés florentins qui attendaient Pétrarque, Boccace fut le plus alerte. Pétrarque était encore loin de la ville, lorsqu'il reçut de son futur ami un poème de bienvenue en latin. Il y fut sensible et, avec cette abondance de cœur qui lui était naturelle, répondit par le don de son amitié à l'hommage qui lui était si spontanément fait. Il est fort probable qu'il accepta à Florence

l'hospitalité de Boccace, que, jusqu'à cette année, il n'avait jamais vu [1].

Au retour de Rome, Pétrarque s'arrêta encore quelques jours à Florence, et y fut comblé d'honneurs. L'esprit pratique des Florentins comprenait alors combien la gloire du poète pouvait devenir utile à la ville. L'Université de Florence venait à peine de s'ouvrir [2], et il importait, pour sa renommée et le profit public, d'y appeler les maîtres les plus fameux.

L'intérêt l'emporta donc sur les rancunes politiques, et l'on résolut de faire amende honorable à Pétrarque, tout Gibelin qu'il fût, pour l'exil de son père et la confiscation

[1] Il paraît surprenant que Boccace n'ait pas vu Pétrarque, lors de son passage à Naples, en 1341. Boccace lui-même, dans un passage assez obscur, semble dire qu'il l'y avait vu. (*De generatione deorum*, lib. XIV, cap. XXII.) Mais la lettre de Pétrarque d'où je tire mes renseignements ne laisse guère de doute à ce sujet. (*Ep. fam.*, XXI, 15.) On pourrait tout au plus supposer que Boccace avait vu Pétrarque à Naples, sans être remarqué de lui ; car Boccace n'était point encore illustre.

[2] Son ouverture, décrétée en 1321, n'eut réellement lieu qu'en novembre 1348.

de ses biens patrimoniaux. En même temps, on le supplierait de revenir dans sa patrie, afin que chacun pût profiter des trésors da sa science universelle. L'ambassadeur choisi ne pouvait être que Boccace. Il partit, portant une supplique assez élégante qu'il avait sans doute rédigée, arriva à Padoue en avril 1351 et y demeura plusieurs jours.

Son ambassade sembla d'abord avoir un heureux succès. Pétrarque se montra flatté et touché de la démarche de ses concitoyens. Il ne refusa pas leur invitation, et fit même espérer son départ pour le 18 avril. Dès lors, Boccace, déchargé du souci de sa mission, put jouir sans arrière-pensée, pendant quelques jours, de la société de son ami.

« Tous les jours, dit-il, se passaient à peu près de même. Tu te livrais à l'étude des choses sacrées, et moi, avide de posséder tes œuvres, j'en prenais copie. Et quand le jour s'inclinait vers le soir, nous nous le-

vions et quittions nos travaux pour nous rendre dans ton petit jardin, que le printemps nouveau ornait déjà de feuilles et de fleurs. Assis ensemble et devisant, nous passions ce qui restait du jour en un repos calme et louable, jusqu'à ce que vînt la nuit. »

Après la science et la poésie, la morale pratique trouvait place dans leurs discours. Pétrarque, pénétré de la lecture des Pères de l'Église, auxquels il consacrait alors le meilleur de son temps, pressait son ami d'en venir, comme lui-même, au repos de la pénitence et de la vie chrétienne. « Mon glorieux maître, dit Boccace, m'a persuadé bien souvent, par ses avertissements, de détourner mon âme de la jouissance des choses temporelles, pour la diriger vers les éternelles. » Et il ajoute : « Ainsi il a rendu mes amours plus nobles, un peu du moins, sinon complètement. »

Boccace retourna à Florence. L'esprit inquiet de Pétrarque l'empêcha d'accomplir la promesse qu'il n'avait pu refuser à son

ami. Au lieu de rester fidèle à l'Italie, pour laquelle il professait un amour singulier, il retourna à Avignon, qu'il prétendait détester. Les motifs de cette résolution sont mal connus. Parmi les principaux, on peut compter la méfiance que lui inspiraient ses compatriotes. Il doutait de leur désintéressement et soupçonnait les motifs de leur empressement. Comme Boccace, il les jugeait fort défavorablement.

L'inconstance des Florentins et leur perpétuel désir de nouveautés, qui fut pendant deux siècles l'éperon des artistes et des gens de lettres, étaient insupportables à un homme aussi sensible que Pétrarque. Il prévit qu'on l'accablerait de critiques après un engouement d'un jour. Ce qui s'ensuivit semble lui donner raison. En effet, apprenant qu'il leur manquait de parole, les Florentins, avec une précipitation qui fait peu d'honneur à leur générosité, rétablirent les décrets d'exil et de confiscation, qu'ils avaient abolis dans leur premier élan.

Pétrarque ne revit jamais sa patrie, mais il resta l'ami de Boccace, dont la vie et le talent prirent désormais une direction nouvelle. Leur correspondance fut incessante, et les lettres qui nous restent n'en sont peut-être pas la centième partie. Pétrarque, qui prenait grand soin de ses lettres, nous en a laissé vingt-huit adressées à Boccace. On devine, en les lisant, que nous en avons perdu nombre d'autres. Boccace, très persuadé de son infériorité littéraire, n'avait pas les mêmes soins que Pétrarque : de toutes les lettres qu'il dut écrire à son ami, nous n'en possédons que trois, mais une de ces trois porte, dans un ancien manuscrit, cette épigraphe caractéristique : *Una ex mille*.

Pourtant les deux amis ne tardèrent pas à différer assez gravement d'opinion. En partant pour Vaucluse, au printemps de 1351, Pétrarque annonçait l'intention d'y faire un court séjour, pour régler quelques affaires, et laissait espérer qu'on le rever-

rait à l'automne en Italie. Il n'en fut rien. Il passa près de deux ans, soit à Vaucluse, soit à Avignon, qu'il nommait « Babylone » et la sentine de tous les vices. Il y traînait sa vie en des lamentations incessantes et de perpétuelles indécisions, voulant sans cesse partir, et demeurant toujours, donnant une fois de plus le spectacle des incertitudes de son caractère malheureux.

Les amis italiens de Pétrarque ne purent comprendre les causes de ces hésitations, que nous-mêmes, mieux informés, nous comprenons mal. Quand le pauvre poète se décida à retourner en Italie, il prit presque la fuite, pour échapper aux obsessions de ses amis avignonnais.

Il repassa les Alpes au printemps de 1353, sans savoir aucunement où il irait ni ce qu'il ferait. Bien des villes et des princes lui offraient l'hospitalité; il n'avait que le choix. Malheureusement, il passa à Milan, et comme il n'avait jamais bien su résister aux instances, et, pour tout dire, aux hom-

mages, il se laissa arrêter par les Visconti, qui, comme tous les princes, estimaient à un très haut prix la gloire de le posséder.

C'était tout justement le parti qui devait déplaire le plus aux Florentins. Boccace entra dans une grande colère patriotique, et écrivit à son ami, sous une forme allégorique, la lettre la plus violente et même la plus outrageuse. Il ne craignit pas de taxer de « crime » le séjour de Pétrarque chez l'implacable ennemi de sa patrie. Il attribua à son ami les motifs les plus vils et les plus intéressés, et osa lui appliquer la fameuse imprécation de Virgile contre « la faim maudite de l'or ».

Il est remarquable que ces invectives offensantes et hyperboliques n'amenèrent aucun refroidissement apparent dans leur amitié. L'habitude d'exagérer sa pensée, venue des rhéteurs romains, avait ôté de leur force aux mots, et il ne faut pas juger de l'impression des contemporains par celle que nous ressentons. Bien peu de temps

après cette violente querelle, nous retrouvons les deux amis adonnés à la plus paisible et cordiale correspondance.

XII

L'exil avait rompu pour Pétrarque les liens du patriotisme. Boccace, quoi qu'il en eût, ne put jamais se dégager de ces liens. Il vécut, non en poète international et « citoyen du monde », mais en citoyen de Florence, patrie glorieuse à servir, comme Athènes jadis, mais ingrate. Les Florentins, dit-il, sont « bavards et peureux comme des grenouilles »; leur ville « est pleine de paroles pompeuses et d'actes pusillanimes, esclave, non de mille lois, mais d'autant d'opinions qu'il y a d'hommes, toujours en armes et frémissante de guerres civiles et étrangères, pleine de gens superbes, avares et envieux ».

Pétrarque ne revit jamais sa patrie, mais il resta l'ami de Boccace, dont la vie et le talent prirent désormais une direction nouvelle. Leur correspondance fut incessante, et les lettres qui nous restent n'en sont peut-être pas la centième partie. Pétrarque, qui prenait grand soin de ses lettres, nous en a laissé vingt-huit adressées à Boccace. On devine, en les lisant, que nous en avons perdu nombre d'autres. Boccace, très persuadé de son infériorité littéraire, n'avait pas les mêmes soins que Pétrarque : de toutes les lettres qu'il dut écrire à son ami, nous n'en possédons que trois, mais une de ces trois porte, dans un ancien manuscrit, cette épigraphe caractéristique : *Una ex mille*.

Pourtant les deux amis ne tardèrent pas à différer assez gravement d'opinion. En partant pour Vaucluse, au printemps de 1351, Pétrarque annonçait l'intention d'y faire un court séjour, pour régler quelques affaires, et laissait espérer qu'on le rever-

rait à l'automne en Italie. Il n'en fut rien. Il passa près de deux ans, soit à Vaucluse, soit à Avignon, qu'il nommait « Babylone » et la sentine de tous les vices. Il y traînait sa vie en des lamentations incessantes et de perpétuelles indécisions, voulant sans cesse partir, et demeurant toujours, donnant une fois de plus le spectacle des incertitudes de son caractère malheureux.

Les amis italiens de Pétrarque ne purent comprendre les causes de ces hésitations, que nous-mêmes, mieux informés, nous comprenons mal. Quand le pauvre poète se décida à retourner en Italie, il prit presque la fuite, pour échapper aux obsessions de ses amis avignonnais.

Il repassa les Alpes au printemps de 1353, sans savoir aucunement où il irait ni ce qu'il ferait. Bien des villes et des princes lui offraient l'hospitalité; il n'avait que le choix. Malheureusement, il passa à Milan, et comme il n'avait jamais bien su résister aux instances, et, pour tout dire, aux hom-

mages, il se laissa arrêter par les Visconti, qui, comme tous les princes, estimaient à un très haut prix la gloire de le posséder.

C'était tout justement le parti qui devait déplaire le plus aux Florentins. Boccace entra dans une grande colère patriotique, et écrivit à son ami, sous une forme allégorique, la lettre la plus violente et même la plus outrageuse. Il ne craignit pas de taxer de « crime » le séjour de Pétrarque chez l'implacable ennemi de sa patrie. Il attribua à son ami les motifs les plus vils et les plus intéressés, et osa lui appliquer la fameuse imprécation de Virgile contre « la faim maudite de l'or ».

Il est remarquable que ces invectives offensantes et hyperboliques n'amenèrent aucun refroidissement apparent dans leur amitié. L'habitude d'exagérer sa pensée, venue des rhéteurs romains, avait ôté de leur force aux mots, et il ne faut pas juger de l'impression des contemporains par celle que nous ressentons. Bien peu de temps

après cette violente querelle, nous retrouvons les deux amis adonnés à la plus paisible et cordiale correspondance.

XII

L'exil avait rompu pour Pétrarque les liens du patriotisme. Boccace, quoi qu'il en eût, ne put jamais se dégager de ces liens. Il vécut, non en poète international et « citoyen du monde », mais en citoyen de Florence, patrie glorieuse à servir, comme Athènes jadis, mais ingrate. Les Florentins, dit-il, sont « bavards et peureux comme des grenouilles »; leur ville « est pleine de paroles pompeuses et d'actes pusillanimes, esclave, non de mille lois, mais d'autant d'opinions qu'il y a d'hommes, toujours en armes et frémissante de guerres civiles et étrangères, pleine de gens superbes, avares et envieux ».

Les opinions politiques de Boccace nous paraissent incertaines, et gouvernées souvent par l'imagination et la passion. Il a mal parlé, tour à tour, du peuple, des rois et des nobles. C'est contre la noblesse que sa haine est la plus constante, et cela vient surtout de ce que les nobles toscans tenaient leurs titres de l'Empire allemand. Aussi se réjouit-il de l'humiliation des Gibelins aristocrates et de l'arrivée aux affaires des classes industrielles.

Il est vrai que ces classes nouvelles, à peine venues au pouvoir, imitent les torts des anciens nobles et veulent se fabriquer des ancêtres. Boccace est impitoyable pour ce ridicule; il raille amèrement l'Acciaiuoli, et avec lui les Cerchi, les Donati, les Frescobaldi et toutes les familles florentines qui s'étaient anoblies.

Mais il lui arrive, comme à Pétrarque, comme à Dante, d'être frappé des dangers de la démocratie, toujours prête à perdre la liberté par l'abus qu'elle en fait, à la merci

du premier tyran venu, comme naguère du duc d'Athènes. Il avoue alors une inclination pour la forme monarchique, et, malgré les malheurs et les crimes de la dynastie napolitaine, il lui reste attaché par le souvenir [1].

Mais il juge tous les autres rois de l'Europe avec une sévérité parfaitement injuste, et donne une preuve des préjugés incroyables qui pouvaient régner alors à Florence contre les monarchies européennes. Il s'approprie d'ailleurs les théories démocratiques romaines qui avaient traversé une partie du moyen âge. L'idée féodale du droit divin ne paraît presque pas dans ses œuvres ; il parle au contraire des droits du peuple, et, quatre siècles avant Rousseau, se sert du mot « contrat » pour définir les rapports des gouvernants et des gouvernés. Il ne serait pas éloigné, avec Jean de Salisbury, d'approuver le tyrannicide.

[1] Voir page 56 (*note*).

Malgré des variations qu'explique la confusion où étaient les partis politiques italiens, ses opinions sont démocratiques, et surtout très formellement guelfes. Il est plein d'animosité pour l'Empire allemand, dont Dante et Pétrarque attendaient tout salut. Les Florentins lui paraissent lâches d'être entrés en composition avec l'empereur Charles IV et de lui avoir cédé le passage. Dans une de ses églogues allégoriques et politiques, il écrit ce beau vers d'une noble résonance antique :

Et morier potius quam jactem lilia corvis!

Livrer le blanc lis florentin aux corbeaux tudesques lui paraît pire que la mort. Il a même contre les Allemands et l'Empire des préventions absurdes. Il traite Charles IV d'ivrogne et d'illettré, oubliant l'amitié de Pétrarque pour ce prince cultivé et intelligent.

Il semble pourtant que la fermeté de ses opinions guelfes ait paru douteuse aux Flo-

rentins. Il était en effet fort tolérant dans la pratique, ne réprouvait pas avec assez d'horreur les doctrines impérialistes de Dante, et se permettait de plaindre des Gibelins exilés, tels que Pino de' Rossi. Il était lié avec un des chefs des conspirations gibelines, Niccolò di Bartolo del Buono, et lui avait dédié l'*Ameto*.

Les démocraties vont toujours aux extrêmes, et cette modération pratique n'était pas faite pour plaire. On a supposé, avec quelque vraisemblance, que Boccace finit par prendre rang parmi les suspects de gibelinisme ou *Ammoniti*.

Mais, longtemps avant ce temps, les clabauderies de ses concitoyens lui étaient à charge, et la vie florentine ne lui était acceptable que par intermittences. Il était souvent en voyage, et souvent à Certaldo.

Pétrarque ne revit jamais sa patrie, mais il resta l'ami de Boccace, dont la vie et le talent prirent désormais une direction nouvelle. Leur correspondance fut incessante, et les lettres qui nous restent n'en sont peut-être pas la centième partie. Pétrarque, qui prenait grand soin de ses lettres, nous en a laissé vingt-huit adressées à Boccace. On devine, en les lisant, que nous en avons perdu nombre d'autres. Boccace, très persuadé de son infériorité littéraire, n'avait pas les mêmes soins que Pétrarque : de toutes les lettres qu'il dut écrire à son ami, nous n'en possédons que trois, mais une de ces trois porte, dans un ancien manuscrit, cette épigraphe caractéristique : *Una ex mille*.

Pourtant les deux amis ne tardèrent pas à différer assez gravement d'opinion. En partant pour Vaucluse, au printemps de 1351, Pétrarque annonçait l'intention d'y faire un court séjour, pour régler quelques affaires, et laissait espérer qu'on le rever-

rait à l'automne en Italie. Il n'en fut rien. Il passa près de deux ans, soit à Vaucluse, soit à Avignon, qu'il nommait « Babylone » et la sentine de tous les vices. Il y traînait sa vie en des lamentations incessantes et de perpétuelles indécisions, voulant sans cesse partir, et demeurant toujours, donnant une fois de plus le spectacle des incertitudes de son caractère malheureux.

Les amis italiens de Pétrarque ne purent comprendre les causes de ces hésitations, que nous-mêmes, mieux informés, nous comprenons mal. Quand le pauvre poète se décida à retourner en Italie, il prit presque la fuite, pour échapper aux obsessions de ses amis avignonnais.

Il repassa les Alpes au printemps de 1353, sans savoir aucunement où il irait ni ce qu'il ferait. Bien des villes et des princes lui offraient l'hospitalité; il n'avait que le choix. Malheureusement, il passa à Milan, et comme il n'avait jamais bien su résister aux instances, et, pour tout dire, aux hom-

mages, il se laissa arrêter par les Visconti, qui, comme tous les princes, estimaient à un très haut prix la gloire de le posséder.

C'était tout justement le parti qui devait déplaire le plus aux Florentins. Boccace entra dans une grande colère patriotique, et écrivit à son ami, sous une forme allégorique, la lettre la plus violente et même la plus outrageuse. Il ne craignit pas de taxer de « crime » le séjour de Pétrarque chez l'implacable ennemi de sa patrie. Il attribua à son ami les motifs les plus vils et les plus intéressés, et osa lui appliquer la fameuse imprécation de Virgile contre « la faim maudite de l'or ».

Il est remarquable que ces invectives offensantes et hyperboliques n'amenèrent aucun refroidissement apparent dans leur amitié. L'habitude d'exagérer sa pensée, venue des rhéteurs romains, avait ôté de leur force aux mots, et il ne faut pas juger de l'impression des contemporains par celle que nous ressentons. Bien peu de temps

après cette violente querelle, nous retrouvons les deux amis adonnés à la plus paisible et cordiale correspondance.

XII

L'exil avait rompu pour Pétrarque les liens du patriotisme. Boccace, quoi qu'il en eût, ne put jamais se dégager de ces liens. Il vécut, non en poète international et « citoyen du monde », mais en citoyen de Florence, patrie glorieuse à servir, comme Athènes jadis, mais ingrate. Les Florentins, dit-il, sont « bavards et peureux comme des grenouilles »; leur ville « est pleine de paroles pompeuses et d'actes pusillanimes, esclave, non de mille lois, mais d'autant d'opinions qu'il y a d'hommes, toujours en armes et frémissante de guerres civiles et étrangères, pleine de gens superbes, avares et envieux ».

Les opinions politiques de Boccace nous paraissent incertaines, et gouvernées souvent par l'imagination et la passion. Il a mal parlé, tour à tour, du peuple, des rois et des nobles. C'est contre la noblesse que sa haine est la plus constante, et cela vient surtout de ce que les nobles toscans tenaient leurs titres de l'Empire allemand. Aussi se réjouit-il de l'humiliation des Gibelins aristocrates et de l'arrivée aux affaires des classes industrielles.

Il est vrai que ces classes nouvelles, à peine venues au pouvoir, imitent les torts des anciens nobles et veulent se fabriquer des ancêtres. Boccace est impitoyable pour ce ridicule; il raille amèrement l'Acciaiuoli, et avec lui les Cerchi, les Donati, les Frescobaldi et toutes les familles florentines qui s'étaient anoblies.

Mais il lui arrive, comme à Pétrarque, comme à Dante, d'être frappé des dangers de la démocratie, toujours prête à perdre la liberté par l'abus qu'elle en fait, à la merci

du premier tyran venu, comme naguère du duc d'Athènes. Il avoue alors une inclination pour la forme monarchique, et, malgré les malheurs et les crimes de la dynastie napolitaine, il lui reste attaché par le souvenir [1].

Mais il juge tous les autres rois de l'Europe avec une sévérité parfaitement injuste, et donne une preuve des préjugés incroyables qui pouvaient régner alors à Florence contre les monarchies européennes. Il s'approprie d'ailleurs les théories démocratiques romaines qui avaient traversé une partie du moyen âge. L'idée féodale du droit divin ne paraît presque pas dans ses œuvres ; il parle au contraire des droits du peuple, et, quatre siècles avant Rousseau, se sert du mot « contrat » pour définir les rapports des gouvernants et des gouvernés. Il ne serait pas éloigné, avec Jean de Salisbury, d'approuver le tyrannicide.

[1] Voir page 56 (*note*).

Malgré des variations qu'explique la confusion où étaient les partis politiques italiens, ses opinions sont démocratiques, et surtout très formellement guelfes. Il est plein d'animosité pour l'Empire allemand, dont Dante et Pétrarque attendaient tout salut. Les Florentins lui paraissent lâches d'être entrés en composition avec l'empereur Charles IV et de lui avoir cédé le passage. Dans une de ses églogues allégoriques et politiques, il écrit ce beau vers d'une noble résonance antique :

Et morier potius quam jactem lilia corvis!

Livrer le blanc lis florentin aux corbeaux tudesques lui paraît pire que la mort. Il a même contre les Allemands et l'Empire des préventions absurdes. Il traite Charles IV d'ivrogne et d'illettré, oubliant l'amitié de Pétrarque pour ce prince cultivé et intelligent.

Il semble pourtant que la fermeté de ses opinions guelfes ait paru douteuse aux Flo-

rentins. Il était en effet fort tolérant dans la pratique, ne réprouvait pas avec assez d'horreur les doctrines impérialistes de Dante, et se permettait de plaindre des Gibelins exilés, tels que Pino de' Rossi. Il était lié avec un des chefs des conspirations gibelines, Niccolò di Bartolo del Buono, et lui avait dédié l'*Ameto*.

Les démocraties vont toujours aux extrêmes, et cette modération pratique n'était pas faite pour plaire. On a supposé, avec quelque vraisemblance, que Boccace finit par prendre rang parmi les suspects de gibelinisme ou *Ammoniti*.

Mais, longtemps avant ce temps, les clabauderies de ses concitoyens lui étaient à charge, et la vie florentine ne lui était acceptable que par intermittences. Il était souvent en voyage, et souvent à Certaldo.

XIII

Ses premières ambassades auprès des Ordelaffi de Forli et les Polenta de Ravenne [1] lui avaient créé des relations en Romagne.

Il y repart en 1350, chargé d'accomplir, sinon une ambassade, au moins une importante et touchante commission. Une fille de Dante vivait encore à Ravenne, sous l'habit religieux, dans le couvent de San Stefano. Boccace fut chargé de remettre à Sœur Béatrice une somme de dix livres, hommage de la patrie repentante à la fille du grand exilé. On peut croire qu'il avait provoqué lui-même cette tardive réparation.

Dans l'intervalle de ses voyages, il exerça

[1] Peut-être Boccace retourna-t-il plusieurs fois en Romagne, ou y fit-il un séjour assez prolongé. En effet, il dut s'y trouver en 1346 au plus tard, car il connut Ostasio di Polenta, qui mourut cette année-là. Et 1348 est la date probable de son séjour à Forli, chez Francesco degli Ordelaffi.

à Florence des magistratures municipales. Un auteur affirme qu'il s'acquitta des fonctions d'officier des approvisionnements, confiées jadis à son père [1]. En 1367, il était un des « officiers pour l'engagement des mercenaires », fonction civile et militaire à la fois, fort importante en ce temps, où la riche République ne confiait plus sa défense qu'à des soldats étrangers.

Son caractère devait mal s'accommoder de fonctions sédentaires. Quant aux ambassades, il ne pouvait les refuser. C'étaient des charges fort coûteuses, et ceux qui en étaient honorés y laissaient le plus souvent le meilleur de leur fortune. Aussi l'on avait quelque peine à trouver des ambassadeurs, et Ammirato nous apprend que la République n'hésitait pas à forcer leur acceptation, sous peine d'une amende de cinq cents livres. D'après le même auteur, ce fut à propos d'une ambassade de Boccace que le salaire

[1] Fineschi, *Istoria di Alcune antiche carestie*, Florence, 1767.

des ambassadeurs fut augmenté et fixé à deux livres par jour.

Les républiques, comme les princes, aimaient alors à choisir pour ambassadeurs des gens de lettres, habiles à parler, à écrire, à ordonner leurs pensées, instruits de la politique par la lecture des auteurs.

Une étude complète des ambassades de Boccace entraînerait l'examen détaillé de la politique florentine dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Elle ne nous apprendrait pas grand'chose de nouveau sur le caractère de Boccace ou ses œuvres. En effet, les relations de ses ambassades, qu'il adressa au gouvernement de Florence, sont malheureusement perdues pour nous, quoique les académiciens de la Crusca les possédassent encore il y a cent ans. Cette perte déplorable et inexpliquée nous réduit à deviner quel fut le mérite personnel de Boccace dans les missions qu'on lui confiait et l'action de son esprit délié.

Après son voyage à Padoue et son inutile

tentative auprès de Pétrarque, l'année n'était pas terminée qu'il devait repartir pour le Tyrol, chargé d'une délicate négociation. Un gouvernement guelfe recherchait alors l'appui d'un seigneur allemand contre Giovanni Visconti, archevêque de Milan. La papale Florence voulait nouer alliance avec le fils du plus implacable ennemi de la papauté, Louis, marquis de Brandebourg, fils de Louis de Bavière.

Cette exception à la politique guelfe, et d'autres encore, avaient pu alarmer le Saint-Siège sur la traditionnelle fidélité des Florentins. Aussi, en 1354, à l'approche de l'empereur Charles IV qui allait descendre en Italie, attendu et acclamé d'avance par tous les Gibelins, et Pétrarque à leur tête, les Florentins, n'ayant pas la conscience bien nette, envoyèrent Boccace à Avignon pour protester de leurs bons sentiments[1].

Il y retourna dans la même intention en

[1] Voir : Attilio Hortis, *Giovanni Boccaccio ambasciatore in Avignone.* (Trieste, Hermanstorfer.)

1365, et, dans ce même voyage, s'arrêta aussi à Gênes, où il était accrédité auprès du doge.

Enfin, lorsque, en 1368, le pieux Urbain V, cédant aux désirs de l'Italie, résolut de mettre fin au veuvage de l'Église romaine et ramena le Saint-Siège de la « captivité de Babylone », Boccace porta à Rome les compliments de la République pour un retour que l'on espérait définitif. Il devait réclamer aussi la réforme ecclésiastique, que la longue absence du Pape avait rendue nécessaire.

Dans les lettres de créance qu'il a reçues pour ces diverses ambassades, Boccace se voit orné des titres les plus distingués : il est « maître, seigneur, notre très honoré concitoyen, homme très circonspect ». C'est alors sans doute qu'il obtint le bénéfice ecclésiastique dont on le voit muni à la fin de sa vie [1].

[1] Voir page 5.

Il dut retrouver, pour paraître heureusement dans les cours, les façons de sa jeunesse et le bon air de la cour napolitaine. Il n'a pas d'horreur, comme Pétrarque, pour les formes excessives de politesse, que le moyen âge a empruntées au Bas-Empire. Il emploie souvent en écrivant, au lieu du *tu* latin, le *vous* barbare, que Pétrarque réprouvait absolument. Il ne craint pas les titres d'honneur pompeux. Le roi de Majorque, dit-il, l'a invité à demeurer « à l'ombre de sa sublimité ».

Il reçoit, d'ailleurs, à la cour des papes le meilleur accueil, sans que personne ait l'air d'avoir rien à lui reprocher. Il s'y présente, il est vrai, comme l'ami de Pétrarque. En 1365, à Avignon, le cardinal Philippe de Cabassole, patriarche de Jérusalem, un des plus saints, des plus sages du Sacré Collège, prend Boccace dans ses bras, en présence même du Pape, et l'embrasse tendrement; il l'accable de paroles affectueuses et de questions sur la vie de Pétrarque. Trois ans

plus tard, Urbain V, pape réformateur, à la renommée absolument pure, le recevait avec honneur, comme il l'écrivait lui-même, « par considération pour ses vertus[1] ». S'agit-il vraiment encore du « très immonde Dionée » ?

XIV

Pour servir une diplomatie aussi subtile et changeante que celle de Florence, pour rester lié d'autre part à la maison royale de Naples, dont l'histoire est pleine de terribles mystères, Boccace dut parfois cacher sa véritable pensée sous le voile de l'allégorie. A l'imitation de Pétrarque, il écrivit des églogues politiques que les contemporains eux-mêmes avaient peine à comprendre. Le bonheur a voulu qu'un d'entre eux, le

[1] *Archivio storico*, prima serie, tome VII.

moine Martino da Signa, demandât à Boccace des explications sur ces petits poèmes si obscurs et si curieux. Boccace a livré sa clef dans une lettre assez explicite; mais cette clef n'ouvre pas tout. Il ne nous révèle que ce qu'il veut bien et nous laisse ignorer bien des choses. C'est là pourtant que nous devons chercher sur ses sentiments intimes des renseignements précis. Après l'interprétation si sagace de M. Hortis, le voile semble à peu près levé. Un trésor de faits nouveaux est ouvert sur l'histoire, la politique, la vie et l'esprit de Boccace.

Les sentiments de Boccace, tels que nous les découvrons dans les églogues, sont souvent bien différents de ceux qu'il professa publiquement. On le trouve, à l'occasion, dur pour Jeanne de Naples, disposé à la croire coupable du meurtre de son mari André, sévère pour Louis de Tarente, impitoyable parfois pour Acciaiuoli, qu'il n'aima jamais, mais avec lequel il n'avait pas encore officiellement rompu.

Je ne vois pas que Boccace ait jamais tiré grand profit de cette dissimulation. Il faut se rappeler qu'il était, plus qu'aucun de ses contemporains, passionné et changeant, et on doit l'accuser tout au plus de contradiction.

Les poèmes latins de Boccace sont écrits dans une langue rude et assez peu correcte, avec de fréquentes erreurs de prosodie. Dans les moments même où l'énergie de la pensée et le sentiment du rythme latin donnent une certaine beauté, on sent ce qu'il y avait d'artificiel dans cet effort pour ressusciter une langue morte. L'erreur où tombèrent ainsi les plus grands esprits du quatorzième siècle était pourtant bien plus naturelle qu'on ne croit. La langue latine était l'idiome universel des lettres, des sciences, de l'Église et des affaires. Boccace et Pétrarque lui durent de répandre sur toute l'Europe leur renommée et le trésor de leur érudition. En France, au quinzième siècle, il fallut d'abord traduire le *Déca-*

méron en latin, pour pouvoir ensuite le faire passer en français.

Les écrits latins de Boccace en prose témoignent d'une belle érudition. Ce sont encore pourtant, comme le *Décaméron,* des œuvres d'imagination, et leur dessein est de divertir et de donner à penser, par le récit de belles histoires et d'aventures singulières. Seulement, le public que l'auteur recherche est bien différent, et ce n'est pas seulement aux joyeux compagnons de sa jeunesse qu'il s'adresse, mais à tous les bons esprits de l'Europe lettrée. Il est remarquable pourtant qu'il ne perd pas de vue tout à fait la cour de Naples. Le livre des *Dames illustres*[1] est dédié à une proche parente de l'Acciaiuoli, et la reine Jeanne y est louée avec un excès qui surprend lorsqu'on vient de lire les églogues satiriques. Les mêmes personnes qui avaient ri des farces grasses du *Décaméron* ne craignaient pas

[1] *De mulieribus claris.*

qu'on leur fît un peu de morale sous une forme encore romanesque et divertissante.

En rompant avec le parler vulgaire, Boccace avait rompu avec les sujets contemporains, et le moyen âge tient très peu de place dans le livre des *Dames illustres*. Les auteurs qu'on y cite sont Tite-Live, Cicéron, Virgile, Ovide, Tacite, Josèphe, tout au plus Paul Orose et les auteurs de l'histoire Auguste. Il semble que l'histoire des hommes eût perdu toute beauté depuis la chute de l'Empire romain.

Si les hommes du moyen âge reparaissent dans les *Malheurs des hommes illustres* [1], c'est que le dessein de ce livre est plus vaste. C'est en quelque sorte l'histoire de la Fortune que Boccace a prétendu écrire, et, recueillant par tous les siècles les malheurs éclatants et les plus retentissants coups du sort, il a parcouru toutes les générations humaines, « non pas même par

[1] *De casibus virorum illustrium.*

bonds, dit-il, mais au vol». C'est une *vision* ou un *songe*, forme de composition familière au moyen âge, sorte de drame où l'auteur lui-même a un rôle. Tous les grands hommes défilent dans sa modeste chambre de Certaldo, depuis Adam et Ève jusqu'à Charles d'Anjou. Le poète demande à chaque passant son histoire, l'écoute et en raisonne avec lui, le blâmant ou l'approuvant, le raillant même à l'occasion.

Cette œuvre n'est point celle d'un historien. Chaque personnage reste un type moral. Chaque histoire est un thème de philosophie ou d'érudition. Le résumé moral est donné par Pétrarque, qui paraît aussi enfin pour clore cette étrange procession, « le visage modeste, les tempes ceintes de laurier vert, vêtu de drap rouge, digne de tout honneur et de toute gloire ». Pétrarque est, en effet, sans cesse présent dans ces livres singuliers d'imagination, de morale et de science mêlées.

XV

Boccace, si fier vis-à-vis des hommes du commun, s'est courbé dès le premier jour devant celui qu'il a reconnu pour son maître dans la science et la sagesse. Ses pensées, sinon ses mœurs encore, sont pliées vers un idéal pur et haut. La conversion de son esprit a précédé celle de sa vie, pour laquelle il fallait des leçons plus fortes encore.

L'amitié de Pétrarque l'anime de plus en plus pour le labeur d'érudit, la patiente découverte de l'antiquité classique, la recherche, la copie des manuscrits. Il n'est guère une lettre entre les deux amis où il ne soit question de livres. Ce sont des échanges incessants.

La Bibliothèque nationale possède un

énorme et admirable manuscrit[1] de saint Augustin, que Boccace offrit à Pétrarque en 1355. Volume précieux entre tous, témoignage d'une illustre et féconde amitié! Les signatures des deux amis se lisent encore sur les gardes du manuscrit.

Après les livres, Pétrarque n'aimait rien tant que la nature. Tous les lecteurs de ses œuvres savent quel plaisir et quel soin il prenait à cultiver lui-même son jardin. Or, nous apprenons que Boccace prenait part, avec son grand ami, à ces innocentes distractions. La preuve en a été trouvée par un érudit français, M. de Nolhac, qu'il faut toujours citer lorsqu'on s'occupe des premiers littérateurs italiens.

Pétrarque tint, toute sa vie, une sorte de journal horticole où il notait toute l'histoire de ses divers jardins, l'époque de ses plantations, le succès de ses semis, la taille

[1] Par. 1989. — Voir la remarquable étude de M. P. de Nolhac sur la Bibliothèque de Pétrarque. (*Mélanges d'archéologie, publiés par l'École française de Rome*, tome VII.)

de ses arbres[1]. A la date du 16 mars 1359, il a consigné dans ses notes la plantation de cinq pieds de laurier, et en même temps l'arrivée à Milan de son ami Boccace, estimant que la présence d'un pareil homme devait être favorable à la croissance des arbrisseaux sacrés chers aux Muses.

L'enthousiasme, pour son nouveau maître n'avait pas fait oublier à Boccace le maître de son enfance, son premier guide dans le sentier des Muses. Il voyait avec regret que Pétrarque, par une négligence ou un dédain dont il s'est mal justifié, n'avait point lu la *Divine Comédie*, se laissant même accuser de jalousie et d'animosité contre Dante, son sublime rival.

[1] M. P. de Nolhac a eu la bonne fortune de découvrir ce précieux document dans un manuscrit d'Apulée, à la bibliothèque Vaticane (2193). Il l'a publié, avec d'excellents commentaires, ajoutant un nouveau chapitre à ses précieuses publications sur la littérature italienne au quatorzième siècle. (*Pétrarque et son jardin, d'après ses notes inédites.*) Il est bien à souhaiter que les introuvables brochures de M. de Nolhac, qui font tant d'honneur à l'érudition française, soient un jour réunies et rééditées, pour le grand bénéfice des pétrarquisants.

Boccace, brave comme toujours en amitié, ne supporta pas la petitesse qu'il soupçonnait dans l'âme de son ami. En 1359, peu de temps après l'avoir quitté à Milan, il lui envoya un manuscrit de l'épopée divine, accompagné d'un poème latin à l'honneur de Dante, « poète et théologien ». La postérité doit lui savoir gré d'avoir nettoyé l'âme de Pétrarque des hésitations mesquines de l'égoïsme. Pétrarque se sentit blessé du reproche qu'il devinait sous les paroles laudatives de Boccace [1], et, tout en voulant se défendre, fit des aveux sincères. Il reconnaît qu'il n'a point lu la *Divine Comédie*, et en allègue une raison qui n'est pas forte : dans sa jeunesse, alors qu'il rêvait d'acquérir la gloire par des vers écrits en langue vulgaire, il désirait par-dessus tout être lui-même et ne passer pour l'imi-

[1] « Bien que ta gloire, disait Boccace, ne s'étende pas seulement à l'Italie, mais monte jusqu'au ciel même, accueille ton savant compatriote, poète comme toi... Tu ajouteras ainsi à sa gloire, et à la tienne, ô toi illustre ornement de notre ville et du monde entier. »

tateur de personne; il évita donc de lire un auteur dont il craignait la souveraine influence. Ayant renoncé à la langue italienne, il lui devient plus aisé de rendre hommage à Dante, et il le fait avec quelques réserves, mais en termes chaleureux [1].

XVI

Quoiqu'il excusât Dante d'avoir écrit en italien, Boccace ne pensa pas qu'on dût suivre son exemple. Le seul effort de l'art et de la poésie devait être la résurrection de l'antiquité. Cet effort fut celui de la Renaissance, et Boccace le prépara mieux qu'aucun autre par ses grands travaux d'érudition. Il y montre un esprit singulièrement critique, malgré ce culte pour les auteurs qui lui fait dire : « Je crois aux auteurs plus qu'à mes propres yeux. »

[1] *Ep. fam.*, XXI, 15.

Dans son curieux traité de géographie antique [1], qu'il a écrit surtout pour faciliter la lecture des auteurs, il ne manque pas d'appeler en témoignage les navigateurs de son temps, si nombreux déjà et si audacieux. Il parle de leurs dernières découvertes, telles que les îles Canaries, et paraît avoir des connaissances cosmographiques assez étendues. Sa sagacité, dirigée par les anciennes observations d'Hérodote et de Pomponius Mela, lui fait remarquer les coquilles fossiles que l'on ramasse dans les montagnes, et qu'il trouve dans les collines même de Certaldo. Il en tire des conséquences géologiques fort justes.

Le Dictionnaire géographique, composé, dit-il, à ses moments perdus, est comme l'annexe de son vaste traité de la *Généalogie des dieux* [2], auquel il travailla pendant près de trente années de sa vie, y faisant

[1] *De montibus, sylvis, fontibus, lacubus, fluminibus, stagnis et paludibus, et de nominibus maris.*
[2] *De genealogia deorum gentilium.*

sans cesse des additions, et ne se lassant jamais de le remettre sur le métier. Ce livre est le résumé de toutes ses études et de toute l'érudition de son temps. Il fut le premier à entreprendre une étude approfondie de la mythologie, à coordonner les renseignements innombrables et contradictoires des auteurs, à mettre quelque jour dans un chaos où tous ses prédécesseurs s'étaient perdus.

Il avait abordé ce travail colossal à son retour de Naples, et avant sans doute de connaître Pétrarque, à la prière d'un prince français. Hugues de Lusignan, roi de Chypre, était en relations d'affaires avec la maison de banque des Bardi[1], et avait connu le père de Boccace dès 1332[2]. Ce prince lettré et curieux vit en partie son dessein accompli. Nous avons une Épître dédicatoire que Boccace lui adressa, avec

[1] Voir page 6.

[2] Voir à ce sujet les très curieuses recherches de M. de Mas-Latrie. (*Histoire de l'île de Chypre sous le règne de la maison de Lusignan*, tome II.)

des fragments sans doute, ou une première version de son œuvre. Mais elle ne fut achevée et publiée qu'en 1373, plus de quinze ans après la mort du roi de Chypre.

Dans ce traité, si longuement élaboré, Boccace n'arrive pas partout à des résultats nets et sûrs. On s'y attend bien. Pourtant il a une vue personnelle et souvent juste de l'antiquité. L'érudition, le désir d'être informé n'étaient pas d'ailleurs le seul but qu'il poursuivît. Il cherchait encore dans la mythologie un enseignement et un ornement pour la pensée. Son but est littéraire et moral.

Il est persuadé d'ailleurs que la mythologie n'est qu'un tissu d'allégories inventées par les poètes pour voiler leur pensée, et d'où les hommes, par leur ignorance, ont tiré les fausses croyances du polythéisme [1]. « Il faut être fou, dit-il, pour ne point voir

[1] Cette façon de juger les œuvres de l'antiquité classique n'est pas spéciale à Boccace. Elle est commune à un grand nombre d'auteurs du moyen âge. Voir plus haut, page 45.

moyen âge la plus profonde influence. Tels encore les poètes chrétiens Prudence, Sedulius, Arator, Juvencus, et ce singulier écrivain, qui tenait déjà au moyen âge, en unissant la fantaisie la plus folle au besoin de la plus sèche information, Martianus Capella, qui intitulait son traité grammatical : *les Noces de Mercure et de Philologie*.

Boccace possédait des auteurs que notre époque a découverts dans des palimpsestes après des éclipses de plusieurs siècles [1]. En possédait-il d'autres que nous ayons tout à fait perdus? Connaissait-il d'Ennius autre chose que les fragments que nous lisons dans les philosophes et les grammairiens? Enfin eut-il l'usage des ouvrages de certains auteurs dont le nom même nous paraît fabuleux, tels que ceux de Theodontius qu'il cite avec complaisance [2]? Ce problème

[1] Par exemple un des *Mythographi Vaticani* qu'a découverts le cardinal Mai.

[2] La question de l'existence de Theodontius est une de

de critique et beaucoup d'autres ont été étudiés en perfection par M. Hortis[1]. Son étude ne pouvait être plus complète et plus ingénieuse.

XVII

Dans les premiers livres de son traité, Boccace nous montre son esprit comme une vaste encyclopédie de la science romaine. Dans les derniers, il nous apprend ce qu'il prétend faire de toute cette science. En répondant à ses critiques et aux adversaires de sa pensée, il va nous faire apercevoir son idéal, non l'idéal sensuel de sa ving-

celles sur lesquelles les critiques se sont le plus exercés. Boccace, cependant, semble la trancher lui-même et dire qu'il a cité sous le nom de Theodontius les opinions de Pierre de Pérouse (voir page 26) : « Ex illo (Petro Perusino) multa... sumpsi : et potissimè ea quæ sub nomine Theodontii apposita sunt. » (*Genalogia deorum*, lib. XX, cap VI.)

[1] *Studj sulle Opere latine del Boccacio, con particolare riguardo alla storia della erudizione nel medio evo* (Trieste, Julius Dase, 1879).

tième année, mais la conquête définitive de son esprit, après de longues et laborieuses études. Il a découvert enfin le champ de la pensée tant désiré et vers lequel Pétrarque l'a conduit.

La dernière perfection de l'esprit lui apparaît dans la poésie, qui n'est point la versification et l'art d'aligner les mots, mais une sorte de haute maîtrise intellectuelle et morale. « La poésie, dit-il, est une solide *science* fondée sur les choses éternelles. »

Aussi il n'a pas l'orgueil de se prétendre poète : Pétrarque ne pensait pas l'être non plus. Les premiers poètes grecs sont Linus, Orphée et Musée. Or, d'après Boccace, Musée pourrait bien être le même personnage que Moïse, et ainsi la poésie grecque donne la main à la plus ancienne poésie du monde, la poésie hébraïque.

Pour être poète, il n'est même pas nécessaire de faire des vers. Tous les grands penseurs de l'humanité sont des poètes, et c'est dans ce sens, je le remarque en passant,

que Rienzi avait pu être appelé poète.

Le poète est le maître du monde : il doit tout savoir et tout enseigner. Il a horreur du vulgaire, il n'aime que les pensées chastes. Ses leçons doivent être cachées sous un voile : les fictions des Romains et des Grecs, les figures de la Bible, les paraboles de l'Évangile recouvrent un enseignement exquis. Le propre de la vraie poésie est d'avoir un sens mystique; aussi est-elle faite pour les meilleurs, non pour le peuple. L'humanisme du seizième siècle, que préparent les théories de Boccace, est aristocratique et antipopulaire. Dante doit être blâmé d'avoir songé, en écrivant pour le peuple, à ces « imbéciles » dont le poète ne doit avoir aucun souci.

Ces théories hautaines ne pouvaient manquer de froisser bien des gens. Reprenant pour un instant sa plume de nouvellier, Boccace nous décrit ses critiques en quelques traits vivants. Il les fouaille de main de maître, avec cette violence mor-

tième année, mais la conquête définitive de son esprit, après de longues et laborieuses études. Il a découvert enfin le champ de la pensée tant désiré et vers lequel Pétrarque l'a conduit.

La dernière perfection de l'esprit lui apparaît dans la poésie, qui n'est point la versification et l'art d'aligner les mots, mais une sorte de haute maîtrise intellectuelle et morale. « La poésie, dit-il, est une solide *science* fondée sur les choses éternelles. »

Aussi il n'a pas l'orgueil de se prétendre poète : Pétrarque ne pensait pas l'être non plus. Les premiers poètes grecs sont Linus, Orphée et Musée. Or, d'après Boccace, Musée pourrait bien être le même personnage que Moïse, et ainsi la poésie grecque donne la main à la plus ancienne poésie du monde, la poésie hébraïque.

Pour être poète, il n'est même pas nécessaire de faire des vers. Tous les grands penseurs de l'humanité sont des poètes, et c'est dans ce sens, je le remarque en passant,

que Rienzi avait pu être appelé poète.

Le poète est le maître du monde : il doit tout savoir et tout enseigner. Il a horreur du vulgaire, il n'aime que les pensées chastes. Ses leçons doivent être cachées sous un voile : les fictions des Romains et des Grecs, les figures de la Bible, les paraboles de l'Évangile recouvrent un enseignement exquis. Le propre de la vraie poésie est d'avoir un sens mystique; aussi est-elle faite pour les meilleurs, non pour le peuple. L'humanisme du seizième siècle, que préparent les théories de Boccace, est aristocratique et antipopulaire. Dante doit être blâmé d'avoir songé, en écrivant pour le peuple, à ces « imbéciles » dont le poète ne doit avoir aucun souci.

Ces théories hautaines ne pouvaient manquer de froisser bien des gens. Reprenant pour un instant sa plume de nouvellier, Boccace nous décrit ses critiques en quelques traits vivants. Il les fouaille de main de maître, avec cette violence mor-

dante qui lui est naturelle. Ce sont d'abord les oisifs, qui, en tout temps, ont trouvé mauvais qu'il y eût des laborieux : « Le pauvre homme, disent-ils, que de temps il a perdu! que de papier il a noirci! N'aurait-il pas mieux fait de boire, de dormir et de devenir amoureux? »

Puis, ce sont les soi-disant sages, qui, pour avoir vu le dos de quelques livres de philosophie, se pensent philosophes, et traitent toutes les belles inventions des poètes de fadaises et de fables bonnes à amuser les enfants. Bien près de ceux-là viennent les savants adonnés à des sciences inférieures : les jurisconsultes, qui cachent sous leurs toges et leurs bonnets fourrés l'avarice et l'ignorance; les médecins, que Pétrarque a instruit Boccace à mépriser; ceux-là ont beau jeu, dit-il, à relever les erreurs des autres : « Leurs erreurs à eux sont cachées dans la terre[1]. » Tous ces

[1] Le même mot est cité par Pétrarque, qui l'attribue à Socrate. (*Contra medicum quemdam invectivarum lib. I.*)

gens parlent de la poésie « comme les aveugles des couleurs ». Boccace s'irrite de leur bavardage malveillant, mais à peine trouve-t-il qu'il vaille la peine de leur répondre.

Il prend plus à cœur l'opposition qu'il rencontre chez quelques moines et gens d'Église. Ceux-ci avaient plus d'un grief contre lui, et je ne pense pas que son amour de la poésie et de l'antiquité fût le principal. Un certain nombre de moines assurément voyait d'un mauvais œil la floraison nouvelle des études classiques. Pétrarque a plusieurs fois réfuté leurs arguments, et soutenu que la lecture des auteurs païens ne nuisait pas à l'intégrité de la foi chrétienne [1].

C'était une vieille querelle, née sur les débris du monde antique, au lendemain de la victoire de l'Église. On en trouve la trace chez les Pères latins et grecs, tels que

[1] Voir par exemple ses belles lettres à son frère le moine chartreux. (En particulier *Ep. fam.*, X, 4.)

Basile et Jérôme. Elle continuait au dixième siècle entre le clergé séculier, qui tenait pour l'enseignement classique, et le clergé régulier, pour un enseignement purement religieux [1].

Au quatorzième siècle, une sorte de positivisme athée prenait en Italie des proportions alarmantes. « Les épicuriens sont innombrables », dit Benvenuto d'Imola, et il ajoute, avec quelque exagération sans doute : « On les compte, non par centaines de mille, mais par milliers de mille. » On rencontrait ces athées parmi les poètes et les savants, tels que ce Guido Cavalcanti, à qui la rumeur publique attribuait cette téméraire proposition : « La mort des hommes est toute semblable à celle des bêtes. » Ces blasphémateurs se réclamaient de noms antiques, ou que le vulgaire croyait tels, Épicure, Aristote, Averroès.

La passion politique venait brouiller

[1] Voir notamment ce qui se passait alors en France. (Pfister, *Études sur le règne de Robert le Pieux*.)

encore davantage les idées. L'averroïsme était fréquent surtout parmi les Gibelins, ennemis du Pape et souvent ennemis de Dieu. Il avait pour patron ce prince à moitié sarrasin, rebelle et excommunié, ami des sciences arabes et des mystères orientaux, Frédéric II, dont le peuple se rappelait, comme par légende, les étranges et fantastiques orgies. Les études classiques, l'impiété et le gibelinisme ne faisaient qu'un pour bien des esprits. On sait combien de Gibelins Dante a placés dans les Enfers, tout Gibelin qu'il fût lui-même. Sur de telles prémisses, des juges ignorants ne pouvaient-ils conclure contre l'érudition et la poésie tout entières?

L'Église pourtant ne tomba jamais dans ces préjugés. Les papes français d'Avignon semblent n'avoir rien eu plus à cœur que de s'entourer d'Italiens lettrés. Et ils ne s'adressaient pas aux pires; ce n'était qu'à défaut des Boccace et des Pétrarque qu'ils retombaient sur les Zanobi di

Strada[1]. Les meilleurs amis de Pétrarque et de Boccace, et les plus savants, ont été des ecclésiastiques comme Nelli, des moines comme Martino da Signa, le Père Denys de Borgo San Sepolcro et le Père Marsili.

Il serait aisé de démontrer, par cet exemple et bien d'autres, que la résistance des couvents à l'humanisme ne fut point générale et n'eut pas l'importance qu'on lui a attribuée. On exagère certainement beaucoup lorsqu'on répète que Pétrarque et Boccace, premiers penseurs modernes, affranchirent la pensée humaine. Tout penseur original affranchit toujours en quelque chose la pensée. Mais cela n'empêche pas de mettre les choses à leur place. Boccace et Pétrarque furent bien de leur temps : ils s'appliquèrent très sincèrement à accorder leurs études et leur foi. Ils mirent, comme

[1] On voit dans les lettres de Pétrarque quelles instances il subit de la part de trois papes français qui voulaient l'attacher à leur cour comme secrétaire apostolique.

il arrive toujours aux hommes, quelque excès dans leurs prétentions, et exaltèrent l'homme de lettres plus haut peut-être qu'il ne convient, préparant par leur exemple cet homme de lettres de la Renaissance propre à tout et prêt à se mêler de tout.

Ce que j'en dis n'est point pour méconnaître les très grands services qu'on leur doit. Boccace résista très justement à des théories religieuses excessives qui ne furent jamais celles de l'Église, et il en prit occasion pour renouveler ses déclarations d'attachement à la foi catholique.

XVIII

Il ne vivait pas sans trouble de conscience. Sa pensée, pas plus que sa vie, n'était tout à fait conforme à ce modèle religieux que Pétrarque lui présentait sans cesse. Il traînait son âge mûr dans des

amours peu nobles dont son *Corbaccio* nous donne une assez triste idée, et dont des enfants naturels étaient les preuves vivantes.

Son âme était chargée, et il approchait de cette crise morale que Sainte-Beuve a bien décrite :

Dans le récit qu'on lit des hommes d'autrefois,
Des meilleurs, des plus saints, de ceux en qui je crois,
Amis, ce que j'admire et que surtout j'envie,
C'est leur force, un matin, à réformer leur vie;
C'est Dieu les délivrant des nœuds désespérés.
Car d'abord, presque tous, ils s'étaient égarés :
Ils avaient pris la gauche et convoité l'abîme;
Mais quelque événement bien simple ou bien sublime,
. . . .
Quelque tonnerre au ciel, un écho dans leur cœur,
Les replaçait vivants hors des vicissitudes;
Et, parmi les cités, au fond des solitudes,
Dans la suite des jours ou sereins ou troublés,
L'éclair ne quittait plus ces fronts miraculés[1]...

La foi simple de l'homme du moyen âge allait tout d'un coup renaître dans l'âme de Boccace. Il s'était raillé des songes, des visions et des miracles; mais il y croyait au

[1] *Pensées d'août.* (*Poésies complètes* de C. A. Sainte-Beuve. Paris, Lemerre, 1879, t. II, p. 222.)

fond de son cœur. Il s'était gaussé des moines, et un moine, en paraissant devant lui, le fit trembler jusqu'aux entrailles.

Un jour, au commencement sans doute de 1362, Gioacchino Ciani, moine chartreux, entra chez lui pour y accomplir, dit-il, un message, au nom de Pietro Petroni, abbé de son couvent, mort récemment en odeur de sainteté[1]. A l'heure de mourir et de paraître devant son Créateur, l'abbé vénéré avait joui d'une vision céleste. Il lui avait été donné de voir à la fois le ciel et les enfers. Les jugements de Dieu sur plusieurs lui avaient été révélés, et il avait chargé son disciple Ciani de les prévenir que la mort était proche pour eux, et qu'ils eussent à se convertir. Il avertissait Boccace, qu'il n'avait jamais vu et qu'il ne connaissait aucunement. Et même, si tant est que le zèle du messager n'ait rien ajouté aux paroles du bienheureux, Boccace fut

[1] Pietro Petroni a été béatifié. Bolland. 29 mai.

invité à renoncer à la poésie, c'est-à-dire, comme il le comprit aussitôt, à l'étude des auteurs païens. Il se sentit troublé au fond de son âme, et prit aussitôt le parti de se réformer. Cette naïveté, cette spontanéité de foi complètent bien le portrait qu'on peut se faire de Boccace. Le moine et lui sont bien chacun dans leur rôle, et pour rien au monde je ne voudrais effacer cette page de la vie de Boccace.

Boccace n'eût pas été lui-même, s'il n'eût mis dans ses projets de réforme quelque exagération. Il écrivit aussitôt à Pétrarque pour lui décrire le trouble de son âme, sa terreur de la mort et du châtiment éternel. Il lui annonçait même le dessein désespéré de renoncer aux lettres pour toujours et de détruire tous ses livres.

La réponse de Pétrarque est ce qu'on pouvait attendre de ce grand esprit, reposé dès longtemps dans la calme possession de la plus pure religion [1]. Il semble vraiment

[1] *Ep. sen.*, I, 5.

qu'on entende parler un Basile ou un Chrysostome. Il met d'abord Boccace en garde contre cette facilité à accepter pour vrai, du premier coup et sans preuves, un fait miraculeux. La circonspection à ce sujet doit être extrême, car les erreurs sont fréquentes, et l'imagination nous induit souvent en erreur. Mais en admettant même que le Chartreux ait dit vrai et que le Père Petroni ait été favorisé d'une vision, en quoi cette vision doit-elle troubler Boccace, et qu'a-t-il appris qu'il ne sût déjà? Que sa mort est prochaine? — La mort est toujours prochaine, et la vie la plus longue n'est qu'un clin d'œil auprès de l'éternité. — Qu'il devait réformer sa vie, se préparer à la mort? — L'ignorait-il?

Pour ce qui est des belles-lettres, des livres et des auteurs antiques, Pétrarque ne pouvait admettre l'avertissement, d'où qu'il vînt. Avec son érudition aisée et une complète sécurité de conscience, il prend la défense des lettres, s'appuyant sur les

Pères et les enseignements mêmes de l'Église. Si pourtant Boccace persiste dans son dessein et veut se défaire de ses livres, qu'il en fixe le prix et ne les cède à nul autre qu'à Pétrarque. Il se déclare prêt à en payer telle somme que son ami voudra demander.

Tant de prudence et de cordialité dut ramener le calme dans l'âme agitée du nouveau converti.

Sa conversion fit grand bruit, et quelques-uns pensèrent qu'il ne pouvait faire moins que d'entrer au couvent pour y pleurer ses péchés. Quelques années plus tard encore, lorsqu'il alla dans le Napolitain visiter le prieur d'un couvent, tout Florence crut qu'il se faisait moine et prononçait ses vœux dans une Chartreuse.

L'idée de voir Boccace moine, qui, à première vue, nous paraît folle, ne sembla pas telle aux Florentins d'alors. On la trouva naturelle, puisqu'on l'imagina. Pourtant il n'alla point jusque-là, et se contenta de

mener désormais une vie raisonnable. Il avait presque cinquante ans.

XIX

Rendons grâces au ciel que Pétrarque ait su persuader à Boccace de continuer son labeur d'érudit. Nous devons, en effet, à ces deux grands hommes un service que nulle reconnaissance ne pourra payer : ils nous ont sauvé les poèmes d'Homère que, sans leur industrieux dévouement, nous ne posséderions peut-être pas. Le moyen âge n'a connu Homère que par des résumés et de fâcheux arrangements. En 1354, un manuscrit en avait été donné à Pétrarque par Nicolas Sigeros, ambassadeur de Jean Cantacuzène auprès du Pape [1]. Comme un rare trésor, Pétrarque le conservait dans sa

[1] *Ep. fam.*, XVIII, 2.

bibliothèque, mais le livre restait lettre close pour lui comme pour Boccace.

Personne ne pouvait leur servir d'interprète, jusqu'au jour où Pétrarque, par l'entremise d'un ami padouan, eut mis la main sur un étrange personnage, Grec de langue, sinon de nation, le Calabrais Léonce Pilate. Pétrarque le fit connaître à Boccace, qui l'arrêta tandis que de Venise il se rendait à Avignon pour chercher fortune, et le persuada non sans peine de venir à Florence et d'y donner des leçons à l'Université.

Boccace et Pétrarque offrirent une preuve singulière de leur dévouement aux lettres grecques, en supportant pendant des années ce désagréable personnage, le logeant chez eux, l'hébergeant, le payant même, si j'entends bien un passage de leur correspondance. D'où venait-il et quel était-il? Les deux amis l'ignoraient. Ils le savaient Calabrais, bien qu'il se donnât par vanité pour Grec et citoyen de Thessalonique. C'était

là, paraît-il, une prétention commune à la plupart des Calabrais. Léonce semble avoir été de cette race de Grecs, coureurs d'aventures, drogmans, valets, hommes de tous métiers, dont la Méditerranée est encore sillonnée. Était-il savant, au moins? Boccace le croyait : il lui entendait citer des auteurs inconnus, Lycophron, les *Commentaires* de Didyme, la *Vie d'Homère* par Callimaque. Son assurance était surtout merveilleuse pour trancher de tout et ne sembler rien ignorer.

Il s'imposait par là à ses hôtes, malgré son mauvais caractère. Sombre, hargneux, mal poli, difficultueux, « il a dû, dans sa jeunesse, dit Pétrarque, être portier du labyrinthe de Crète ». Il était parfaitement laid, la barbe longue et sale, les cheveux noirs, hérissés en broussailles, la face renfrognée. Mais il possédait la clef du paradis fermé aux deux ardents lettrés! Dans les mauvais moments, il leur arrivait de l'envoyer au diable, et Pétrarque va jusqu'à le

traiter de « grosse bête ». Puis ils oublient tout et ne voient plus dans ce grossier et malpropre personnage que le guide qui les conduit vers Homère et Platon. Boccace le reçut chez lui à Florence, et le décida à commencer cette traduction d'Homère pour laquelle Pétrarque prêta le manuscrit qu'il tenait de Sigeros, contribuant aussi de sa bourse à l'entretien du mal commode traducteur.

Il faut entendre en quel élan d'enthousiasme Boccace proclama la conquête acquise à tant de frais et de peine : « C'est moi, dit-il, qui le premier ai rappelé en Toscane les livres d'Homère, exilés depuis tant de siècles. C'est moi, premier entre les Latins, qui ai entendu lire l'*Iliade* par Léonce Pilate. C'est moi encore qui ai obtenu qu'ils fussent lus en public. Je n'ai pas tout compris clairement, soit ! Mais j'ai compris ce que j'ai pu, et si cet homme admirable était resté plus longtemps parmi nous, nul doute que je n'eusse tout compris. »

La traduction de Léonce Pilate, dont M. Hortis a pour la première fois publié un fragment, est littérale et obscure. On ne s'étonnera pas d'entendre dire à Boccace qu'il ne comprenait pas tout. Léonce savait médiocrement le latin, et l'on se demande s'il savait suffisamment le grec. Son interprétation, si imparfaite qu'elle fût, ne s'acheva que lentement et laborieusement. En effet, c'est en 1360 que Pétrarque prêta son manuscrit à Boccace, et en 1364 la traduction était à peine terminée. Après 1367 seulement Pétrarque put en obtenir une copie complète.

Boccace ne supporta pas tout ce temps la fatigante société du traducteur. En 1363, Léonce ne pouvant plus se souffrir à Florence, Boccace l'avait conduit à Venise auprès de Pétrarque. Malgré ses travers toujours croissants et sa mauvaise humeur constante, qui assombrissait la gaieté naturelle du vieux philosophe, Pétrarque le retint assez longtemps; car on attendait de

lui une traduction des *Dialogues* de Platon. Pourtant, au bout d'un ou deux ans[1], Pétrarque était tout à fait à bout de forces. Il avisait Boccace qu'il avait laissé Léonce partir pour Constantinople, sans faire aucune instance pour le retenir.

Si déplaisant qu'ait paru le premier traducteur d'Homère, son rôle dans l'histoire littéraire est assez grand pour que je ne passe pas sous silence sa mort, étrange comme sa vie.

Il arriva à Constantinople, muni d'une lettre de Pétrarque pour l'empereur Jean Paléologue[2]. A peine arrivé, il regretta naturellement d'être venu et écrivit à Pétrarque pour le supplier de le rappeler en Italie. Mais Pétrarque, à peine libéré, n'y consentit à aucun prix et demeura plus d'un an inflexible aux prières de Léonce.

[1] Les lettres de Pétrarque d'où je tire ces renseignements ne peuvent être que de 1364 ou 1365.

[2] Pétrarque ne connaissait aucunement l'Empereur, mais se croyait assez sûr de sa royauté littéraire pour écrire librement à tout souverain.

Sa bonne âme, à la fin, se laissa toucher, et en janvier 1367 Léonce naviguait vers l'Italie. Dans la mer Adriatique une tempête violente assaillit le navire, et tandis qu'il s'accrochait au mât pour résister à la force du vent, le premier traducteur d'Homère mourut, comme Ajax, frappé de la foudre.

Boccace dut être ému de cette mort poétique, que Pétrarque s'empressa de lui narrer. Ils se consolèrent, je pense, assez vite, car l'Homère leur restait, et aussi les livres que Léonce leur rapportait de Constantinople.

XX

Si l'homme est naturellement inconstant dans ses desseins, l'homme de lettres l'est plus que tout autre! Ainsi raisonnait Pétrarque, en pensant à Léonce Pilate. Il eût pu être confirmé dans cette sage réflexion

par un retour sur lui-même et l'exemple de son ami Boccace. Jusqu'à ce que la maladie l'eût cloué sur place, Boccace voyagea; il lui était impossible de rester longtemps au même lieu, et il vivait toujours incertain du lendemain. Il se détachait de plus en plus de Florence, et nous voyons qu'en 1362 il donnait sa maison à son frère Jacopo. A Certaldo, il ressentait avec aigreur la gêne de son étroite fortune, cette pauvreté dont il menait si grand bruit et dont il avait tout à fait convaincu Pétrarque. Cependant son indépendance lui faisait refuser les invitations princières, l'offre de fonctions lucratives, comme celles de secrétaire apostolique, que Pétrarque lui avait fait proposer par le Pape[1]. Pétrarque lui-même ne se lassait pas de lui offrir, avec sa parfaite bonne grâce, une hospitalité complète, et désirait ardemment s'unir à lui pour finir ensemble leurs jours. Boccace ne se lassait

[1] *Ep. sen.*, I, 5.

pas de refuser, et il semble que sa hautaine indépendance ait jeté quelque ombre sur leur amitié.

Cependant, par besoin de mouvement ou désir de renouveler les souvenirs de sa jeunesse, Boccace se laissa deux fois attirer à Naples. En 1362, il se rendit à l'invitation tant de fois refusée du grand sénéchal. Il dut y être décidé par l'intervention de Francesco Nelli, homme lettré et charmant, ami de Pétrarque, qui occupait alors une fonction à Naples. On a élevé des doutes sur l'authenticité d'une lettre que Boccace écrivit à Nelli après ce désastreux voyage. Le ton en appartient si bien à Boccace que je ne saurais la rejeter tout à fait, en admettant pourtant quelques interpolations[1].

[1] Son ton violent et agressif la rend surtout suspecte aux yeux de M. Hortis. Cela ne suffit peut-être pas. Nous avons vu dans quels termes injurieux Boccace écrivait à Pétrarque lui-même. D'ailleurs, j'observe que Nelli ne la reçut peut-être jamais, puisqu'elle est écrite à Venise le 28 juin et que Nelli mourut à Naples avant la fin d'août. Qui sait si même Boccace, après avoir déchargé sa bile, l'envoya jamais?

Elle nous montre bien le caractère de parvenu qui était celui d'Acciaiuoli et son orgueil demesuré. Tenant cette fois Boccace, se croyant sûr de le garder et de le faire travailler pour sa gloire, il le traite en domestique. Il le loge, non dans son palais, comme un prince des lettres, mais dans un mauvais corps de logis, près des cuisines, parmi ses gens, tourbe infecte de Grecs et de vauriens de tous pays.

La susceptibilité de Boccace était légitimement éveillée : vieux, obèse, malade déjà, illustre en tous lieux, il avait quitté tout, et jusqu'à son précieux Léonce Pilate. Il est curieux de voir pourtant avec quelle violence outrée il exhale son courroux.

Pour se remettre, il s'en alla à Venise, chez son grand ami, dans cette belle maison, au bord du grand canal, des fenêtres de laquelle on voyait entrer et sortir les galères superbes, chargées de marchandises et venues du bout du monde.

En 1370, il se laissera de nouveau

entraîner à Naples par une invitation acceptée bien à la légère, et s'en trouvera plus mal encore. Un certain Niccolò di Montefalcone, abbé d'un couvent de Chartreux, à San Stefano, dans l'Apennin napolitain, l'avait prié de venir visiter le monastère, et s'en trouva absent lorsque le poète y arriva. Alors, comme je l'ai dit, on fit de nouveau courir à Florence le bruit que Boccace entrait en religion [1].

Nous le suivons à Milan en 1359, à Naples en 1362, à Venise en 1363, à Avignon en 1365, à Rome en 1368, à Naples de nouveau en 1370. Est-ce là le résumé de cette vie agitée? Non pas. Il nous faut encore placer deux visites à Pétrarque. Je crois pouvoir fixer la date de la première à 1367 [2].

Boccace avait quitté Certaldo le 23 mars pour aller visiter Pétrarque. Il avait été

[1] Voir page 148.

[2] Mon raisonnement est ondé sur la comparaison de plusieurs lettres de Pétrarque. Voir la note à la fin du volume.

retenu quelque temps à Florence, et lorsque, poursuivant son chemin, il fut parvenu à Bologne, il apprit que son ami avait déjà quitté Venise pour rendre à Pavie cette visite annuelle aux Visconti, que Boccace blâma toujours. Malgré le grand dépit que lui causa cette nouvelle, il poursuivit sa route, ayant affaire à Venise. Un peu plus loin, il rencontra le gendre de Pétrarque, Francesco di Brossano : « J'ai admiré, dit-il, sa taille très haute, son visage placide, sa parole grave, ses façons douces. » Il savait bien que ces compliments seraient agréables à lire à Pétrarque, et ajoutait : « Que ne louerais-je pas qui t'appartînt? »

Débarqué à Venise, il est assailli par des amis qui insistent tous pour le recevoir chez eux. Parmi les plus pressants est le grammairien Donato degli Albanzani, ami de Pétrarque; mais il suit Francesco Allegri, avec qui il est venu de Florence et à qui il a donné parole.

Un scrupule de convenance l'empêchait

d'habiter sous le toit où Pétrarque avait laissé seule sa fille Francesca, que Boccace nomme Tullia, comme fille du moderne Tullius Cicéron. « Si je n'avais eu, dit-il, aucun ami pour me recevoir, j'aurais mieux aimé demeurer à l'auberge que de vivre chez Tullia en l'absence de son mari... Tu connais, toi, la pureté de mon âme : tout le monde ne la connaît pas. Ma tête blanche, à vrai dire, et mon âge, et la masse pesante de mon corps malade, sans parler de ma loyauté, auraient pu écarter tout soupçon. Mais j'ai préféré m'abstenir. En ces sortes de choses, tu le sais, on en croit plutôt la mauvaise renommée, si mensongère soit-elle, que la vérité. »

Pourtant, il va visiter Francesca. La charmante jeune femme, dont la gracieuse vertu fut l'ornement des dernières années de Pétrarque, reçut avec joie l'ami qu'elle savait si cher à son père. Elle rougit d'abord un peu, puis prit son courage et embrassa tout simplement Boccace, qui demeura ravi de

tant de naturel et de bonté. Elle lui offrit tout ce qui pouvait lui plaire : la maison, le jardin et surtout les livres de Pétrarque. Boccace lui trouva la grâce d'une enfant et la gravité d'une matrone. Il l'admira autant que faisait Pétrarque. Ce n'était pourtant ni une héroïne, ni une savante. Elle était simple, bonne et sage.

On s'assit dans le jardin, avec quelques amis, passant le temps en honnêtes propos. Voici venir une enfant, la petite-fille de Pétrarque, qu'il avait nommée Eletta, du nom de sa propre mère. L'enfant avait environ cinq ans. Elle était bien élevée, se présentait sans timidité et saluait avec un sourire. Boccace la prit dans ses bras sans qu'elle eût peur. Il était tout ému, songeant à sa fille Violante qu'il avait récemment perdue. Violante eût été plus grande, ayant quelques années de plus, mais le père retrouvait en Eletta toutes les grâces de son enfant, le regard clair, le parler naïf, les façons ingénues.

La ressemblance lui semblait parfaite, sauf pour la couleur des cheveux, « car la tienne, écrit-il à Pétrarque, a une chevelure d'or, et les cheveux de la mienne étaient noirs et roux ». L'enfant resta longtemps sur les genoux de Boccace. Il la regardait et l'écoutait sans se lasser. A la fin, il n'y put plus tenir et se détourna pour pleurer.

Francesco di Brossano revint à Venise après quelques jours. C'était un homme simple, franc et bon, tout semblable à sa femme; il semble que Boccace, comme Pétrarque, après leur vie compliquée et l'effort de leur âme toujours tendue, aient trouvé le plaisir du repos dans la société de natures primitives. Brossano combla Boccace de prévenances, le visitant sans cesse, lui offrant libéralement sa table et sa maison. Il eut, enfin, une attention à laquelle Boccace, toujours à court d'argent, fut particulièrement sensible.

« La veille même de mon départ, dit-il, comme il était déjà tard, Francesco, qui sait

que je suis pauvre (et je ne l'ai jamais nié), m'entraîna dans un coin retiré de la maison; de là, ne pouvant parvenir à me persuader par ses paroles, il saisit mon pauvre bras de ses mains gigantesques, et me força, tout rougissant, à accepter une très large preuve de sa libéralité. Puis il s'enfuit en me disant adieu, et me laissa là. » Boccace couronne son récit par cette exclamation comique : « Fasse Dieu que je puisse un jour le rembourser! »

Les détails de ce récit nous renseignent mieux que quoi que ce soit sur le caractère de Boccace et la physionomie de ses dernières années. Nous apercevons ce qu'il y avait de bonté et de droiture au fond de ce caractère si variable. On peut aimer cet homme qui, après avoir tant remué d'idées et d'images, tant traversé d'aventures, prenait plaisir encore à la société d'une enfant de cinq ans.

XXI

L'année suivante, à l'automne, il retournait visiter Pétrarque, qui, las de Venise, déjà malade et préoccupé de mille façons, s'était retiré à Padoue pour s'y consacrer tout entier aux charges pieuses de son canonicat. Pétrarque fuyait ses ennemis vénitiens les averroïstes, qui, pour secouer le joug de la philosophie spiritualiste, n'avaient pas craint de vilipender le vieux sage vénéré. On l'avait traité d'ignorant, parce qu'il croyait à l'Évangile et non à la médecine. Pétrarque, dans sa retraite, prenait la plume pour se défendre[1]; Boccace le devançait, et, à peine de retour en Toscane, écrivait une apologie de son grand ami.

Les deux amis ne devaient plus se revoir.

[1] C'est alors qu'il écrivit le traité : *De sui ipsius et multorum ignorantiâ.*

La maladie calma l'humeur vagabonde de Boccace. Après son dernier retour de Naples, en 1370, il semble qu'il ne quitta plus guère Certaldo que pour faire à Florence de courtes et rares apparitions. Sa santé était devenue tout à fait mauvaise. Il avait des essoufflements pénibles et souffrait à monter les escaliers.

Cependant, il revint encore à Florence, dans l'automne de 1373, pour y remplir un devoir et y recevoir un honneur qui fut le couronnement de sa vie littéraire. Les Florentins, dès lors, n'entendaient plus la *Divine Comédie*, et, pour que les enseignements contenus dans le poème national pussent être conservés aux nouvelles générations, les prieurs de la ville avaient décrété qu'un commentaire public en serait fait aux frais de la République. On allouait au titulaire de cette chaire spéciale un traitement fort large de cent florins d'or.

Il fallut de vives instances pour la faire accepter à Boccace. Nul assurément n'était

plus capable que lui de s'acquitter d'une pareille charge. Il avait écrit déjà une vie de Dante, conçue, à vrai dire, sur le modèle des beaux contes moraux qui sont dans les *Malheurs des hommes illustres*, comme un roman, plutôt qu'un chapitre d'histoire. Mais il n'a jamais écrit autrement l'histoire, et ne songea assurément qu'à honorer son maître.

Dans son Commentaire sur la *Divine Comédie*, il mêlera de même la morale, la fantaisie et l'érudition. Il commença son cours avec le plus éclatant succès, le dimanche 23 octobre 1373. Comme il s'agissait de choses saintes, les leçons se donnaient dans une église, San Stefano, près du Ponte Vecchio. Elles furent interrompues au bout de trois mois.

Il survint à Boccace une cruelle maladie de peau, qui n'était point la gale, comme le disent la plupart des historiens [1]. Pétrarque,

[1] Les passages malheureusement trop courts où Boccace parle de sa maladie ne suffisent pas pour établir un dia-

dont les préjugés contre les médecins étaient invincibles, avait longtemps obtenu de lui qu'il souffrît sans leur secours. Peut-être eût-il mieux valu qu'il persévérât dans cette résolution. Nous apprenons, en effet, qu'ils lui firent subir un traitement atroce, le torturèrent avec des ventouses scarifiées et le laissèrent dans un grand état de faiblesse.

Il n'était plus que l'ombre de lui-même, et ceux qui ne l'avaient pas vu depuis quelque temps ne le reconnaissaient pas. Il ne pouvait presque pas remuer et ne quittait plus Certaldo.

Quelques lettrés venaient parfois l'y voir, entre autres Coluccio Salutati, auquel nous devons le peu que nous savons sur ses dernières années. Il ne vit jamais de vieillard

gnostic certain. Cependant, de l'avis d'un savant médecin à qui je les ai soumis, son affection de peau n'était certainement pas la gale. Le mot *scabies,* dont il se sert pour la désigner, était appliqué alors à toutes sortes de maladies. Le plus probable, c'est qu'il était atteint du diabète, et toutes les souffrances diverses dont il se plaint devaient provenir de cette cause unique.

plus aimable ni plus gai. Boccace échangeait ses dernières lettres avec Pétrarque, qui finissait sa vie, lui aussi, dans sa solitude d'Arquà. Boccace lui cherchait encore quelques petites querelles, comme c'était sa coutume, mais sans que leur amitié en souffrît. Ces deux mourants restaient jeunes et vivants, par l'amour des lettres et de la vérité. Ils étaient détachés de toutes choses et se préparaient à la mort.

C'est alors que le *Décaméron* tomba dans les mains de Pétrarque, et son esprit, tourné à l'universelle indulgence, le jugea, comme j'ai dit, sans rigueur. Son âme si pure prit un plaisir extrême aux angéliques aventures de Griselda. Pensant plaire à Boccace et lui montrer le cas qu'il faisait de son récit, en le revêtant d'une forme immortelle, il traduisit *Griselda* en latin [1]. Sur ce beau témoignage finit cette grande amitié.

[1] La lettre de Pétrarque qui contient la traduction de

Les nouvelles étaient lentes à venir à Certaldo, et Pétrarque était mort depuis deux mois, quand une lettre de Francesco di Brossano apprit à Boccace la perte irréparable qu'il avait faite. Rien qu'à la vue de l'écriture de Brossano, Boccace devina la terrible nouvelle. Il eut une profonde douleur et ne s'occupa plus désormais que de réunir les œuvres de son ami.

Pétrarque, en mourant, ne l'avait pas oublié; le legs qu'il lui faisait était familier et délicat : « A Giovanni de Certaldo, avait-il écrit dans son testament, je laisse (et j'ai honte que ce soit une si petite chose pour un si grand homme!) cinquante florins de Florence afin qu'il s'en achète un habit de chambre pour les nuits d'hiver qu'il passe à travailler. »

Il lui restait peu de nuits et de jours à passer. Avec sa grande amitié allait presque finir sa vie. Cette même année, au mois

Griselda est la dernière de l'épistolaire. (*Epistolæ seniles*, XVII, 3.)

d'août, il avait fait un testament rempli de sentiments pieux. Il voulut dormir son dernier sommeil dans un couvent d'Augustins, à San Spirito, s'il mourait à Florence; à San Jacopo, s'il mourait à Certaldo. Il léguait tous ses livres à son confesseur, Fra Martino da Signa, moine augustin du couvent de San Spirito. Les livres tant aimés devaient reposer sous la garde des moines[1]. La paix était bien faite.

Le 21 décembre 1375, Boccace mourait. Ce fut une grande douleur. Le troisième flambeau de l'Italie s'était éteint. La fin du quatorzième siècle était triste. Dante, Pétrarque, Boccace, Giotto, tous les hommes étaient morts qui avaient, après dix siècles, revivifié l'antique gloire latine. On voyait poindre à peine l'aurore du glorieux quinzième siècle. Les hommes de ce temps ont cru qu'ils arrivaient à une de ces heures de l'histoire où tout semble fini[2].

[1] Ils ont péri, quelques années plus tard, dans un incendie.
[2] Je trouve notamment cette impression dans les lettres de

Les hommes du quatorzième siècle avaient semé une bonne semence, qui devait lever pour la gloire de leur pays et de l'esprit humain. Il faudrait suivre le chemin des œuvres de Boccace à travers les littératures européennes pour mesurer combien nous lui devons. Il me suffira d'avoir dégagé sa physionomie et indiqué à grands traits l'histoire de sa vie. Je voudrais avoir contribué au moins à détruire l'opinion vulgaire que beaucoup de Français ont de lui, le rangeant parmi les écrivains égrillards, non loin de Crébillon fils et du marquis de Sade. Je crois plus proche de la vérité l'image légendaire que se font de Boccace les paysans des environs de Certaldo. Il est demeuré à leurs yeux comme une sorte de sage et de sorcier, initié aux

Coluccio Salutati à Frà Lodovico Marsili et à Francesco di Brossano, ainsi que dans la *Canzone* de Franco Sacchetti sur la mort de Boccace; qu'on se souvienne en particulier de la seconde stance, qui commence ainsi :

Lasso, che morte in picciol tempo ha tolto
A te, Fiorenza, ciascun caro e degno.....

secrets de la nature et doué d'un pouvoir surhumain. Quand il sortait de sa maison et voulait traverser la vallée profonde, il jetait, par un geste, un pont de cristal d'un flanc à l'autre des coteaux et marchait, impassible, au-dessus des hommes et de leurs demeures. C'est bien l'image de la poésie telle qu'il la concevait, arche immense jetée sur l'infini.

Est-ce tout à fait sa faute si nous ne le connaissons que par ses côtés les plus bas? Ne faut-il pas s'en prendre à nous si nous ne savons pas le suivre sur son pont de cristal?

DEUXIÈME PARTIE

BALDASSARE CASTIGLIONE

ET LE

DIALOGUE DU CORTEGIANO[1]

MADAME[2],

MESDAMES, MESSIEURS,

Un de vos meilleurs chroniqueurs flamands commençait en ces termes le livre de ses Annales :

« Mes bons seigneurs, je me suis présentement délibéré vous proposer le fruict et utilité qui procèdent de la lecture des histoires[3]. »

[1] Conférence donnée à Bruxelles, le 19 janvier 1887.
[2] S. A. R. madame la comtesse de Flandre.
[3] Pierre d'Oudegherst, *Annales de Flandre*.

C'est un dessein tout semblable que je poursuis aujourd'hui. Je vais demander à l'histoire quelques enseignements humains et sociaux. Je me place à un des moments les plus exquis de la civilisation humaine, en Italie, aux premières années du seizième siècle, dans un des centres les plus parfaits de belle compagnie, dans le duché d'Urbino.

J'y suivrai les pas d'un homme qui avait fréquenté les cours les plus renommées pour les belles façons et la culture de l'esprit. Le comte Baldassare Castiglione, élevé à la cour des Gonzagues de Mantoue, avait parfait son éducation de gentilhomme à Paris, à la cour de Louis XII; à Madrid, à celle de Charles-Quint; à Rome, à celle de Léon X. Raphaël avait fait son portrait [1]. Il

[1] Voici quelle était la physionomie de Castiglione, telle que nous la montre le portrait, au musée du Louvre : « La tête est d'une belle forme... une barbe soyeuse, d'un blond foncé, encadre le visage, couvre toute la partie inférieure de la face et remonte le long des joues, jusqu'aux tempes, où elle se confond avec les cheveux. Le front... est d'un large développement... d'épais sourcils blonds couronnent les

avait lu les auteurs anciens avec Bembo, Béroalde et Sadolet. Il avait combattu sur les bords du Garigliano aux côtés de Bayard. Il avait vécu parmi les plus nobles, les plus braves et les plus illustres de ce temps éclatant entre tous.

Il y a plus : cherchant la perfection en la perfection même, il s'était fixé, dans la maturité de son âge, dans cette cour que tous regardaient comme l'Éden des bons esprits et des élégants cavaliers, la cour du dernier, du plus beau, du meilleur des Montefeltre, le duc Guidubaldo.

Urbino : — c'est un point du monde, quelques maisons, un palais enchanté, un nid de science et de vertu, perché sur un des sommets les plus escarpés des collines

yeux, qui sont d'un bleu très intense et d'un admirable dessin. Les paupières bien ouvertes les découvrent... entièrement... Le regard est doux et ferme à la fois, loyal et sincère au plus haut point. Le nez n'est pas d'une forme irréprochable. La bouche, aux lèvres un peu fortes, est petite, spirituelle, aimable, bienveillante. Les joues sont hautes en couleur et respirent la santé. » (F. A. Gruyer, *Raphaël, peintre de portraits*. Paris, Renouard, 1881.)

de la Romagne. C'est, autour de cette petite capitale, un petit peuple de montagnards et de pâtres qui a eu, dit Castiglione, « cette félicité singulière d'être gouverné, pendant de longues années, par des princes excellents ».

De toute l'Italie, et même de l'étranger, tous ceux qui voulaient acquérir un renom dans les lettres ou la bonne compagnie accouraient vers ce nid montagneux, passaient les crêtes et les vallons, pour apercevoir enfin les tours du palais d'Urbino, et cette terre bénie, — pour y cueillir une fleur, fleur rare, fleur unique, qui ne croissait qu'en ce coin du monde en beauté parfaite, et qu'on appelait « la fleur de gentilhommerie » : *Il fior di cortegiania!*

C'est là que Baldassare Castiglione alla à son tour la cueillir. Les charmes d'Urbino l'ont d'abord attiré, puis fixé. Plus tard, quand Urbino n'est plus ce qu'il a été, quand le duc Guidubaldo est mort, beau et malheureux comme un jeune dieu,

quand la guerre et les passions humaines ont troublé la paix vraiment surnaturelle de l'heureux duché, — Castiglione prend la plume pour rendre hommage à ses morts, pour rappeler les jours disparus et pour fixer l'image d'une société qui fut aussi unique au monde que l'école de Platon!

« Vraiment, dit-il, il ne sortit pas du cheval de Troie plus de gentilshommes et de capitaines qu'il n'est sorti de cette maison d'hommes singuliers par le mérite.

« Et je ne pense pas qu'en aucun autre lieu du monde on ait goûté jamais le plaisir que donne une aimable et chère compagnie, autant qu'en cette cour, à un certain moment.

« Là, on entendait les doux propos et les honnêtes facéties, et l'on voyait, sur chaque visage, briller une agréable bonne humeur, si bien que cette maison pouvait être appelée « séjour de la gaieté ».

Le dialogue du Cortegiano est fait justement pour nous donner une idée de ces

« doux propos » et de ces honnêtes plaisirs.

Ce sont des conversations, tantôt graves, tantôt enjouées, entrecoupées, à l'occasion, de danses et de chants, et cela, dans ce palais merveilleux, chef-d'œuvre de l'art du quinzième siècle, et qui reste encore aujourd'hui, malgré son misérable délabrement, beau et parfait, comme un temple grec. Dans ce lieu, et parmi la plus honnête et joyeuse société, Castiglione suppose qu'un dialogue s'est engagé sur les mérites qui doivent étre ceux d'un courtisan parfait.

Le mot *courtisan* a eu dans notre langue une fortune malheureuse et s'est abaissé jusqu'à prendre un sens tout à fait défavorable. Il va sans dire que Castiglione écrivait le mot dans une acception tout autre. Pour lui, le *cortegiano* est un homme muni de toutes les qualités nécessaires pour vivre et plaire à la cour d'un bon prince, c'est-à-dire dans la meilleure société qu'il y eût alors.

Ce qu'il nous a montré, en somme, c'est

ce que son temps concevait comme l'idéal d'un homme bien élevé. Et c'est en cela que son livre, après trois cent cinquante ans passés, a gardé un intérêt et un enseignement parfaitement vivants. Les mœurs, à n'en pas douter, ont varié. Il est bien clair qu'un gentilhomme du quinzième siècle, paraissant à l'improviste dans une bonne société du dix-neuvième siècle, nous choquerait en bien des choses, de même que nous le choquerions nous-mêmes. Mais les différences sont à la surface. Le fond humain reste le même. Un homme préparé à vivre dans la meilleure société de son temps et de son pays, c'est le Καλοκάγαθος d'Athènes, le *Vir bonus* de Rome, le *Cortegiano* de Castiglione, l'*Honnête homme* de Molière, le *Gentleman* de l'Angleterre moderne; ce que nous appelons en notre langue « un galant homme » ou « un homme bien élevé ». Il n'y a que les noms qui changent.

C'est donc l'idéal social d'un siècle disparu que je voudrais vous faire connaître.

Qui dit idéal parle d'une chose qui est non pas contre la vérité, mais au-dessus de la vérité.

Il me faudra donc vous entretenir d'un homme qui n'a jamais existé. Je vais l'orner de toutes les perfections, et je marche ainsi au-devant d'une objection qui se présenterait assurément à vos esprits, car elle s'est présentée à celui des interlocuteurs du dialogue.

« Je ne crois pas, dit un d'entre eux, qu'on puisse trouver dans le monde entier un vase assez vaste pour contenir tout ce que vous voulez mettre dans votre courtisan. »

J'en demeure d'accord. Mais laissez-moi dire qu'il n'est jamais oiseux de chercher à se représenter l'idéal d'une société; que tout homme, dans les petites choses comme dans les grandes, ne vit guère que d'idéal dans un certain sens.

Nous nous conformons chacun à un type que nous nous sommes inconsciemment

formé. Il y a toujours en nous deux personnes bien distinctes : celle que nous sommes, et celle que nous pensons être.

Seulement, notre idéal est plus haut, ou plus bas. J'ai entendu parler d'un homme du monde qui était fort heureux, parce que quelqu'un, un matin, le voyant dans sa cour, l'avait pris pour son cocher anglais. L'idéal de cet homme du monde était de ressembler à un cocher anglais ; mais c'est un idéal. Il vaudrait mieux, selon moi, désirer de ressembler au *Cortegiano* de Castiglione. Mais c'est encore un idéal. On n'en peut pas sortir.

Donc Castiglione a formé son *Cortegiano* sans souci de la réalité et le plus librement du monde. Il ne lui a refusé aucun avantage. Il n'en est qu'un dont il ne parle pas : c'est la fortune. Peut-être lui sembla-t-il qu'un gentilhomme qui vit à la cour d'un grand prince ne pourra jamais manquer de rien. Peut-être crut-il simplement que la fortune n'a rien à voir avec le mérite.

S'il lui importe peu que le courtisan soit riche ou pauvre, du moins il le veut noble. Cela n'est point indispensable. Castiglione sait fort bien que la noblesse n'est pas nécessaire pour faire un galant homme ; mais il pense qu'elle ajoute quelque chose.

Le courtisan doit, de plus, appartenir à la profession des armes. C'était en effet alors celle des gentilshommes, et souvent aussi des lettrés. Sur ce dernier point, les chose sont un peu changé : moins, j'espère, qu'on ne le croit. Nous avons connu dans l'armée des esprits très cultivés, quoique nous ne puissions plus dire, avec Castiglione, que l'amour des belles-lettres convient à un militaire « plus qu'à tout autre ». L'armée, Dieu merci, est de nos jours, plus que jamais, la profession des « honnêtes gens ». Nous ne pensons pas que le devoir de défendre sa patrie exclue la politesse des manières ni la culture de l'esprit. Nous ne sommes plus au temps des « culottes de peau ». Castiglione raconte qu'une dame

d'esprit, ayant affaire à un personnage de cette sorte, et lassée d'une conversation de corps de garde, interrompit tout net le soudard et lui dit :

« Eh bien, monsieur, pendant que vous n'êtes pas à la guerre et que vous n'avez plus d'ennemis à combattre, vous devriez bien vous faire graisser et ranger dans une armoire, avec vos armes, de peur de vous rouiller plus que vous ne l'êtes déjà! »

Mais il ne faut pas tomber dans l'excès contraire. Autant que de la rudesse et de la grossièreté, un honnête homme doit se garder de l'afféterie et du soin exagéré de sa personne. Le courtisan ne doit pas « tenir toujours la tête droite, de peur de gâter sa chevelure, avoir un petit miroir au fond de son bonnet et un peigne dans sa manche, se faire suivre dans les rues d'un page, avec une éponge et une brosse.

« Je ne veux pas, ajoute Castiglione, qu'il ait un aspect féminin, comme tant de gens s'y efforcent, qui se crêpent les

monde contre l'étude des belles-lettres vient de France. Castiglione nous l'apprend, si nous ne le savions pas. Mais il s'élève hautement contre ce préjugé, et l'instruction qu'il exige de son courtisan est telle, que nous en serons surpris aujourd'hui, encore qu'elle ait été en d'autres temps celle de fort bons gentilshommes.

Le courtisan doit posséder en perfection plusieurs langues étrangères. Il doit connaître sa langue maternelle assez bien pour écrire élégamment en prose et en vers. « Je veux — ajoute Castiglione — que dans les belles-lettres il soit plus que médiocrement instruit, au moins dans ce que nous appelons l'étude des humanités; qu'il connaisse non seulement la langue latine, mais encore la grecque, à cause des choses nombreuses qui, en cette langue, sont divinement écrites. »

Cela ne suffit pas encore : une éducation artistique doit compléter l'éducation littéraire. Le courtisan doit savoir chanter et

jouer de plusieurs instruments. Car la musique « rend l'âme plus capable de félicité ». Il doit aussi dessiner et peindre. Ici, vous penserez peut-être que notre auteur va un peu loin. Mais on pouvait, avouez-le, exiger quelque chose d'extraordinaire dans l'Italie de la Renaissance, alors que les arts du dessin fleurissaient leur plus belle floraison, dans ce palais peuplé de chefs-d'œuvre, où le duc Frédéric de Montefeltre, non content d'attirer tous les meilleurs artistes de l'Italie, avait encore été chercher jusqu'au fond de vos Flandres vos admirables artistes flamands ! A qui était-il permis d'ignorer la peinture et de ne la point aimer ? Certes, on comprend l'exigence de Castiglione et l'indignation avec laquelle il s'écrie : « Eh! vraiment, qui n'aime pas cet art me paraît avoir perdu la raison! »

Après nous avoir appris comment le corps et l'esprit du courtisan doivent être préparés pour vivre en très parfaite société, Castiglione nous montre comment il se doit

« Quand on est arrivé si loin qu'on ne se peut retirer sans déshonneur, on doit, et dans les négociations qui précèdent le combat, et dans le combat même, se montrer plein de décision et faire preuve de cœur et d'entrain. Non comme ces gens qui font passer les choses en discussions et en vétilles, et, s'ils ont le choix des armes, en choisissent qui ne taillent ni ne piquent. »

Castiglione exige du courtisan de singuliers et nombreux mérites corporels. Il doit être « excellent cavalier en toutes selles, et connaître tout ce qui touche aux chevaux et à l'équitation... Et, comme c'est le mérite particulier des Italiens de bien monter à la bride, de manier savamment des chevaux difficiles, de courir des lances et de jouter, qu'il soit en cela un des plus habiles Italiens ; pour les tournois, pour tenir le pas et combattre à la barre, un des meilleurs Français ; pour le jeu de la canne, la course des taureaux, le jeu des lances et des dards, un des meilleurs Espagnols. »

Il y a plus : il lui faut pratiquer la voltige à cheval. C'est un jeu, dit-il, qui « rend l'homme léger et adroit plus qu'aucune autre chose, et si cette légèreté est accompagnée de bonne grâce, elle fait, à mon sens, le plus beau spectacle du monde ». Le courtisan saura encore « nager, sauter, courir, jeter des pierres... jouer à la paume... C'est un jeu où l'on voit bien la beauté du corps, l'agilité et la désinvolture de tous les membres. »

Ainsi préparé, il doit se livrer à tous les jeux et plaisirs qui conviennent à un homme de bonne compagnie, aimer la danse, l'escrime, la course, et surtout la chasse, dit Castiglione, « qui est vraiment plaisir de grand seigneur ». Il ne lui suffit pas d'être capable de tous ces exercices. Il y doit briller et, en cela comme en toutes choses, « mettre son soin à dépasser tous les autres et à être connu comme le plus habile ». Ainsi seulement il pourra arriver à la perfection. Car, sans un peu de noble ambi-

tion, en ce monde on ne fait rien de bon en aucun genre.

Si nous connaissions aujourd'hui un jeune homme assez agile et assez bien préparé pour exceller dans tous les exercices physiques que je viens d'énumérer, nous le regarderions sans doute comme un *sportsman* accompli. Mais il ne nous viendrait pas à l'esprit de chercher en lui un lettré ou un savant; et si nous le cherchions, il est malheureusement probable que nous ne le trouverions pas.

Et pourquoi pas, cependant? Pourquoi, presque partout, de nos jours, les exercices du corps et ceux de l'âme semblent-ils s'être déclaré la guerre? Pourquoi est-il à peu près aussi difficile de croire qu'un bon cavalier sache le grec et qu'un helléniste éminent puisse monter bien à cheval? Quelle incompatibilité y a-t-il? Et pourquoi surtout sommes-nous hypocrites à rebours et semblons-nous si souvent avoir honte de nos mérites? — N'est-ce point vrai? — Si un

homme du monde a quelque science, il semblera de bon goût à bien des gens qu'il la dissimule. Et avez-vous vu souvent, — ailleurs qu'en Angleterre, — un savant professeur laisser là ses livres et ses instruments pour prendre son fusil ou enfourcher sa jument de chasse, au son d'une trompe matinale? Aussi nous voyons autour de nous bien des pédants. Il y a des pédants d'ignorance, tout comme des pédants de science. Qu'on se cantonne dans une bibliothèque et un laboratoire, ou que ce soit dans une écurie et un chenil, on est toujours un pédant de quelque façon.

Aussi la leçon que je voudrais demander aux sages du seizième siècle, c'est ce juste équilibre, ce développement parallèle de l'âme et du corps qui faisait d'un homme du monde un lettré, d'un savant un homme du monde, et fermait aussi bien l'entrée de toute bonne compagnie à un ignorant qu'à un cuistre.

Il faut l'avouer : le préjugé des gens du

monde contre l'étude des belles-lettres vient de France. Castiglione nous l'apprend, si nous ne le savions pas. Mais il s'élève hautement contre ce préjugé, et l'instruction qu'il exige de son courtisan est telle, que nous en serons surpris aujourd'hui, encore qu'elle ait été en d'autres temps celle de fort bons gentilshommes.

Le courtisan doit posséder en perfection plusieurs langues étrangères. Il doit connaître sa langue maternelle assez bien pour écrire élégamment en prose et en vers. « Je veux — ajoute Castiglione — que dans les belles-lettres il soit plus que médiocrement instruit, au moins dans ce que nous appelons l'étude des humanités; qu'il connaisse non seulement la langue latine, mais encore la grecque, à cause des choses nombreuses qui, en cette langue, sont divinement écrites. »

Cela ne suffit pas encore : une éducation artistique doit compléter l'éducation littéraire. Le courtisan doit savoir chanter et

jouer de plusieurs instruments. Car la musique « rend l'âme plus capable de félicité ». Il doit aussi dessiner et peindre. Ici, vous penserez peut-être que notre auteur va un peu loin. Mais on pouvait, avouez-le, exiger quelque chose d'extraordinaire dans l'Italie de la Renaissance, alors que les arts du dessin fleurissaient leur plus belle floraison, dans ce palais peuplé de chefs-d'œuvre, où le duc Frédéric de Montefeltre, non content d'attirer tous les meilleurs artistes de l'Italie, avait encore été chercher jusqu'au fond de vos Flandres vos admirables artistes flamands ! A qui était-il permis d'ignorer la peinture et de ne la point aimer ? Certes, on comprend l'exigence de Castiglione et l'indignation avec laquelle il s'écrie : « Eh! vraiment, qui n'aime pas cet art me paraît avoir perdu la raison! »

Après nous avoir appris comment le corps et l'esprit du courtisan doivent être préparés pour vivre en très parfaite société, Castiglione nous montre comment il se doit

comporter vis-à-vis du monde en général, de son prince, des dames.

Il doit faire éclater partout les agréments de sa compagnie, mais aussi les vertus qui sont dans son cœur. Car il doit être avant tout « homme de bien et de bonne réputation ». La morale du livre est constamment très haute, quoique ce ne soit point un traité de morale. C'est une sorte de manuel de civilité transcendante, à l'usage d'une société très raffinée.

Les deux principes sur lesquels Castiglione appuie tout son enseignement sont si simples et si généraux qu'on croirait volontiers qu'ils vont sans dire. C'est : mettre à tout de la grâce. — Fuir en tout l'affectation. — Voilà qui est bien vite dit. Mais c'est tout le problème. Il faut donc voir comment le maître entre dans le détail et applique ses principes.

En résumé, il recherche dans tous les sentiments et toutes les actions une certaine juste mesure, une voie moyenne qu'il faut

tenir et dont on ne se doit pas trop écarter. Ainsi, d'une part, le courtisan doit désirer le succès, il doit rechercher les occasions de briller et de se faire remarquer. Et même, il ne lui messied pas de se louer lui-même modérément, lorsqu'il y a vraiment lieu et que l'occasion se présente. Il le doit faire, comme toute chose, en homme d'esprit et de bonne compagnie.

Mais, si la fausse modestie ne lui est pas recommandée, on exige de lui la vraie. Il doit être sincère et sans hâblerie et savoir à propos avouer son ignorance et dire : « Je ne sais pas. »

Il faut déjà avoir beaucoup appris pour pouvoir mesurer combien, en vérité, on sait peu de chose.

Cela dit, il faut que le courtisan mette soin à tout : à son costume, à son attitude, qu'il doit varier habilement pour éviter la monotonie, de même que dans la musique on sème les dissonances, de peur de lasser l'oreille par la plénitude des accords parfaits.

Castiglione règle ensuite ses discours, sa voix, ses gestes, et avec quelle précision, vous allez le voir : « Les expressions doivent être propres, choisies, brillantes et bien faites, mais surtout d'usage général... La voix doit être bonne, non trop ténue et molle comme une voix de femme, ni rude comme celle d'un paysan, mais sonore, claire, douce et bien soutenue, avec une prononciation nette et avec des gestes convenables. Les gestes, à mon sens, consistent en certains mouvements du corps tout entier, mais modérés et accompagnés d'une expression de figure convenable, avec des coups d'œil qui s'accordent bien aux paroles et y donnent de la grâce, faisant bien voir, avec les gestes, le sentiment et l'intention de celui qui parle. »

Vous voyez quel art et quelle étude il faut mettre à chaque chose, et jusqu'à la plus petite! Il y faut en plus un peu de savoir-faire. On doit connaître son fort et son faible, et rechercher les occasions

de se montrer à son avantage. Ainsi, le roi Ferdinand d'Aragon, toujours cité comme type d'un cavalier accompli, ne manquait pas, s'il en trouvait l'occasion, de retirer sa robe et de se faire voir en culotte, parce qu'il se savait agile et bien fait.

Castiglione compare ce savoir-faire à celui de l'orfèvre qui, en enchâssant dans de l'or une belle pierre fine, en augmente l'éclat et la beauté.

Mais le difficile et le beau de la chose, c'est de prendre tous ces soins sans qu'il y paraisse, et sans en avoir l'air. Si l'on force son talent, on risque de faire penser les gens à la fable de l'Ane et du Petit Chien. Les choses ne doivent pas être « tirées par les cheveux ». Le courtisan ne se départira pas du naturel le plus complet, et « montrera en toute chose un certain abandon, qui dissimule l'art et fasse croire que tout ce qu'il fait et dit est sans peine aucune et comme sans y penser ».

Ce souci du naturel est un trait particulier

de la civilisation italienne du quinzième siècle. Il la distingue d'autres sociétés aussi raffinées, mais dont l'affectation fut le vice. Dans la plupart des Italiens, vous trouverez, de nos jours encore, une certaine bonne humeur et jovialité bien portante, que le soleil engendre sans doute, et qui est un des signes de la race. Castiglione fuit l'affectation par-dessus tout. Il en donne d'assez plaisants exemples. Il ne veut pas de ces gens qui, pour faire paraître leur goût pour la musique, fredonnent sans cesse entre leurs dents; d'autres, qui se mettent à danser hors de tout propos, et même dans la rue; d'autres encore, qui font profession d'aimer l'escrime et ne peuvent rencontrer un ami sans tomber en garde et pousser des bottes.

« Le courtisan — dit encore Castiglione — ne sera point présomptueux; il ne se fera pas colporteur de nouvelles fâcheuses; il prendra garde de ne point dire de ces paroles qui offensent quand elles prétendent divertir. Il ne sera point entêté et

disputeur, comme ces gens qui ne semblent jamais heureux s'ils ne se rendent désagréables et fastidieux comme les mouches, et font profession de contredire sans cesse, sans avoir égard à rien. Il ne sera pas diseur de contes vains et faux... et il ne fera pas comme tant d'autres, à qui il suffit d'avoir une fois rencontré un grand prince pour se présenter ensuite à lui en toute occasion, avec un air souriant et familier. »

Voilà bien des traits qui n'ont pas vieilli. Ne connaissons-nous pas aussi de ces gens qui fuient une affectation pour tomber en une autre? Car c'est par affectation aussi que l'on veut paraître négligé. Et même, car l'analyse de notre auteur est ici d'une parfaite délicatesse, trop de naturel est aussi une affectation. Castiglione parle d'un certain Roberto « qui danse fort bien et s'étudie à faire voir qu'il n'y pense point... Il laisse tomber son manteau de son épaule et ses escarpins de ses pieds, et continue à danser. »

La chose vous paraît sans doute un peu forte, mais cherchez bien, et je suis sûr que vous en trouverez plus d'un qui tombe à l'occasion dans un défaut semblable. Car le sans-façon est une pose que beaucoup prennent de nos jours.

J'arrive ici à la partie la plus plaisante du dialogue : celle qui a trait aux propos, aux récits, aux bons mots. Le courtisan ne doit point être bavard, ni tomber en ce travers qui est celui de tant de gens : aimer à raconter des choses extraordinaires. Il ne sera pas un « diseur de miracles », et, dans tous ses discours, recherchera la vraisemblance.

De plus, c'est là surtout qu'il lui convient d'observer les circonstances et de voir à qui, dans quel lieu, à quel moment il parle. Pour les railleries et les bons mots mordants, il faut en particulier tenir grand compte des personnes. En effet, Castiglione remarque très sagement que l'on ne doit pas rire des malheureux, ni des méchants, ni des grands.

Ces principes établis, la joyeuse compagnie, réunie dans le palais d'Urbino, se donne congé pour une soirée, et se livre à ce plaisir si cher en tout temps aux Italiens : raconter des histoires et dire des bons mots. Et en effet, une des plus agréables qualités du courtisan sera de savoir rire et faire rire. Comme notre Rabelais, Castiglione pense que « rire est le propre de l'homme » ; il ose même définir l'homme par ce privilège qui le distingue des animaux, et dit : « L'homme est un animal qui rit. » Puis il ajoute excellemment : « Tout ce qui fait rire égaye l'âme et la réjouit, et empêche l'homme de penser aux peines et ennuis dont notre vie est pleine. »

Des bons mots qui ont quatre cents ans de date sont-ils capables de faire rire encore? Moins assurément que ceux qui sont éclos d'hier. Les bons mots des siècles passés sont toujours un peu comme des fleurs séchées. Pourtant il m'a semblé qu'il y restait encore un peu de parfum, et je veux

vous en faire juges. C'est un parfum de fleurs des champs. Mes bons seigneurs, dans leurs châteaux et leurs palais, étaient de vrais gentilshommes campagnards, et c'est de simplicités campagnardes qu'ils s'égayaient souvent. C'est au *Cortegiano,* par exemple, que je trouve pour la première fois cette simplicité, que depuis on a tant répétée. On la met ici dans la bouche d'un paysan qui a été à Venise et y a entendu, sur la place Saint-Marc, la musique du Doge.

« Et qu'as-tu le plus remarqué ? lui dit-on.

— J'ai remarqué un musicien avec une certaine trompette bizarre. A chaque coup, il s'en fourrait plus de trois pieds dans la bouche, puis il les retirait, puis les fourrait encore... Vous n'avez jamais rien vu de plus extraordinaire ! »

Il s'agit d'un trombone, je n'ai pas besoin de vous le dire. Eh bien, il n'en fallait pas plus pour faire rire aux éclats les amis de l'Arioste et de Raphaël !

Et cette naïveté encore, qui fut dite tandis

que Frédéric de Montefeltre faisait creuser les fondations de son palais. Le bon duc se demandait où l'on pourrait mettre toute cette terre que l'on tirait des excavations. Un campagnard qui se trouvait là lui dit : « Monseigneur, faites faire le trou plus grand, et vous pourrez tout y mettre ! »

Et le duc avait beau lui représenter qu'on en tirerait d'autant plus de terre, il ne put jamais faire entrer cela en la cervelle de notre sot, qui répétait toujours :

« — Faites faire le trou encore plus grand ! »

Il y a des mots plus fins et qui permettent mieux de juger de l'esprit des grands de ce siècle. Un importun va voir Laurent le Magnifique et le trouve encore au lit, bien qu'il fût tard.

« Eh quoi ! s'écrie-t-il, à cette heure-ci, moi, j'ai été au Mercato-Vecchio, je suis sorti par la porte de San-Gallo, j'ai marché le long des remparts pour prendre de l'exercice, et tant d'autres choses, — et vous, vous dormez encore ?

— Ce que j'ai songé en une heure, répond le Magnifique, vaut mieux que ce que vous avez fait en quatre. »

Du même genre superbe est ce mot de César Borgia. Un capitaine, qu'il avait chargé de défendre la forteresse de San-Leo, l'avait laissé prendre par surprise. Il s'excusait fort auprès de son maître, et jurait ses grands dieux qu'on la reprendrait sans peine.

« Eh bien! répondit César, tu l'as perdue. C'est déjà un premier point pour pouvoir la reprendre! »

Je préfère ces mots, où il y a de l'ironie; car les Italiens y ont toujours excellé. Ainsi, ce mot d'un pape me paraît d'une pointe fine et presque athénienne. Un solliciteur se présente devant le pape et s'écrie :

« Très saint Père, tout Rome et le Vatican affirment que vous me nommez gouverneur de la ville!

— Laissez-les dire! répond doucement le pape; — ce sont de mauvaises langues.

N'ayez crainte : il n'y a pas un mot de vrai. »

Je prends un plaisir extrême à ces récits, qui font vivre et parler devant nous les hommes de ce temps si aimé. Je voudrais prendre le livre et vous lire, au hasard, ces facéties, ces histoires, ces gaietés. Mais il est temps de revenir à notre courtisan, et de voir comment Castiglione, après l'avoir muni de tous les talents et de tous les agréments, le conduit vers les devoirs les plus graves et les plus hautes pensées.

Et d'abord, le courtisan sert un prince. Ce service, loin de le diminuer, lui apporte sa plus haute dignité. Il ne s'agit ici ni de flatteurs, ni de valets, mais de serviteurs libres et volontaires d'un prince digne d'être servi. C'est dans ce service des princes que se sont révélés, en bien des temps, les caractères les plus purs, les dévouements les plus rares, les indépendances les plus hautaines et les plus nobles désintéressements. Toutes ces qualités, mises au service d'un

Œta, pour devenir, par les flammes, divin et immortel. C'est le buisson ardent de Moïse, les langues de feu distribuées sur les têtes, le char embrasé d'Élie, qui, s'éloignant de cette terrestre bassesse, s'envole vers le ciel.

« Où sera donc, Amour très saint, la langue mortelle digne de te louer? »

Là, ils s'arrêtèrent. — Que pouvaient-ils dire de plus? — Il y eut un long silence. — Enfin, quelqu'un prit la parole, l'aimable et sceptique César Gonzague. Il dit à demi-voix :

« La route qui conduit à cette félicité me paraît tant ardue, qu'on aura bien de la peine à y arriver. »

Il est vrai, hélas! mais n'est-ce pas beaucoup déjà d'avoir pu y fixer sa pensée?

Tout à coup, quelqu'un se leva, regarda vers les fenêtres, et poussa un cri de surprise. La lumière commençait déjà à filtrer par les fissures des volets. « Tous se levèrent bien étonnés. Car les propos, par leur

agrément, avaient trompé ces seigneurs, et ils ne s'étaient pas aperçus de la fuite des heures. On ouvrit les fenêtres toutes grandes, du côté du palais, qui regarde la haute cime des montagnes. Et déjà était née vers l'Orient une belle aurore, couleur de rose, et toutes les étoiles avaient disparu, sauf la douce gouvernante du ciel, Vénus, qui de la nuit et du jour marque les confins. Et elle semblait répandre une brise douce, qui, remplissant l'air de mordante fraîcheur, commençait, parmi les murmurantes forêts des collines les plus proches, à réveiller les chants des oiseaux.»

Sur cette puissante image de la nature finit l'admirable Dialogue. Sur la terrasse, en face du soleil levant, ils défilent tous, les hommes, les femmes, graves et souriants, encore tout pénétrés des mystères qui viennent de leur être révélés.

Sur cette même terrasse, devant le spectacle toujours semblable à lui-même de cette immuable nature, j'ai songé à ces

prince, et qu'on a toutes réunies sous le beau nom de *loyalisme*, sont de celles qui donnent à la vie politique l'unité; elles excluent toute basse ambition.

Castiglione a bien défini ce qui distingue le service de la servilité : le courtisan doit servir le prince pour le bien, — pour le bien du prince et pour le bien public. « Vous devez être obéissants à votre seigneur, en tout ce qui lui est utile et honorable. » Mais, ces hauts principes gardés, le courtisan doit se rendre agréable au prince de toutes façons, se pliant à ses goûts et prévenant ses désirs.

C'est dans les rapports avec le prince qu'il doit surtout observer cette juste mesure en toutes choses, dont il est si difficile de ne pas s'écarter. Il doit tenir compte des lieux, des circonstances, de l'humeur du prince : par exemple, il se souviendra que, dans l'intimité, il convient de se relâcher d'une attitude grave et officielle dont les princes, comme tous les hommes, ont

besoin de se reposer. Combien de tact et d'usage ne lui faudra-t-il pas pour observer toutes ces nuances !

Il se gardera par-dessus tout de s'imposer au prince et de se rendre fâcheux : « Nous voyons de ces sots — dit Castiglione — qui, lorsque le prince passe sur la place, dans l'église, ou dans quelque autre lieu public, se font faire place à force de coudes pour arriver à se mettre à côté de lui. Et, quoiqu'ils n'aient rien au monde à lui dire, ils veulent pourtant lui parler, et ils prolongent la conversation, et rient, et battent des mains, et hochent la tête, pour bien montrer à chacun qu'il s'agit d'affaires d'importance, et pour que le monde voie combien ils sont en faveur. »

La discrétion, la complaisance, la réserve, la bonne humeur, voilà ce que le parfait courtisan doit à son prince. Mais le but proposé est assez haut pour justifier cette contrainte et cet effort moral. « J'estime que la musique, les fêtes, les jeux et

tous les plaisirs dont nous avons parlé sont la fleur de la *Cortegiania*. Mais induire le prince à ce qui est son vrai bien, et l'y aider, en voilà le fruit.

« ... La fin que doit poursuivre le courtisan est de gagner assez le cœur du prince qu'il sert, pour pouvoir, en toutes choses, lui dire la vérité. »

Pour entendre la vérité en toutes choses, il faut être capable de la supporter. Il faut avoir l'âme haute et forte. Aussi cette partie du dialogue me paraît-elle être surtout à la louange des princes, puisque c'est pour leur service que Castiglione a prétendu former l'homme idéal dont j'ai cherché à vous montrer l'image. Le prince que ser vira le *Cortegiano* devra être muni de piété, d'amour de ses sujets, de justice. Peu importera alors qu'il règne sur des immensités ou sur un petit coin du monde, pourvu que son peuple et lui, bien d'accord pour l'amour du bien et de la liberté, n'aient qu'une âme et qu'une volonté.

« Si quelque Circé — dit plaisamment Castiglione — changeait en bêtes tous les sujets du roi de France, ne vous semblerait-il pas petit seigneur, encore qu'il gouvernât tant de millions d'animaux? Et si, contrairement, les troupeaux qui vont paissant sur ces montagnes devenaient des hommes sages et de valeureux cavaliers, ne penseriez-vous pas que ces bergers qui les conduisent seraient de bergers devenus grands seigneurs? Croyez-le bien : ce n'est pas la multitude des sujets, mais leur valeur, qui fait les princes grands! »

A un noble peuple seulement il faudra un noble prince. Un roi doit être bon et sage, « qui sort d'une noble race, que sa naturelle inclinaison et la fameuse mémoire de ses ancêtres portent au bien, qui a été élevé dans des mœurs vertueuses. Il sera cher aux hommes, et cher à Dieu. »

Si je m'arrête avec complaisance sur ce tableau séduisant de princes, de peuples dignes les uns des autres, croyez bien, mes-

dames et messieurs, que ce n'est pas sans intention, et que je n'oublie pas quelle terre je foule, ni devant qui j'ai l'honneur de parler.

Avant de poursuivre et de marcher, avec l'admirable Castiglione, vers les sublimes hauteurs qui sont comme le couronnement de son livre, laissez-moi résumer l'impression de l'étude délicate et difficile que vous avez bien voulu faire avec moi. Le fond de tout cet enseignement, la somme de tous ces conseils, peut s'établir en un seul précepte, qui est : se mettre en peine, se gêner pour autrui. Et c'est, en effet, la formule de toute bonne compagnie, de même que « ne pas se gêner » est la formule de toute mauvaise. « Ne pas se gêner » est assez en faveur aujourd'hui, car on confond volontiers le sans-gêne avec le naturel.

Prenez-y garde : cela mène fort loin. Avec cette maxime et une autre que nous entendons souvent aussi, et qui est « Pour-

quoi pas? » on arrive assez vite à être des malotrus.

Mon Dieu! Il y a eu des malotrus dans tous les temps. J'ai peur que nous ne soyons en train d'en voir augmenter le nombre. Or, le meilleur frein pour retenir les hommes sur cette pente fâcheuse, c'est assurément une cour.

Il est évident que ceux qui fréquentent une cour doivent se contraindre en quelque façon. Cela est si évident même que cette contrainte paraît naturelle; or, une contrainte naturelle, c'est encore une des formules de la bonne société. Voilà justement ce qu'une cour apprend à ceux qui l'approchent. Et ceux qui ne l'approchent pas en reçoivent, bon gré, mal gré, et indirectement, l'influence.

Le courtisan n'est pas complet encore. Comme le dit Castiglione, « il lui faut un peu de cette nourriture qui rend les hommes fous »! Il lui faut l'amour.

Alors, plus rapidement et par quelques

traits excellents, Castiglione trace le portrait de la dame de palais, la compagne idéale de l'idéal courtisan. Il professe ce sentiment qui fait la force des sociétés civilisées et qui est le propre des sociétés chrétiennes : le respect de la femme.

Il veut à la femme des grâces et des charmes, un soin de sa personne et de sa toilette qui va jusqu'à l'art; une notion plus qu'ordinaire de belles-lettres, de musique, de peinture et de danse. Il la détourne des exercices qui conviennent mal à son sexe : « J'ai vu de nos jours — dit César Gonzague — des dames qui jouent à la paume et qui font de l'escrime. » — En ce genre, n'est-il pas vrai? nous en avons vu bien d'autres!

Ces travers, suivant notre auteur, sont contraires à cette décence admirable qu'il veut voir observer à la femme par-dessus tout, à ce sentiment de l'honneur qu'il veut plus délicat chez elle que chez l'homme. Je ne résiste pas au plaisir de vous citer quel-

ques lignes du portrait exquis qu'il a tracé de la femme. Les premières vertus qu'il lui demande sont : « La prudence, la pudeur, la bonté, la discrétion. Elle doit savoir gouverner les revenus de son mari, sa maison et ses enfants; avoir enfin toutes les qualités qui sont nécessaires à une bonne mère de famille.

« Elle doit avoir, pour vivre dans les cours, une sorte d'agréable affabilité, de façon à pouvoir entretenir toutes sortes d'hommes de propos aimables et honnêtes. Elle doit avoir des façons calmes et modestes, l'esprit vif, et être éloignée de toute grossièreté. Sa bonté doit être telle, qu'elle se fasse estimer par chacun, non moins vertueuse que prudente et bienveillante, agréable, spirituelle et discrète. Et il faut s'en tenir là à une certaine moyenne, bien difficile à garder, et faite de choses contraires, arriver tout juste à une certaine mesure, et ne la point passer. »

Et il résume ce tableau charmant par ce

trait qui dit tout : « Une gravité tempérée de savoir et de bonté. »

Vis-à-vis de la femme ainsi formée, le courtisan a des devoirs de galanterie mondaine. Il doit surveiller ses paroles, et ne pas se donner le plaisir facile de quelques malappris, dont la plus grande gloire est de faire rougir les femmes. L'âge de la femme n'enlève rien à la courtoisie qu'il lui doit, et il pourra dire à une vieille femme, comme un personnage du dialogue : « Madame, si vous êtes vieille, vous n'en êtes que plus semblable aux anges, qui sont les premières et les plus anciennes créatures de Dieu. »

Mais, par-dessus tout, le courtisan doit être amoureux, de cet amour pur et fidèle que portaient à leurs dames les chevaliers du moyen âge, de cet amour céleste qui exclut toute bassesse et élève les âmes au-dessus des misères de ce monde. C'est un amour qui se prouve par des actions plus que par des paroles, un amour qui fait

désirer la gloire et l'immortalité, qui porte l'esprit aux grandes pensées et le bras aux hauts faits. Écoutez ce qu'en dit le maître : « Il est impossible que, dans l'âme d'un homme où est une fois entré l'amour, règne jamais la lâcheté. »

Mais, si l'amour fait cette œuvre dans l'âme, et si la beauté fait naître l'amour, l'amour et la beauté sont des choses divines. Là commence un hymne sublime à la Beauté et à l'Amour qui nous fait perdre pied parmi les idées les plus immatérielles et les plus pures.

La Beauté, c'est le « flux de la beauté divine », c'est une chose incorporelle et « un reflet de Dieu ». Ne pensez pas alors que la vraie beauté puisse jamais être unie au vice, pas plus que la vraie laideur à la vertu. Les sens peuvent nous égarer, nous offrir un vain prestige au lieu de la vérité! Mais la beauté, c'est une illumination qui se répand du dedans sur le dehors, de l'âme sur le corps, une flamme qui jaillit et fait trans-

paraître, comme en un vase d'albâtre, notre beauté intérieure.

Ah! comprenez-vous la céleste hauteur de cette conception vraiment digne de Platon? Comprenez-vous encore cette sublime définition, une des plus belles paroles sans doute que j'aie lues en aucune langue :

« La beauté, c'est le trophée de la victoire de l'âme! »

Ah! songeons aussi où nous sommes : en Italie, à l'aurore du seizième siècle. Ne sentez-vous pas, dans cet amour idéal de la beauté, l'inspiration des artistes de la Renaissance? Ne sentez-vous pas dans ces pensées palpiter l'âme de Raphaël? L'artiste voit la beauté partout. Il n'y a pas pour lui de visage laid, pourvu qu'il y voie éclater l'âme.

Mais vous ai-je fait bien sentir comment, de proche en proche, Castiglione s'est élevé jusqu'à ces sommets? Alors vous ne vous étonnerez pas qu'il monte plus haut encore.

Un sage, un poète, Bembo, s'est levé dans la noble assemblée du palais d'Urbino. Son visage rayonne d'un saint enthousiasme; ses mains sont levées vers le ciel. De la beauté incorporelle, spirituelle des êtres humains, il passe à la beauté universelle des choses, de l'amour des créatures à l'amour de Dieu. Il lui semble sentir flotter dans l'air « un certain parfum caché de la beauté angélique ».

« Ainsi l'âme » — dit-il — « enflammée du très saint feu du véritable amour de Dieu, vole pour s'unir à la nature des anges, et non seulement elle sort tout à fait des sens, mais elle n'a plus besoin des discours de la raison. Elle devient ange elle-même. Elle comprend toutes les choses qui se peuvent comprendre; elle voit devant elle l'immense océan de la beauté divine, et elle jouit de cette suprême félicité que les sens ne peuvent concevoir.

« C'est là le bûcher où les poètes disent qu'Hercule fut brûlé au sommet du mont

Œta, pour devenir, par les flammes, divin et immortel. C'est le buisson ardent de Moïse, les langues de feu distribuées sur les têtes, le char embrasé d'Élie, qui, s'éloignant de cette terrestre bassesse, s'envole vers le ciel.

« Où sera donc, Amour très saint, la langue mortelle digne de te louer? »

Là, ils s'arrêtèrent. — Que pouvaient-ils dire de plus? — Il y eut un long silence. — Enfin, quelqu'un prit la parole, l'aimable et sceptique César Gonzague. Il dit à demi-voix :

« La route qui conduit à cette félicité me paraît tant ardue, qu'on aura bien de la peine à y arriver. »

Il est vrai, hélas! mais n'est-ce pas beaucoup déjà d'avoir pu y fixer sa pensée?

Tout à coup, quelqu'un se leva, regarda vers les fenêtres, et poussa un cri de surprise. La lumière commençait déjà à filtrer par les fissures des volets. « Tous se levèrent bien étonnés. Car les propos, par leur

agrément, avaient trompé ces seigneurs, et ils ne s'étaient pas aperçus de la fuite des heures. On ouvrit les fenêtres toutes grandes, du côté du palais, qui regarde la haute cime des montagnes. Et déjà était née vers l'Orient une belle aurore, couleur de rose, et toutes les étoiles avaient disparu, sauf la douce gouvernante du ciel, Vénus, qui de la nuit et du jour marque les confins. Et elle semblait répandre une brise douce, qui, remplissant l'air de mordante fraîcheur, commençait, parmi les murmurantes forêts des collines les plus proches, à réveiller les chants des oiseaux.»

Sur cette puissante image de la nature finit l'admirable Dialogue. Sur la terrasse, en face du soleil levant, ils défilent tous, les hommes, les femmes, graves et souriants, encore tout pénétrés des mystères qui viennent de leur être révélés.

Sur cette même terrasse, devant le spectacle toujours semblable à lui-même de cette immuable nature, j'ai songé à ces

hommes et à ces femmes avec une profonde tendresse. J'ai senti comme une caresse de leurs ombres passer dans le brouillard frais du matin. J'ai entendu comme un écho lointain de leurs voix joyeuses ou graves, et ce cri : « *Amor, amor divino!* »

J'ai été alors saisi du désir d'avoir vécu parmi eux, d'avoir été le plus modeste témoin de leurs jeux, le plus avide auditeur de leurs discours.

Puis, tout a disparu, et j'ai éprouvé, plus vivement que jamais, le sentiment auquel les meilleurs d'entre nous se sont toujours laissé prendre un instant : le regret du passé!

Mais il ne convient pas de s'y arrèter. Castiglione lui-même nous apprend combien est grande l'erreur de ceux « qui affirment que tous les bons usages et bonnes façons de vivre, toute vertu, toute chose en somme, va toujours de mal en pis... Si le monde vraiment allait toujours de pire en pire », — dit-il bien raisonnablement — « et que

les fils fussent généralement pires que leurs pères, il y a bien longtemps que nous serions arrivés à ce dernier degré du mal, qui ne saurait être pire. »

Castiglione dit encore : « Nous avons tous ce travers d'esprit de voir bien plus, en toutes choses, le mal que le bien. » Si nous avons coutume de juger ainsi défavorablement le présent, du moins nous ne nous laissons pas exalter inconsidérément par le passé. Il ne faut pas croire, parce que Castiglione, suave philosophe, imaginait un *cortegiano*, que tous les Italiens du seizième siècle fussent des *cortegiani*. Il s'en fallait de beaucoup! Et parce que Phidias sculptait des Vénus en beauté parfaite, je ne pense pas que les femmes de la Grèce fussent plus belles alors qu'elles ne le sont aujourd'hui. Mais le sculpteur savait voir la beauté. Et voilà justement ce qu'il faut.

Si je compare la vie à l'art, c'est que vivre est un art aussi, et c'est-à-dire un choix. Soyons de notre temps et de notre

pays, mais choisissons. Point de lamentations inutiles, mais point de trop faciles indulgences. Nous n'avons pas à chercher le bien dans je ne sais quel temps disparu, dans je ne sais quel type rêvé, qui n'a jamais eu la vie. Le bien est partout, autour de nous, dans notre temps, notre pays, nous-mêmes. Sachons le voir. Formons savamment le type auquel nous nous voudrions conformer, comme Castiglione a formé la charmante figure de son courtisan, de la réunion idéale de traits vrais.

Voilà la morale que vous tirerez, j'en suis sûr, de ce rapide entretien, pendant lequel nous aurons pu, une heure, arrêter notre esprit sur des pensées hautes et consolantes, sans nous en écarter un instant, et fixer nos regards sur une des plus exquises sociétés d'hommes et de femmes qui aient jamais paru au monde.

TROISIÈME PARTIE

DANS LE VAL D'ARNO

I

En réunissant mes souvenirs sur les jours charmants que j'ai passé dans le Val d'Arno supérieur, je ne peux taire le nom de mon hôte et de mon guide. Jean Magherini-Graziani n'est pas un inconnu pour les lecteurs français : dans la préface du volume qu'il a publié naguère à Paris[1], j'ai pu dire quel cas je fais de son talent, et n'ai pas à le répéter. Mais ma vie, à l'époque où je me reporte, fut si liée à la sienne, que

[1] *Le Diable,* mœurs toscanes. Un volume in-18, illustré par F. Fabbi. Préface par Henry Cochin. (Paris, Plon, 1887.)

je ne saurais presque démêler un souvenir qui ne me fût commun avec lui.

Il est un vrai Florentin de la Renaissance. A Florence, il vit à l'ombre de la cathédrale. L'été, quand le soleil brûle à fendre les dalles, à la place de la Signoria et sur les Lungarni, il fait frais dans les vieux quartiers, et le Borgo Pinti, où demeure mon ami, est comme une cave. C'est une antique maison. On soulève un gros marteau de fer qui, retombant, fait résonner avec un bruit de caverne la voûte d'entrée. On entre, on monte, et, par une surprise assez habituelle dans les maisons florentines, au sortir de l'obscurité de la rue et de la voûte, on se trouve tout ébloui, dans les grandes salles claires, hautes comme des chapelles, aux plafonds en berceaux.

Par les fenêtres, au-dessus d'une *loggia*, au delà d'un jardin frais et abrité, on voit le soleil se briser sur la masse brillante du dôme, énorme reliquaire de marbres multicolores, où les lames de Carrare ont pris,

par les siècles, une teinte d'ivoire jauni.

C'est là, d'été et d'hiver, que je suis venu prendre mon ami pour courir ensemble Florence. Nous avons rôdé dans les ruelles et les impasses, à travers les anciens quartiers, nous arrêtant, à chaque pas, devant les maisons à figures antiques, devant une frise, un ornement, un blason, une madone, qui nous parlaient de l'art et du passé. Nous avons flâné dans le *Vieux marché,* sous ces voiles tendus, qui, l'été, défendent du soleil les amoncellements de fleurs et de fruits, et, par-ci par-là, quelque boutique de vieux livres en plein vent.

Nous nous sommes mêlés à la foule en liesse, le jour de la Saint-Jean, par ce beau soir poudreux où les fusées partaient à chaque fenêtre, où, parmi les lampions, les musiques, les bateleurs, les marchands ambulants, il faisait si bon coudoyer un peuple gai et sentir la joie de vivre en plein air. Nous avons bu, sur la place de la Seigneurie, ces verres d'eau glacée où un gamin

tout noir presse un citron jaune et frais. Au clair de la lune, la nuit, nous avons vu couler l'Arno sous les ponts fameux aux belles arches. Nous avons exploré les petites églises de campagne, cherchant les fresques, dénichant les statues, déchiffrant les inscriptions.

La Toscane, le ciel, les montagnes, l'Arno, qui descend, baignant Arezzo et Florence, du neigeux Falterona, au cœur de l'Apennin, jusqu'à la mer sonore; — les villages, juchés comme des nids sur les collines à pic; — les villes aux antiques figures, aux rues bordées d'arcades, aux campaniles légers, Arezzo, San Giovanni, où naquit Masaccio; Figline, où se passa l'enfance de Pétrarque; Pise, la triste et solennelle, qui n'aura jamais fini de pleurer son passé; — les champs enfin, où les épis poussent si drus, à l'ombre des mûriers, les oliviers gris, les toits plats des fermes, les saisons, les récoltes, l'histoire antique et toujours neuve des Géorgiques : — voilà

de quoi nous parlions tous deux, sur la terre de Dante et de Michel-Ange.

Mon ami s'enflammait à l'idée de sa féconde patrie. Je l'entends toujours de sa voix sonore, avec cette majesté retentissante que l'accent natal donne aux phrases latines, déclamer cette période de Tite-Live, si harmonieuse et si balancée qu'elle ressemble à des vers :

« *Etrusci campi, qui Fœsulas inter Arretiumque jacent, frumenti ac pecoris, et omnium copiâ rerum opulenti*[1] *!* »

« Les champs étrusques, qui s'étendent entre Fiesole et Arezzo, riches de froment, de bétail et de l'abondance de toutes choses. »

Ce sont ces belles campagnes étrusques qu'il me fit connaître plus complètement ensuite, et au sein desquelles je partageai sa vie d'heureux propriétaire rural. J'allai le rejoindre dans le Val d'Arno par un beau

[1] Tite-Live. Déc., III, I, 2.

matin d'été. En arrivant à la station de San Giovanni, j'aperçois mon ami qui m'attend, debout sur le quai de la gare, immobile, en plein soleil. A ma vue, il s'anime, et, les bras ouverts, la bouche riante, les yeux pleurant à moitié, il me donne le plaisir de sa joyeuse bienvenue et de ses chaleureux embrassements.

San Giovanni est une exquise petite ville, qui n'a guère changé depuis le moyen âge. A distance, elle paraît hérissée de tours et de sveltes clochers. En y entrant, on lui trouve de belles rues, pavées de larges dalles et bordées d'arcades basses et ombreuses. Au centre de la ville, sur une place carrée, s'élève le palais municipal, avec un campanile carré, noir et léger, garni de créneaux et de mâchicoulis, tout semblable au campanile de la seigneurie de Florence. Les petites villes toscanes, bâties à l'époque de la toute-puissance de Florence, se sont mises plus ou moins à la mode florentine. Elles ont voulu, sur leur *forum*, voir

s'élever la tour de la mère patrie, symbole des franchises municipales. Au temps des républiques, toute ville avait sa tour et sa cloche, qui appelait les citoyens aux assemblées publiques. Ces cloches ne sont plus aujourd'hui que pour réunir les compagnies pieuses qui ensevelissent les morts, ou portent les malades aux hôpitaux, comme elles le faisaient aux temps des grandes pestes du moyen âge.

Les rues sont vides, par cette grande chaleur blanche; les volets fermés, les maisons silencieuses. C'est l'heure de la sieste, où l'on ne voit dehors, dit le proverbe romain, que les chiens et les Français. Nos pas sonnent sur les dalles, et nous nous arrêtons, çà et là, devant une chapelle, un palais, une madone enchâssée dans un mur.

Et je croyais, mon imagination peuplant les rues désertes de figures et de costumes du passé, voir devant moi Masaccio, l'enfant sublime, né à l'aurore du quinzième

siècle, dans quelqu'une de ces maisons aux arcades basses, aux fenêtres cintrées. Je le voyais marcher sous le soleil, jeune et déjà las sous le poids des pensées, le maître de tous les maîtres, à qui une vie de vingt-sept ans suffit pour marquer la direction de l'art, pour fonder la Renaissance.

Je le voyais tel qu'il fut dans ces campagnes toscanes, tel que les souvenirs locaux le représentaient cent ans plus tard à l'Arétin Vasari — doux, pensif, absorbé dans son rêve. « Il était très distrait, dit le chroniqueur, et vivait, sans y penser, comme un homme qui, ayant attaché tout son esprit et volonté aux choses de l'art, se souciait peu de lui-même et encore moins des autres. Il ne voulut jamais s'occuper des choses du monde, pas même de son vêtement. D'ailleurs, il était la bonté naturelle, plus disposé à faire service ou plaisir à autrui qu'on puisse désirer. »

Dans ces pensées, et plusieurs autres, j'entre dans une chapelle du quatorzième

siècle, où se vénère une Madone miraculeuse. La voûte est sombre, et l'on éprouve, en entrant, une impression de fraîcheur et de bien-être. Dans un coin obscur de la muraille, se dresse une sinistre apparition : un squelette tout tordu, emmuré dans l'épaisseur même de la maçonnerie, et récemment mis à jour; quelques lambeaux de peau et d'étoffe pendent encore des membres desséchés. L'expression de la face est horrible; un cri de rage impuissante semble sortir de la bouche ouverte, et le désespoir est dans les yeux creux. Ainsi le moyen âge laisse après lui, à côté d'images douces et caressantes, une trace des guerres terribles, des haines impitoyables, quelque chose de sanglant et de mystérieux.

Nous passons l'Arno à gué; la carriole sautille sur les galets; l'eau, très rapide, bouillonne entre les roues, entre les jambes du cheval; elle rejaillit en fraîches éclaboussures jusque sur nous.

Nous montons lentement, le long d'un

torrent desséché, bordé de peupliers et de saules, sur les premiers gradins de l'Apennin. Au détour d'un chemin, je découvre une colline, toute noire de verdure sombre, au milieu de la verdure cendrée des oliviers. Parmi les cyprès tout droits et immobiles, paraissent des constructions blanches et des toits de tuile.

« — Voilà notre rustique demeure », me dit mon ami.

II

Le lendemain matin, j'ouvrais ma fenêtre sur la vallée de l'Arno. Le soleil est très ardent et le ciel très pur, avec une buée, couleur de poussière, sur les contours de l'horizon. Les cigales secouent furieusement leurs stridentes crécelles.

Sole sub ardenti resonant arbusta cicadis.

Le premier plan du paysage est fait des découpures de bizarres coteaux : ce sont des *terres faibles*, que les pluies d'hiver sillonnent, labourent et entraînent : pics de terre dentelés, aiguilles déliées, colonnettes, tourelles, murailles fantastiques ; on dirait, par endroits, quelque impossible forteresse gothique, dressée dans un rêve. Le soleil se joue parmi ces découpures, jetant des ombres fines dans le fond frais et étroit des vallées. Léonard de Vinci avait quelque idée de ces singulières collines, lorsqu'il suspendait dans l'air bleu les remparts de ses improbables rochers.

Plus bas, le terrain s'unit et descend en pente douce vers le fleuve. Si loin que les regards découvrent, à droite, à gauche, s'étend la vallée plantureuse ; les épis jaunes sont couchés à terre, à l'ombre des érables et des oliviers, où s'enlacent les pousses vigoureuses des vignes. C'est une onde de feuilles, de pampres, de moissons où se noie, de loin en loin, une maison blanche

au toit rouge, d'où émergent les clochers, les quenouilles noires des cyprès. La terre, chargée du poids de ses dons magnifiques, s'endort dans le silence de midi, à la seule musique des cigales. Salut, grande mère des fruits!

Salve, magna parens frugum!

Je voudrais trouver pour me comprendre quelque fidèle enfant de Virgile ou de Dante. Je voudrais, en « foulant la terre de Toscane[1] », et quand je vois fleurir à mes pieds « le jardin de l'Empire », comme dit Dante, réveiller quelque enthousiasme italien et aussi cet enthousiasme agricole dont sont inspirées les Géorgiques.

Là-bas, tout au fond, l'eau que je vois scintiller, c'est l'Arno, « le beau fleuve d'Arno à la grande ville[2]». L'été, ce n'est qu'un mince filet d'eau rapide et claire, qui serpente entre des bancs de sable. Les en-

[1] Dante, *Purg.*, XIII, 149.
[2] *Inf.*, XXIII, 95.

fants le passent à pied, en relevant leur pantalon et en portant leur panier sur leur tête. Voilà le « fleuve royal[1] ». Pourtant, il est fort; et bienfaisant l'été même, il apporte encore la fraîcheur à sa large vallée. Et l'hiver, ses eaux de torrent gonflé ne sont point meurtrières aux campagnes.

Il court sinueux de l'Apennin à la mer, se détournant sans cesse, et allongeant sa route, comme s'il avait peine à quitter un pays si beau. De sa source à son embouchure, j'ai pu le suivre, la *Divine Comédie* à la main. Il naît dans ces rochers qui séparent « les deux rivages d'Italie[2] » dans le « dos même de l'Italie[3] ».

A sa naissance sur les flancs du Falterona, c'est « un ruisseau à peine, mais son cours va dépasser cent milles[4] ». Dans sa première course, du nord au sud, au milieu

[1] *Purg.*, V, 122.
[2] *Par.*, XXI, 105.
[3] *Purg.*, XXX, 86.
[4] *Purg.*, XIV, 17.

de la riante vallée du Casentino, il s'enfle vite, recevant les petits torrents aux cascades bondissantes. « Ces petits ruisseaux, disait Dante, qui, des vertes collines du Casentino, descendent dans l'Arno, se creusant des lits frais et doux, sont toujours devant mes yeux[1]. »

Là, les sommets escarpés de l'Apennin séparent seuls la vallée de l'Arno de celle du Tibre, et les deux illustres fleuves, à l'entrée de leur carrière, courent de conserve aux deux côtés de la montagne. Entre eux, au cœur même de l'Italie, se dresse le mont âpre de l'Alvernia, où saint François planta la croix, où, dans une grotte vénérée, il reçut en sa chair les stigmates du Christ.

Venu vers Arezzo, l'Arno semble rebrousser chemin. Il contourne le Pratomagno, rameau détaché de l'Apennin, et remonte vers le nord, presque parallèlement à sa première course. A Arezzo, la vallée

Inf., XXX, 64.

s'élargit. L'Arno a reçu la Chiana, son plus fort affluent; les deux rivières répandent une délicieuse fraîcheur dans la vaste plaine entourée d'un cirque de montagnes. Le pays d'Arezzo est fameux pour son air vif et salubre. Cet air a nourri l'enfance de Michel-Ange, qui s'en souvenait bien, et disait un jour à Vasari : « Si j'ai rien de bon dans l'esprit, cela m'est venu de l'air subtil qu'on respire dans notre pays d'Arezzo[1]. »

La vallée se rétrécit de nouveau, après Arezzo, jusqu'à Florence. Le fleuve baigne des petites villes fameuses : Montevarchi, San Giovanni, Figline; il va couler sous les beaux ponts de Florence; dans sa vallée inférieure, des châteaux pittoresques se mireront dans ses eaux; puis, après Pise, il se perdra dans la mer Tyrrhénienne, ayant laissé derrière lui plus de lieux glorieux que fleuve qui soit au monde. Je reviens à la

1 Vasari, *Vita di Michel Angelo.*

fenêtre d'où je l'apercevais, sur les pentes de l'Apennin, en face de San Giovanni, là où la vallée est large et riche à plaisir.

L'été, on ferme tous les volets dès le lever du soleil. Il fait frais dans la maison comme dans une cave. On dîne vers midi, puis on se retire pour la sieste; les dames reparaissent à cinq heures. On sort alors quand le soleil descend et que toute la vallée se remplit de poussières dorées. On ne songe pas à rentrer quand les étoiles paraissent, car les nuits sont plus claires que bien des journées du Nord. On prolonge tard la veillée; on soupe en hâte vers onze heures du soir, et l'on a peine à aller se reposer, tant il serait doux d'attendre le jour dehors, par la délicieuse fraîcheur de l'aube, quand les blanches vapeurs rampent au fond de la vallée, et que les flancs des montagnes s'illuminent rapidement de violet et de rose.

Une seule fenêtre ne se ferme pas aux terribles chaleurs du midi, c'est la chambre de

mon ami; une seule tête ne cherche pas le repos quand Apollon triomphant incline toute la nature dans un même sommeil, c'est la tête d'un Africain plus que d'un Toscan. Mon ami aime la chaleur comme son élément, et aspire avec délices le feu de l'été. Par ses volets ouverts, la lumière entre à torrents. La feuille de papier blanc, devant lui, brille comme une gueule de four.

Plus d'une fois, partageant son amour du soleil, je suis sorti avec lui en plein jour, à l'heure où même les cigales se taisent. Nous avons dépassé la ceinture de cyprès qui garde la maison de la chaleur, l'été, et l'hiver, du vent. Nous avons descendu et remonté les collines blanches et crayeuses, nous nous sommes arrêtés sur des sommets découverts, enveloppés de toutes parts des flammes éclatantes du ciel, et nous sommes revenus, brûlés comme des lézards, inondés de sueur, la bouche sèche, les yeux douloureux, mais enivrés d'air pur et chaud;

j'avais appris à connaître la splendeur inouïe des contrées méridionales, sous le soleil tout-puissant qui leur est familier.

En remontant, nous retrouvions, derrière son rideau de cyprès immobiles, la *villa*, la *fattoria*, la petite cité rurale endormie et silencieuse. Tout autour, les bâtiments bien clos, où nulle âme ne bouge, les celliers, les granges, les pressoirs au vin et à l'huile, les écuries, les étables, la forge, la petite église toute coquette et simple.

Au réveil, la villa reprend toute son animation. Car toute une population vit autour de ce centre d'exploitation rurale. Il y a d'abord le *patron* et sa famille. L'autorité du patron s'exerce par les employés fixes de la *fattoria*, dont les fonctions sont le plus souvent inamovibles et même héréditaires. Ce sont le *fattore*, la *fattoressa*, le *sotto-fattore* et le *terzuomo* (troisième homme).

Le *fattore* est le premier ministre du patron. (En Maremme, je lui ai entendu donner le nom de *ministro*.) Il représente le

propriétaire en toutes choses et a la haute main dans l'administration de la terre. Il tient le registre des achats et des ventes du bétail et des récoltes, paye et reçoit, allant sans cesse à cheval de la villa aux métairies, aux marchés voisins, aux foires, aux ventes. Il fait les comptes avec les métayers, et, tous les ans, lui-même, le 31 mai ou le 30 juin, rend compte au patron. Cela s'appelle faire le solde, *far il saldo*. C'est au moment de ce règlement que peut s'établir exactement le budget de la propriété, la *rendita netta*, en comparant le revenu brut avec les dépenses faites, les améliorations, les achats.

Le système du métayage, dans les campagnes où les usages et la nature des cultures le rendent possible, met en communication directe le propriétaire de la terre et l'ouvrier agricole; il n'est plus question de savoir si l'on touchera plus ou moins régulièrement un fermage, comme on touche les arrérages d'une rente ou les cou-

pons d'une obligation. Il s'agit de savoir au juste ce que la terre coûte et ce que la terre rapporte : il faut entrer dans la vie même du cultivateur; on a tant d'intérêts communs avec lui, que la justice est aisée à garder; on le connaît et on le voit d'assez près pour qu'un esprit de charité et d'affection mutuelle entre naturellement dans les mœurs. Aussi, le régime de la culture, dans cette partie de la Toscane, peut paraître comme un type de société rurale, au point de vue de la bonne harmonie des classes et de leurs relations équitables.

L'abus ne pourrait guère venir que du *fattore*[1]. La présence du propriétaire le rend généralement impossible. D'ailleurs, les mœurs sont faites de fraternité et de familiarité. Le mal du paysan toscan, comme de presque tous les paysans, c'est la dette et

[1] Cet abus existe dans d'autres provinces italiennes. Voyez notamment ce que dit le regretté Ch. Lenormant sur le régime des grandes propriétés dans la Calabre, et la misère des paysans, qui a tant augmenté encore depuis lors. (*La Grande-Grèce*, t. I.)

c'est l'usure. Son ennemi demeure dans la petite ville bizarre juchée à deux lieues d'ici, au fond d'une étroite vallée; c'est le boutiquier du chef-lieu de canton, qui le pousse au luxe et à la dépense; le pharmacien libre penseur et républicain, qui lui charge le corps de remèdes douteux, et l'âme de dangereuses pensées; c'est le prêteur à la petite semaine, qui suce ses pauvres profits et ne le lâche, quand il le tient, que ruiné. Son ennemi n'est pas le *fattore*.

Le *fattore* de Poggitazzi est un homme remarquable. Il a soixante ans, le teint sombre et coloré, les cheveux gris en broussailles, le front haut, les yeux très clairs pour son teint, grands et vifs. L'air de la physionomie est plutôt rude, avec les sourcils très rapprochés et épais, les lèvres fines et serrées et le nez en bec d'aigle. C'est un homme merveilleusement propre à toutes les choses de son état. Il parle peu et a le commandement net et efficace. Il se fait obéir à la perfection. Le sourire qui lui est

habituel, a quelque chose d'ironique et de profond. Il y a une sorte de majesté dans toute ses actions. Son maître, qui a grandi sur ses genoux, l'aime et le vénère singulièrement.

Le *fattore*, par un hasard, porte un des noms les plus illustres de l'histoire florentine. Il se nomme Giuseppe Acciaiuoli. Dans les cryptes de la Chartreuse du val d'Ema, couchés sur d'admirables tombes de marbre, les Acciaiuoli du quatorzième siècle reposent dans les longs plis immobiles de leurs robes, les mains jointes et les yeux fermés. En voyant les traits fins du *fattore*, je me suis demandé si quelque goutte du sang de ces illustres morts n'était pas descendue par hasard aux veines du vieux paysan.

La *fattoressa* est la seconde autorité de la maison rurale. Elle s'occupe à la lessive, à l'entretien des habits, à la propreté de la maison, à la cuisine ; elle raccommode et repasse le linge. On compte sur elle pour

tous les soins intérieurs, tandis que les hommes sont aux champs. C'est une femme d'une grande autorité et dont l'influence s'étend jusque sur la famille du patron. Elle est assistée dans les travaux domestiques par le *terzuomo,* qui s'occupe notamment d'étriller les chevaux et de faire le pain, tandis que le *sotto-fattore* aide le *fattore* à surveiller les travaux du dehors.

A la *fattoria,* on se lève un peu avant le soleil. Le matin, on prend le café. On dîne à midi, été comme hiver, d'une soupe et d'un ragoût de viande. On soupe le soir de la même soupe et du même ragoût réchauffés. On fait maigre le vendredi et le samedi : on mange des choux, des pommes de terre, des céleris, du fromage, des fruits, et, à la saison, des fèves crues que l'on croque avec du sel.

La nourriture est saine et large. Les fruits de la terre sont en abondance. Aussi l'on n'a guère besoin d'argent et l'on n'en voit guère : le *terzuomo* gagne 150 francs par

an; le *sotto-fattore*, 200, et le *fattore* lui-même, trois à 400. Il passe pour un riche personnage.

III

A Poggitazzi, on récolte le blé, on fait le vin et l'huile; c'est là le fond du travail. Il y a aussi le maïs, les haricots, les fèves, et vers la montagne, les châtaignes. Presque tous les paysans ont chez eux des vers à soie, dont s'occupent les femmes, et pour qui l'on cueille la feuille du mûrier.

Le produit des champs et des vignes n'égale pas en profit celui des oliviers. Les coteaux en sont couverts; les troncs noueux rampent et se courbent en mille contorsions bizarres, et le moindre souffle d'air fait palpiter les feuilles cendrées, nettement découpées comme de fines lamelles d'argent.

Les vingt-six métayers de mon ami partagent exactement par moitié avec lui tous les produits de la terre. Ils ont avec le *padrone* un *compte courant,* devant donner sur leur part, à chaque récolte, s'ils se sont laissé mettre en retard à la récolte précédente. D'ailleurs, la constante fraternité que j'ai dite, rend ces rapports faciles; maîtres et métayers sont les meilleurs amis du monde, et le dimanche, sur l'aire, on les voit jouer tous ensemble aux boules et disputer le plus gaiement du monde. J'ai pu constater par moi-même que les *contadini* se plaignent rarement de leurs maîtres, et souvent, dans les mauvaises années, le maître donne à manger à tous ceux qui vivent sur la terre.

La maison et la terre que l'on donne à cultiver à un *contadino* se nomme *podere,* c'est-à-dire *pouvoir;* on entend par là la mesure de terre qu'un homme *peut* cultiver seul, sans autre secours que celui de sa famille. Le *contadino* vit dans la mai-

son qui est au centre de son *podere*. Il ne paye pour cette maison aucun loyer au patron.

Différente est la condition des *operai*, ouvriers ruraux qui sont à *pigione*, et payent un loyer. Ceux-là travaillent sur la terre, là où le *fattore* veut les employer, et reçoivent un salaire d'un franc par jour. Parfois, un *contadino* quitte sa situation et préfère vivre comme un ouvrier; c'est, par exemple, un fils qui veut prendre femme, malgré la volonté de ses parents. On dit alors qu'il sort de maison, *esce di casa*, qu'il va en location, *torna a pigione*, qu'il va travailler comme ouvrier, *va per opra*.

D'ailleurs, sauf une certaine dignité terrienne qui s'attache à la qualité de *contadino*, le régime du métayer est le même à peu près que celui de l'ouvrier rural : presque jamais de viande, tout au plus le pot-au-feu, le dimanche ; peu de vin à l'ordinaire et non à chaque repas. Le fond de la nourriture est de pain et de soupe aux hari-

cots. Le reste diffère, suivant le meilleur ou pire rapport des *poderi,* suivant les meilleures ou pires années.

Les hommes, le plus souvent, mangent aux champs, sur le travail, comme on dit, *sul lavore*. Vers midi, on voit les femmes se répandre dans la campagne, portant la nourriture sur leur tête, dans des paniers ou des torchons. Elles mangent avec les hommes, puis ramassent le reste du pain, l'écuelle de la soupe, et s'en retournent à la maison. La nourriture se varie des produits de chaque saison. En été, les paysans engloutissent des fruits à s'en faire éclater.

Ils mènent une vie assez pauvre, mais simple et saine, et, malgré la cherté croissante des denrées, le poids écrasant des impôts, ils connaissent peu la misère. Ils ont aussi leurs larmes et leur part des maux de l'humanité, la maladie, la mort des pères, les mauvaises années, les grêles et les gelées. Mais il n'y a aucun de ces vices spéciaux qui augmentent et perpétuent la misère,

comme dans le sud de l'Italie par exemple. Le val d'Arno est sain et sûr. Le peuple en est doux, gai, intelligent et religieux.

Les prêtres sont peu cultivés et aussi semblables aux paysans qu'il soit possible. Ils vivent avec le peuple sur un pied d'entière intimité. Cet état choque au premier abord le Français qui passe et s'arrête aux apparences. Il lui paraît en général que le curé manque de tenue, car il est familier avec chacun et chacun est familier avec lui. Le plus souvent pourtant, il est bon prêtre, charitable et dévoué à ses devoirs. J'en ai connu plusieurs qui étaient des hommes charmants et qui, sous un extérieur sans façon, cachaient des âmes vraiment apostoliques, pleins de jugements justes et d'indulgence. Alors, connaissant la bonté de leur âme, il ne me déplaisait nullement de les voir chevaucher leur âne et fumer leur pipe, en allant voir les malades, ou attacher eux-mêmes au soleil, sur de longs bâtons,

dans un petit jardin fleuri, les rubans blancs de leur *macaroni*.

Dans quelques paroisses, le curé fait l'école. Car les écoles sont rares et peu fréquentées, et il y a peu de villages. Les travaux des champs n'ont pas trop de tous les bras. Quand un enfant est né, par les soins plus ou moins habiles d'une sage-femme rurale, quand on l'a porté baptiser à l'église, la mère lui donne le sein et le promène partout avec elle. Elle l'assoit par moments sur l'aire, devant la porte de la cuisine. Dès qu'il marche, elle le donne à garder à d'autres enfants. Qu'il gagne ses sept ou huit ans, on l'enverra à l'école, si l'école n'est pas loin et que cela ne gêne en rien. Mais on se soucie peu de cela, et un père raisonnable préférera toujours que le petit garde les cochons et apprenne à connaître la terre. On lui montrera ses lettres aux veillées d'hiver.

On ne lui laissera pourtant pas manquer les catéchismes du dimanche, jusqu'à ce

que le prêtre, à Pâques ou à la Pentecôte, lui ait fait faire sa première communion ; après la cérémonie, ce jour-là, les communiants dîneront chez le curé. Dès lors, ils seront devenus des hommes, laisseront aux plus petits à garder les bêtes, et iront travailler aux champs avec les pères.

Les mariages sont précoces, car, pour le travail agricole, il faut être de bonne heure établi dans la vie. Aux dimanches, en sortant de l'église, et aussi l'hiver, dans les longues soirées, quand on va à la veillée dans les maisons les uns des autres, un garçon voit les filles ; il choisit celle avec laquelle il veut *far all'amore*. Alors, il cherche à la rencontrer seule et, prenant son courage, il lui demande amour, *le chiede amore*. Si l'aveu est bien reçu, le garçon doit alors chercher un ami dévoué, qui s'entremette, prenne des informations et aille demander la fille à ses parents. Une fois les paroles données, les fiancés se voient très librement ; il est d'usage qu'ils se

fassent l'un à l'autre de petits cadeaux. La fille, de son côté, doit faire un cadeau au *mezzano,* à l'ami obligeant qui a porté la demande. Elle lui donne souvent quelque article de vêtement. « *Ti tocca la camicia!* » lui dit-on, par façon de proverbe. « La chemise est pour toi ! »

Le mariage est la plus grande fête de la vie. Tous les parents, tous les amis sont convoqués à la grand'messe paroissiale, après laquelle le curé bénit les épousés. La noce sort ensuite en cortège solennel, les mariés en tête, et derrière eux, deux à deux, tous les invités, les femmes d'abord et ensuite les hommes. Le long de la route, sur le passage, les garçons du pays tirent des coups de fusil et des pétards, avec de grands cris de joie sous le ciel bleu. L'épousée a les poches pleines de dragées ; elle en jette à droite et à gauche. Les cloches sonnent à la volée.

On se rend à la *villa* pour saluer les patrons. Rien de plus charmant et de plus

gai que ce cortège par un éclatant soleil de juillet, comme je l'ai vu. La noce descendait par les sentiers de la montagne, parmi les oliviers; les couleurs voyantes des robes et des fichus brillaient à grands ramages; les cris et les chants se perdaient dans l'air pur. La mariée riait aux éclats, brave et rougissante, découvrant deux belles rangées de dents blanches. L'époux, gauche et empressé, la couvait des yeux, laissant paraître bien honnêtement son amour ardent et heureux.

Quand on a déjeuné chez les parents de l'épousée, on reforme le cortège pour aller chez l'époux et y laisser la jeune femme, sous le toit nouveau où elle doit vivre. Aü haut de l'escalier, la mère de l'époux attend sa nouvelle fille. Elle lui souhaite la bienvenue, l'embrasse, puis la prend par la main et la conduit à la table. La mariée est alors chez elle.

Autour d'elle, on se range comme on peut à la table servie, et l'on fait bombance,

mangeant et buvant d'une façon incroyable à qui ne l'a vu de ses yeux, se vengeant en une fois d'une longue vie de sobriété.

Le costume du paysan n'est pas sans une certaine recherche, surtout dans le voisinage des villes et des bourgs. Les hommes portent la veste courte de couleur foncée et le feutre mou. Très souvent, l'été surtout, ils jettent la veste sur une épaule, sans enfiler les manches, et se drapent ainsi avec une grâce tout antique, car ils marchent très droits, la tête un peu haute.

Les femmes portent des jupes plissées à la taille. Leur coiffure consiste en un fichu de couleurs voyantes, souvent brodé et chamarré. Quelques vieilles le roulent en turban sur le haut de la tête. La plupart l'attachent sous le menton, la pointe tombant en arrière, couvrant et découvrant la tête suivant la température. Les femmes, plus souvent encore que les hommes, marchent pieds nus; elles ont la même allure noble, avec les reins cambrés et un rythme élé-

gant dans le pas, qui leur vient de l'habitude quotidienne des fardeaux portés en équilibre sur la tête.

La race n'est point aussi belle que la Romaine aux formes superbes et massives, que la Calabraise, dont la souplesse nerveuse vient du sang grec. A travers les guerres et les invasions, le Toscan a perdu le type de sa race antique. Mais sa grâce douce est un caractère qu'il n'a point perdu, pas plus que la pureté de sa langue, qu'il n'est pas près de voir corrompre, tant est jaloux le soin qu'il en prend.

Les usages agricoles des Toscans m'ont paru avoir moins changé que toute autre chose depuis les temps les plus reculés. J'ai pris tel plaisir aux moindres détails de la vie, en ce coin du monde, que j'en ai noté le labeur mois par mois; je me suis rappelé ces bas-reliefs naïfs, à la façade des cathédrales du moyen âge, où, en douze compartiments, des artistes fort simples

rappelaient les douze moments du noble travail des champs.

Je commence à novembre : les labours et les semailles sont terminés, et l'on se met à la récolte des olives. Les garçons et les filles escaladent les troncs noueux. La graine noire et parfumée tombe aux corbeilles. Si l'année est bonne et les arbres chargés, c'est une grande fête, qui amène le peuple entier dehors, aux chants et aux cris de joie sous les arbres argentés. Sur les branches se posent les pieds nus, les tailles des filles se cambrent, les bras se tendent vers le bout des rameaux. Il y a des chutes, des maladresses, des propos gaillards, des rires sans fin.

On continue la cueillette en décembre, et à la *fattoria* commence le travail de l'huile. Les bœufs sont attelés au manège et, lentement, d'un pas lourd et régulier, tirent le bras de levier de la presse et font gémir les vis. Dans des sortes de claies molles, sous la presse, l'olive s'écrase, sue, et, en des-

sous, par un canal, la liqueur d'or coule onctueusement, embaumée encore de l'âcre odeur du fruit. Le pressoir est commun à tous les *contadini*. Ils montent tous à la *fattoria* pour faire l'huile, amenant leurs bœufs, s'ils en ont. Ils s'installent là, jour et nuit, dormant à tour de rôle, car le travail ne souffre aucun retard. De longs jours, de longues nuits, le pas du bœuf résonne dans le *frantoio*, la vis de bois crie et le ruisseau d'or coule dans les réservoirs.

En même temps, on commence certains travaux des champs; on prépare les plantations de vignes et d'arbres, en donnant aux terrains cette façon profonde que l'on nomme *scassare*.

Janvier est consacré aux mêmes travaux. Puis, les gelées passées et la terre amollie, en février, en mars et en avril, on donne aux terrains une façon moins profonde, avec la *vanga*, bêche en triangle, armée d'un éperon, où le travailleur appuie son pied. En même temps, on taille la vigne et l'oli-

vier; on fait les nouvelles plantations.

En mai, tandis que les femmes sont toutes dévouées aux soins des vers à soie, les hommes fauchent les foins, puis sarclent les champs et brûlent la mauvaise herbe.

Juin et juillet sont pour la moisson et le battage. C'est le moment où les lucioles sont le plus abondantes. A la tombée du jour, leur étincelle inconstante sautille de gerbe en gerbe. Puis on bat sur l'aire, et, autour de la *fattoria*, les fléaux sonnent sur la terre sèche. Après la moisson faite, on retourne encore les terres, et le soleil d'août brûle les folles herbes déracinées.

En septembre, sur les coteaux exposés au midi, les enfants se barbouillent la figure de raisin, autour des cuves embaumées où fermentent les grappes rouges.

Les premières pluies d'automne ayant ramolli la terre, on fait les semailles en octobre.

Au cellier, on tire le vin nouveau, le *vino chiaro*, bien digne de ce nom par sa belle

couleur de sang. C'est un noble vin, qui sent la grappe et que l'on boit gaiement et à longs traits, quand il coule des gros *fiaschi* ventrus, au cou grêle, entourés de paille. Quand on a tiré le *vino chiaro*, on remet sous la presse la grappe encore riche de suc, et l'on obtient une seconde vendange de vin moins fort, mais bon et sain encore, que l'on appelle *vino stretto* ou vin *serré*.

Pour finir ce cycle de l'année, il faut parler encore du chanvre et du lin, dont la femme de chaque *contadino* tisse elle-même la toile. Puis, c'est le bétail, bœufs, vaches, chèvres, porcs et moutons. Les bœufs mangent, l'été, du fourrage vert, luzerne, trèfle, sarrasin; l'hiver, des raves, du son, du foin. Les moutons paissent, l'été, dans les prés, et pour eux, l'hiver, on met en bottes des feuilles de chêne séchées. Quand on veut engraisser les porcs, on les gave d'une pâtée de son, de pommes de terre, de pommes hachées, de glands et de fèves. Mais le plus souvent, ils vivent au hasard, dans les

champs ou dans les fossés, et on les voit, le long des routes, en grands troupeaux, tout noirs ou bien blancs et marbrés de grandes plaques noires, hérissés et incivils, retourner la terre de leurs groins et chercher leur pitance parmi les racines et les tubercules naturels.

En vérité, je ne pense pas que cette vie des champs, si naturelle et si traditionnelle, ait changé depuis le moyen âge, pas même depuis le temps des Étrusques mystérieux et des excellents agriculteurs romains. Virgile, demain, pourrait écrire à nouveau les *Géorgiques*.

Je voudrais avoir fait sentir la poésie de cette contrée, glorieuse par les arts et les lettres, heureuse et forte par vingt siècles de vertus agricoles.

Plusieurs étés, je suis revenu en ce coin du monde pour y retrouver la même pénétrante émotion. Je l'ai quitté pour y revenir, et la dernière soirée que j'y ai passée suffirait pour m'en donner l'envie. C'était une

belle soirée, si belle que j'en veux fixer le souvenir, pour que ceux qui m'ont suivi jusqu'ici restent avec moi sur la même impression.

Nous marchons tous les deux, mon ami et moi, sur les arêtes étroites des bizarres collines; puis, plus bas, dans le fond frais des vallons. Nous marchons longtemps au hasard. A la fin, nous entrons dans une maison de paysan, une de ces jolies maisons, avec un escalier extérieur, et la *loggia,* la galerie ouverte dont les piliers soutiennent le toit.

Le *contadino* nous offre de son vin, qui coule rouge et luisant du *fiasco* de paille. Puis la paresse nous prend : le soleil s'est couché derrière les campaniles de San Giovanni, l'air est tiède et plein de mollesse. Le *contadino* attelle ses bœufs; nous voilà assis sur son chariot bas sur roues, riant aux cahots énormes du sentier grimpant, et perdant nos éclats de rire dans les dernières vibrations des cigales.

Mais nous ne rions plus. La nuit vient, sereine et solennelle; quelques lucioles rapides passent encore sur les blés coupés. Les cyprès sont noirs. Les eaux murmurent dans chaque vallon. Le ciel est clair encore. Une à une, les étoiles s'allument dans l'air limpide et cristallin.

Nous nous taisons, et les vers du *Paradis* me reviennent en mémoire, où il est parlé des « glorieuses étoiles ».

LA POÉSIE POPULAIRE

EN TOSCANE

LES IMPROVISATEURS

La littérature française est savante, et surtout la poésie. Il y a divorce complet entre la langue des lettrés et la langue du peuple. Nos campagnes n'ont gardé que des vestiges à peine appréciables de poésie populaire. Il n'en est pas de même en Toscane. La langue qu'y parle le peuple est absolument pure et littéraire. Les écrivains les plus délicats apprennent à écrire en écoutant parler les paysans. J'ai vu des gens de goût s'arrêter longuement à faire causer un

charbonnier de la Maremme, et disserter ensuite à loisir sur la justesse de ses expressions, l'élégance grammaticale de ses tours de phrase.

Cet état de langue est si différent du nôtre, que nous pouvons à peine l'imaginer. Il faut avoir vécu parmi les intéressantes populations toscanes, pour le comprendre. Il existe là une race de paysans dont le langage n'a été déformé par aucune influence étrangère, aucun argot, aucune habitude vicieuse. Tandis que l'italien, tel que le parlent les hautes classes, s'avilit constamment et nécessairement par les gallicismes et les modernismes, la langue pure et classique se conserve intacte dans quelques cantons reculés.

Ce phénomène, que les livres de Giuliani ont bien mis en lumière, je l'ai observé moi-même dans la vallée du haut Arno[1]. Je le trouve constaté de nouveau dans un

[1] Voir plus haut page 256. Voir aussi : G. Magherini-Graziani : *Le Diable,* mœurs toscanes, préface par Henry Cochin.

livre charmant qu'a récemment publié madame la duchesse Ravaschieri [1].

Le témoignage d'une Napolitaine a son prix en cette matière, car les Italiens du Sud raillent volontiers les Toscans pour leur purisme et leur attachement à la langue classique. Mais il n'est vraiment pas possible que l'on aime les lettres et la poésie italiennes, et que l'on demeure indifférent au charme des paysans toscans.

Je dirai même plus : on connaîtra mal la littérature italienne, si l'on n'a connu ce peuple, dont la langue, formée par Dante, est restée, après lui, presque immobile pendant quatre siècles. Le parler du peuple toscan est dantesque, et cela est naturel. Les lettrés du treizième siècle écrivaient en latin. Si Dante, très délibérément, fit autrement, c'est qu'il voulut être entendu du peuple, et même du petit peuple. Et il s'ap-

[1] Teresa Filangieri-Ravaschieri : *L'Abetone pistojese, e le sue speranze, Ricordi.* Napoli, A. Morano, 1886, 1 vol. in-18.

pliqua à écrire un poème dans la langue *vulgaire*, la langue du petit peuple, ce que les plus délicats de ses contemporains, et Pétrarque même, lui reprochèrent amèrement [1]. L'instrument dont il se servit, et qu'il façonna à ses besoins, était donc essentiellement populaire; aussi, il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que, du vivant même de Dante, des muletiers et des forgerons écorchassent dans les rues les *terzine* de la *Divine Comédie*[2]. Il s'en plaignait, mais bien à tort, car c'était cela même qu'il avait voulu.

Par cette action réciproque du peuple sur le poète et du poète sur le peuple, la langue se trouva fixée. Les descendants du muletier et du forgeron parlent aujourd'hui un idiome très semblable à celui de leurs pères. Aussi la littérature italienne, et c'est là son caractère, est populaire. J'ai vu un savetier

[1] Voir plus haut page 128. Pétrarque parle avec mépris « des foulons, des cabaretiers, des marchands de laine », dont Dante a recherché « les applaudissements et les rauques acclamations ». (*Ep. fam.*, XXI, 15.)

[2] Voir les *Nouvelles* de Sacchetti.

lire Dante à haute voix sur la colline de San Miniato. La duchesse Ravaschieri a trouvé un *Arioste* dans les mains d'un vieux charbonnier de la montagne pistoyaise.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que les formes poétiques aussi sont populaires. La strophe de la *Canzone* est restée, sous une forme simplifiée, dans les *Stornelli*. La *Terza rima* de la *Divine Comédie* est bien connue du peuple. Mais la forme métrique que le paysan semble préférer, c'est une des plus compliquées et des plus harmonieuses, le huitain ou *ottava rima*, qu'Arioste, après Boccace, a tant mise en honneur [1].

C'est ce huitain, épique ou lyrique, qui sert le plus aux poètes paysans et aux improvisateurs que la Toscane voit encore naître.

[1] Je note pour les amateurs de métrique, que l'*ottava rima* n'est pas un huitain parfait. C'est, en réalité, un sixain en rimes croisées, suivi de deux rimes plates. Voir plus haut p. 41.

Je n'ai moi-même rencontré qu'un seul vrai improvisateur.

Je me rendais de Gênes à la Spezia, par la ligne de chemin de fer qui longe la mer au pied de l'Apennin ligure. Plusieurs wagons de troisième classe étaient remplis de soldats d'infanterie, partant en congé et venant de quelque garnison du Nord. La bande était joyeuse et bruyante, un peu échauffée de vin, je pense. A chaque station, les têtes brunes se mettaient aux portières, et la foule de portefaix, de marchands ambulants, de bouquetières, de mendiants qui encombraient les gares, se groupait devant les wagons, bouche béante, pour écouter. Il y avait plaisir, en effet. Un soldat, le teint animé, les yeux brillants, la voix tonnante, saisi d'une sorte de fureur poétique, déclamait des vers qu'il improvisait à mesure.

Je n'avais pas idée d'une pareille verve, ni d'une richesse si spontanée de langage et d'images. Le sujet du poème, c'étaient les

circonstances du voyage, l'aspect des lieux, un détail quelconque.

« Nous, pauvres soldats, nous avons été bien loin de notre patrie, dans les montagnes piémontaises, revêtir un habit lourd, et porter de pesantes armes. Aujourd'hui, le cœur joyeux, nous retournons vers nos montagnes natales, notre belle Toscane verte, nos grands arbres à l'ombre épaisse. Enfants de la Toscane, nous vous saluons au passage, vous, Ligures de la Rivière, réjouissez-vous avec nous, car nous allons revoir notre patrie, nos troupeaux, nos mères, nos fiancées... »

Voilà, tel que je puis me le rappeler, le fond de cette déclamation ardente, rythmée, presque chantée, ornée de belles rimes sonores. Puis, c'étaient des détails tristes ou comiques sur la vie militaire, le départ des conscrits, l'exercice. Jamais, durant cette longue journée, où j'écoutais à chaque station ce chant sans cesse renaissant, il n'est arrivé au poète de se répéter

ni de se lasser. C'était un beau spectacle de le voir ainsi, en face de la mer Tyrrhénienne, sous un brûlant soleil, répandre des flots d'inspiration. Les wagons, les bâtiments banals des gares, tout le laid appareil de la civilisation, ne pouvaient même arrêter mon imagination emportée vers d'autres temps et hantée de rêves antiques.

Les vers étaient-ils bons? eussent-ils supporté d'être écrits? Je ne saurais dire. Mais une impression profondément poétique m'est restée à l'âme, et quant à ce pauvre soldat, à qui la seule pensée de revoir ses montagnes faisait retrouver la veine de l'inspiration natale, je sais bien qu'il était poète. Je regrette d'avoir ignoré et son nom et le nom de son village, car madame la duchesse Ravaschieri aurait peut-être reconnu en lui un des poètes qu'elle a rencontrés dans la montagne de Pistoja.

Cette bienheureuse montagne est pleine encore de poètes spontanés. Il en naît de

deux sortes : les poètes *a caso*, sortes de rhapsodes, qui récitent les poésies d'autrui, et les improvisateurs. Parmi ces derniers, madame la duchesse Ravaschieri en a connu de bien remarquables, notamment un certain Gigetto, du village du Bicchiere, et un pauvre forestier, connu dans le pays seulement par le nom de son métier, *il Carbonajo* (le charbonnier).

Il est toujours difficile de recueillir quelques fragments de cette poésie rustique, car la vue d'un crayon et d'un papier arrête net la veine de l'improvisateur. Intimidé déjà par la présence d'un habitant des villes, il prend peur vraiment s'il voit que ses pauvres strophes montagnardes ne s'envoleront pas au vent de la vallée. Il a raison, en somme. En effet, je relis les quelques strophes qu'il a été possible de saisir heureusement au passage : j'en goûte les beautés naïves et le rythme. Je ne retrouve pas l'émotion que j'ai ressentie à entendre déclamer un soldat d'infanterie, par la por-

tière d'un wagon de troisième classe, sur la rivière de Gênes.

Madame la duchesse Ravaschieri a eu la bonne fortune de retrouver la trace de la Béatrice, célèbre improvisatrice, admirée jadis par les grands lettrés florentins Giuliani et Tommaseo. La Béatrice est morte il y a quatre ans, chargée d'ennuis et de gloire aussi, car tous les centres littéraires de son pays se la disputaient à la fin de sa vie, lorsqu'elle se décida à descendre vers les villes pour gagner le pain de ses enfants.

Elle avait passé son enfance à garder les brebis de son père. Et elle garda les brebis de son mari quand elle eut épousé le préféré de son cœur, un autre pâtre de la montagne. Elle n'était point belle, mais elle avait des yeux noirs, merveilleusement clairs et honnêtes, qu'elle fixait bravement sur chacun, sans fausse honte ni timidité, semblant vous regarder jusqu'au fond de l'âme. Et écoutez ce que dit d'elle son fils : « Elle était tranquille et allègre tout à

la fois, de sang vif; elle disait des paroles pleines de liberté, sans offenser pourtant ni Dieu ni le prochain. Elle n'a jamais fait un mensonge dans toute sa vie. »

Le jour de ses noces, après la joyeuse cérémonie dans l'église du village, et la fête bruyante telle que les Toscans ont coutume de la célébrer à coups de pétards et de fusil, à grands cris et à chansons retentissantes [1], le soir, après le souper de famille, les mains dans les mains du bien-aimé, elle improvisa son hymne de bonheur. Les strophes enflammées éclatèrent sous le toit de chaume, et, comme au temps de Théocrite, la couronne poétique enguirlanda les amours pastoraux.

L'hiver, dans la vallée, l'été, dans une cabane solitaire au sommet des monts, où l'on allait chercher pour les troupeaux une herbe plus abondante, elle mit au monde des enfants, et mena « une vie innocente,

[1] Voir page 253.

faite de travail et d'amour ». Et sans cesse de l'amour heureux, de la naissance des fils, de leurs grâces enfantines, du chant des oiseaux, des fleurs, du drame éternel des saisons et des triomphes du soleil tout-puissant surgissaient à son âme des flots de poésie.

Et toute sa vie, comme sa poésie, était animée de cette gaieté robuste, que seule peut donner la bonté du cœur et la santé de l'esprit. Elle avait ses peines, et les portait allègrement. La jalousie d'une sœur de son mari, méchante, avare et faible d'esprit, la fit souffrir surtout. Deux fois le mari se laissa persuader par sa sœur, et Béatrice dolente dut quitter ses enfants et sa montagne, et descendre à la ville, pour y gagner quelque argent comme nourrice.

Elle revenait sans rancune, et, parlant de sa persécutrice, elle disait : « La pauvre ! Il la faut plaindre ! Elle n'avait point de cervelle, et n'a pas pu trouver de mari. Et moi, je mène ma vie en grand contente-

ment. Femme plus heureuse que moi, on n'en a jamais vu! » Et elle ajoutait : « Je donne la fête à mon village en chantant du matin jusqu'au soir, et quand quelque souci me prend, eh bien, je me mets à chanter ! »

La fécondité poétique de cette femme était chose incroyable. Elle acceptait les défis de tous les chanteurs de la contrée, et demeurait toujours victorieuse. Ces défis poétiques, restés en usage dans l'Apennin pistoyais, font paraître une incroyable facilité de versification, car les concurrents doivent toujours reprendre en improvisant les rimes l'un de l'autre. Tous les sujets étaient bons à la Béatrice, « l'éloge de son village, les produits de la terre, le rayon du soleil ou celui de la lune, les villes, les paysans, la richesse, la pauvreté ».

La lutte la plus fameuse que soutint la Béatrice fut contre un forgeron du Lucquois, fort renommé dans son pays. Elle dura une semaine. On commençait le matin et l'on

finissait le soir, et tous les paysans de la montagne étaient là, en rond, à écouter, bouche béante. Enfin, le forgeron resta court, et le fils de Béatrice, racontant ce haut fait, ajoutait triomphalement : « Maman continua à chanter, et elle ne se troubla pas un instant. »

La vie de Béatrice fut traversée par une grande catastrophe. En 1836, l'hiver, un effroyable ouragan de neige et de pluie bouleversa la montagne. Les torrents gonflés se réunirent et firent un lac dans la vallée. Les terres glissèrent dans les pentes, et, au milieu de la nuit, les humbles cabanes couvertes de chaume et de pierre sèche s'effondrèrent sur les habitants, entraînés dans un écroulement incompréhensible. Le cœur maternel de la Béatrice se déchira pendant les jours de misère, de froid et de faim qui suivirent le cataclysme. Alors, pour la première fois de sa vie, devant l'horreur de la souffrance, elle se trouva sans force pour chanter. Elle l'a dit elle-même, bien des

années plus tard, dans des vers singulièrement énergiques :

« Quand ma maison s'est écroulée, il me sembla que mon sang coulait de toutes mes veines. J'avais au sein une petite créature. La force me manquait pour la nourrir et à elle pour respirer. Et mes pieds ne voulaient plus marcher. La poésie en moi perdit toute sa vigueur, et, en voyant ce terrible malheur, je demeurai ensevelie dans une angoisse immense. »

Ce fut une vie de peine et de labeurs désespérés. Puis, avec le temps, la paix revint, et alors, comme elle le disait, en soupant avec ses enfants, et en buvant le beau vin sanglant des coteaux de Toscane, il lui arriva de « retrouver les strophes au fond de son verre ».

Mais à chacune des douleurs de la vie, elle vit ainsi se tarir la veine poétique. « Avec une épine dans le cœur, disait-elle, comment voulez-vous que l'on chante? » Ainsi, après la mort de son fils aîné, ses

amies, ses parents avaient beau réclamer d'elle la fête coutumière de ses chansons. Elle avait sans cesse devant les yeux cet enfant de vingt-deux ans, qui lui avait dit : « Maman, je voudrais bien être heureux de mourir... mais je ne peux pas, j'aime tant la vie ! » Et elle ne pouvait plus rien faire que travailler et prier. Car les vers ne lui venaient que dans l'allégresse de son âme.

Cependant, la nécessité la contraignit. A la fin, elle ne chanta plus pour réjouir les siens, mais pour gagner leur pain. Son chant ne devait finir qu'avec elle. Son mari était mort, des petits-fils lui étaient nés. La cherté de toutes choses, l'augmentation des impôts, les mauvaises années avaient vite amené la misère au pauvre village du *Pian degli Ontani*. Et Béatrice était devenue célèbre : on la demandait dans les villes, et elle s'y laissait entraîner par pitié pour les siens.

Giuliani et Tomaseo, deux ardents apôtres de la nouvelle Renaissance italienne,

étaient venus la voir. Elle leur parlait, à moitié en vers, à moitié en prose, dans cet idiome si juste et si figuré, qu'ils notaient avidement, mot par mot, comme un inestimable héritage des grands siècles de la langue.

La belle âme de Giuliani avait gardé de ses propos le souvenir le plus ému.

« Je suis si ignorante, lui disait la Béatrice, que je ne sais qu'en dire. Ce qui me vient sur la langue, je le jette dehors, et les gens restent là à m'écouter. Mais quoi ! Je ne connais même pas la Sainte-Croix qui est en tête de l'alphabet ! Je vous vois là, vous qui savez écrire sur les papiers, et je me sens toute confuse d'être sans aucune science ! »

Les propos se prolongèrent de longues heures, et quand Giuliani la quitta, Béatrice chanta encore, et lui dit :

« Vous qui voyagez sur la terre et la mer, soyez toujours heureux en route ; vivez en paix et en bon courage, n'ayez jamais à

lutter contre le danger, et, au retour, puissiez-vous retrouver les baisers de votre mère !

— Au ciel !... » dit Giuliani, car sa mère était morte.

Ils étaient émus tous les deux, et gardèrent un instant le silence.

« — Allons, reprit la Béatrice, portez-vous bien et soyez heureux ; revenez une autre année chez nous... Je prierai Dieu de faire que nous puissions vous revoir encore... De toutes façons, nous nous reverrons au paradis... Là ! là ! on chantera vraiment. »

Je sens amèrement l'infirmité d'une langue étrangère pour rendre la grâce originale de ce parler charmant. Ce peuple, comme le dit madame la duchesse Ravaschieri, est « le dépositaire heureux de la vraie langue ».

La Béatrice est devenue vieille, elle ne peut plus travailler. Devant sa porte, l'hiver, les jours de neige, elle s'assoit sur un banc et jette des miettes aux petits oiseaux :

« Ah! si vous aviez vu, dit le fils, comme ils venaient, et combien il y en avait autour de maman! »

Le dimanche, à grand'peine, elle faisait ses deux heures de route pour aller à la messe, et, parfois, bien lasse, et toute trempée de pluie, elle disait au curé: « Que voulez-vous, nous sommes de pauvres oiseaux dans une pauvre vallée! » A l'église, dans une extase sainte, elle priait en vers, et c'était plaisir de l'entendre, et le prêtre lui-même se taisait pour l'écouter.

Elle finit ses jours en priant, en chantant et en berçant ses petits-enfants. Le dernier chant qu'on ait entendu, murmuré à demi-voix, sortir de ses vieilles lèvres tremblantes, est une berceuse, ce que les Toscans appellent *Ninna-Nonna*:

« Ninna-Nonna, que Jésus t'endorme; que la Madone fasse ton lit!

« Ninna-Nonna, que ton sommeil soit doux; que ton lit soit fait en Paradis! »

Enfin, elle mourut, pleine de paix et de

joie, aspirant à revoir ses morts, et rendit à Dieu cette âme d'où avait coulé à flots pendant tant d'années le bienfait de la plus naturelle et la plus haute poésie. On l'enterra à la fosse commune, car elle était pauvre. Elle y aurait reposé dans l'oubli et le silence, sans la grande dame napolitaine à qui nous devons de pouvoir honorer cette pieuse mémoire. Une plaque de marbre a été posée dans le cimetière de village, en mémoire de :

BÉATRICE,
BERGÈRE PIEUSE, - HUMBLE ET BIENFAISANTE,
CHÈRE AUX MUSES TOSCANES.

Tous les amis des lettres italiennes se réjouiront de cet hommage rendu à la muse populaire. Ils demeureront charmés de cette promenade que madame la duchesse Ravaschieri nous fait faire parmi les forêts de pins de l'Apennin pistoyais, et où j'ai pris plaisir à la suivre. J'ai gardé moi-même de contrées semblables des impressions aussi vives et aussi poétiques. J'ai joui, moi

aussi, de la société de ces charmants paysans, et j'ai souffert parfois du spectacle de leur misère.

Dans sa charité ardente, madame la duchesse Ravaschieri voudrait appeler sur ces chères montagnes la fortune et la renommée des montagnes suisses. Elle voudrait attirer dans l'*Abetone* les voyageurs et les touristes, y voir bâtir des villas et percer des routes. Elle a telle confiance dans les vertus patriarcales de ses poétiques montagnards, qu'elle n'y redoute aucun changement. On pensera peut-être autrement. Loin de moi la pensée d'écarter la prospérité de ces pauvres villages; mais si leur vie change, il est peu probable que leur âme reste tout à fait la même. Je ne le dis pas pour maudire la civilisation. Mais tout progrès ne mêle-t-il pas le mal avec le bien?

Je me réjouirais assurément que les paysans de l'*Abetone* mangeassent de la viande, couvrissent en tuiles leurs maisons, apprissent à lire; mais la poésie, au moins, y per-

dra, car cette poésie, telle que je l'ai décrite, est celle des peuples enfants, et qui ne connaissent point l'écriture. Ces vers riment pour l'oreille et non pour les yeux. Les rimes ne sont que de riches assonnances. Les poètes n'observent que l'accent, c'est-à-dire ce que les oreilles perçoivent en écoutant, non ce que les yeux verraient, en lisant. Le rythme est pour l'oreille aussi, et l'élision, l'apocope ont une importance qu'aucune poésie écrite ne pourrait tolérer.

En chantant, en déclamant, on avale toutes les syllabes gênantes, et la mesure est juste, pourvu que l'accent soit justement marqué. La poésie écrite a des règles beaucoup plus sévères. Sa forme est savante, et son inspiration le devient aussi. Les peuples qui se servent habituellement de l'écriture n'ont plus de poésie populaire. Ils ont alors, il est vrai, une poésie savante, et l'on ne peut pas avoir tout à la fois.

L'amour de l'art ne doit pas primer l'amour de l'homme, ni l'esthétique l'empor-

ter sur la charité. Il vaut mieux sans doute manger de la viande et coucher à l'abri que faire des vers. Aussi, je pense bien que l'*Abetone* ne restera pas seul en arrière du mouvement qui entraîne l'humanité vers le désir d'un plus grand bien-être. Mais il est bien permis de jeter un regard en arrière, et de fixer les yeux sur un tableau du passé qui, sans doute, va bientôt disparaître comme tant d'autres.

Sur la montagne, au murmure des torrents, au bruit harmonieux que fait le vent dans les pins, des bergères, des bûcherons et des charbonniers chantent des vers dans la langue de Dante et le rythme de l'Arioste. Et ces vers me font penser de nouveau à la beauté délicate des fleurs de l'Anthologie :

« Le Lundi, — chante un amant champêtre, — vous me semblez une fleur;
« Le Mardi, une vermeille rose;
« Le Mereredi, un beau lis d'amour;
« Le Jeudi, une pierre précieuse;

« Le Vendredi, vous brillez comme un soleil;

« Le Samedi, vous êtes une chose divine;

« Et puis, le Dimanche, lorsque vous arrivez, — vous êtes plus belle encore que tout ce que j'ai rêvé pendant la semaine. »

NOTES

LA DATE DE LA SECONDE VISITE DE BOCCACE A VENISE.

Aucun critique n'a cru pouvoir fixer avec précision la date de la seconde visite de Boccace à Venise, et de la lettre si importante[1] où il rapporte quelle déception il éprouva de n'avoir point rencontré Pétrarque.

Une étude attentive de la lettre de Boccace et le rapprochement de divers passages des lettres de Pétrarque permettent d'établir cette date avec une certitude que je pense complète.

Boccace a quitté Certaldo le 23 mars. Il séjourne quelque temps à Florence. Il y apprend que Pétrarque a quitté Venise pour Pavie. Il poursuit cependant sa route vers Venise. Il y arrive et y fait quelque séjour. A son retour à Florence il reçoit, à peine débarqué, une lettre que Pétrarque a écrite à Pavie le 29 mai. Son retour à Florence eut donc lieu, au plus tôt, dans la première quinzaine de juin.

Tels sont les faits que nous apprend la lettre de Boccace. Il reste donc à trouver une année où

[1] « *Ut te viderem.* » (Corrazzini, p. 117.)

Pétrarque quitta Venise pour se rendre à Pavie au mois de mars ou au commencement d'avril, et demeura à Pavie au moins jusqu'à la fin de juin. Pendant plusieurs années Pétrarque eut la coutume de séjourner à Pavie l'été, à la cour des Visconti. Il s'y rendit pour la première fois en 1363. (*Ep. Sen.*, v, 1.) Mais cette année ne peut pas être celle que nous cherchons, puisque nous savons que, cette année-là même, Pétrarque reçut à Venise la visite de Boccace. (*Ep. Fam.*, xxiii, 19.)

J'écarte également l'année 1364, car nous apprenons que, cette année-là, Pétrarque se rendit à Padoue pour les fêtes de Pâques, et revint à Venise en mai. (*Sen.*, iv, 3.)

Il n'est pas vraisemblable non plus que Boccace fût venu visiter Pétrarque en 1365. En effet, cette année-là, Boccace se rendit en ambassade à Avignon (20 août), et comme il passa, à l'aller et au retour, auprès de Pavie, Pétrarque lui reprocha de n'être pas venu l'y visiter. (*Sen.*, v, 1.) Si Boccace, peu de temps auparavant, se fût rendu à Venise pour voir Pétrarque, celui-ci n'eût pas manqué d'y faire allusion dans sa lettre de reproches, et ses reproches en eussent été moins amers.

Il faut écarter aussi l'année 1366; car, cette année-là, Pétrarque n'alla pas à Pavie avant le mois de juin. (*Sen.*, vi, 5, et vii, *lettre unique*.)

A tous ces motifs j'en ajoute un plus grave encore, qui doit faire écarter toutes les années anté-

rieures à 1367. Dans la lettre dont nous nous occupons, Boccace réclame à Pétrarque plusieurs lettres que ce dernier lui a écrites et qui ne sont jamais parvenues à leur adresse. Boccace savait l'existence de ces lettres, soit par des personnes à qui Pétrarque en avait communiqué copie, soit par ceux mêmes qui les avaient détournées, et qui devaient mener grand bruit de cette précieuse aubaine. Les faits de cette sorte ne sont point rares dans l'histoire de la correspondance de Pétrarque. Quoi qu'il en soit, Boccace réclamait cinq lettres; j'ai cru reconnaître la présence des quatre premières dans l'Épistolaire de Pétrarque, mais elles n'ont rien à voir avec la présente discussion. Il n'en est pas de même pour la cinquième. Boccace a appris que Pétrarque lui a écrit une lettre « sur son âge ». (*De ætate tua.*) Nous possédons cette lettre, et nous en possédons même deux sur le même sujet. (*Sen.*, VIII, 1, et *Sen.*, VIII, 8.)

Je rappelle en effet que Pétrarque avait été touché, quoi qu'il en dît, de certains préjugés de mauvais augure qui régnaient parmi les astrologues sur l'an 63e de la vie de l'homme. Or, le 20 juillet 1366, il atteignait justement cet âge fatidique. Il écrivit à ce sujet à Boccace. Un an plus tard, le 20 juillet 1367, sortant sans dommage de la mauvaise année, il lui écrivit de nouveau. Ce sont les deux lettres *De ætate tuâ.*

Il est donc certain que la lettre dont nous cher-

chons la date, et qui porte pour quantième le 30 juin, est au moins postérieure à la première des deux lettres *De ætate tuâ,* c'est-à-dire au 20 juillet 1366. Elle est donc, au plus tôt, du 30 juin 1367.

J'ajoute que la lettre ne peut être postérieure à 1368, car il est vraisemblable que ce fut la dernière année où Pétrarque habita à Venise.

Il résulte de là que nous n'avons que le choix entre les années 1367 et 1368. Je vais dire ce qui me fait pencher pour la première. Je reconnais d'abord que les deux années pourraient convenir par ce que nous savons des allées et venues de Pétrarque. Mais j'observe que Boccace réclame à Pétrarque *une* lettre *De ætate tuâ,* et nous savons qu'il y en eut *deux* (20 juillet 1366 et 20 juillet 1367). S'il avait écrit en 1368, il est probable qu'il aurait réclamé les deux. On peut en conclure qu'il écrivait en 1367. Mais la preuve n'est pas décisive. En effet, j'ai dit que dans la même lettre Boccace réclame à Pétrarque plusieurs lettres égarées, bien plus anciennes en date, puisqu'elles sont de 1365, 1363, 1359 et même 1355. Et, de plus, la renommée publique, qui a fait savoir à Boccace qu'il existait *une* lettre *De ætate tuâ,* avait fort bien pu lui laisser ignorer qu'il en existât *deux*.

Mais nous avons des raisons plus fortes pour écarter la date de 1368. D'abord Boccace dit avoir reçu une lettre de Pétrarque, écrite à Pavie le 29 mai. Or Pétrarque nous apprend lui-même qu'il

arriva à Pavie, en 1368, le 31 mai. (*Ep. Sen.*, xi, 2.) Au contraire, nous savons qu'en 1367 il était à Pavie au mois de mai, puisqu'il y vit le cardinal Pierre Roger de Beaufort, depuis pape sous le nom de Grégoire XI. (Voy. *Ep. Sen.*, xiii, 11.)

De plus, nous savons que Boccace vint visiter Pétrarque à Padoue dans l'été de 1368. (*Sen.*, x, 4, 5.) Et il est fort invraisemblable que, revenu de Venise à Florence en juin, il fût presque aussitôt reparti pour Padoue. Tous ces arguments suffiront sans doute pour fixer le choix du critique attentif sur l'année 1367.

Une objection peut être soulevée. J'ai dit avec quelle effusion de cœur Boccace, dans sa lettre, parle à Pétrarque de sa famille, de sa fille Francesca et de sa petite-fille Eletta. On peut s'étonner qu'il ne lui parle pas de son petit-fils Franceschino, qui alors était certainement né. Mais il faudra admettre que le vieux philosophe attacha toute son attention au bavardage charmant de la petite fille, et ne s'occupa même pas d'un enfant au berceau, qui avait quelques mois à peine.

D'ailleurs, la même objection pourrait être opposée à l'année 1368, et plus fortement même. En effet, il est certain que le petit Franceschino fut emmené à Pavie en 1368, puisque Pétrarque eut la douleur de l'y voir mourir le 18 juin. On suppose difficilement que le grand-père eût emmené l'enfant à Pavie sans sa mère. Il est donc vraisemblable que,

